Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

17305
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΓΑΛΛΙΚΗ

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΕΡΑΝΙΣΘΕΙΣΑ
ΣΥΝΩΙΔΑ ΤΩΙ ΚΑΝΟΝΙΣΤΙΚΩΙ ΤΩΝ ΕΝ ΤΟΙΣ ΓΥΜΝΑΣΙΟΙΣ
ΔΙΔΑΣΚΟΜΕΝΩΝ ΜΑΘΗΜΑΤΩΝ Β. ΔΙΑΤΑΓΜΑΤΙ.

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΤΡΙΤΗ ΤΑΞΙΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΚΔΟΣΙΣ ΔΕΥΤΕΡΑ
μετὰ πολλῶν βελτιώσεων

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΚΔΟΤΗΣ ΚΑΡΟΛΟΣ ΒΙΛΜΠΕΡΓ
ΤΥΠΟΙΣ ΑΤΤΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ
1885

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Dimaras Nicolas

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

élève à la 3me

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

classe du Gymnase

ΣΥΝΕΡΑΝΙΣΘΕΙΣΑ
ΣΥΝῼΔΑ Τῼ ΚΑΝΟΝΙΣΤΙΚῼ ΤΩΝ ΕΝ ΤΟΙΣ ΓΥΜΝΑΣΙΟΙΣ
ΔΙΔΑΣΚΟΜΕΝΩΝ ΜΑΘΗΜΑΤΩΝ Β. Δ.

du Pirée

Ayant fait ses études dans le

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΤΡΙΤΗ ΤΑΞΙΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

Grand Lycée de Marseille

ΕΚΔΟΣΙΣ ΔΕΥΤΕΡΑ

μετὰ πολλῶν βελτιώσεων

ayant aussi obtenu plusieurs
prix et divers accessits.

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΚΔΟΤΗΣ ΚΑΡΟΛΟΣ ΒΙΛΜΠΕΡΓ
ἘΚ ΤΟΥ ΤΥΠΟΓΡΑΦΕΙΟΥ ΑΤΤΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ
1885

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑΣ

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΜΕΡΟΣ Α'. — ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ

ROLLIN

HISTOIRE ANCIENNE

ALEXANDRE

On doit d'abord reconnaître[1] et admirer dans Alexandre un naturel heureux,[2] cultivé,[3] et perfectionné par une excellente éducation. Il avait de la grandeur d'âme,[4] de la noblesse,[5] de la générosité.[6] Il aimait à donner, à répandre, à faire plaisir.[7] Il avait appris dès sa plus tendre jeunesse[8] à en user de la sorte.[9] Un jeune garçon, qui servait à ramasser et à jeter les balles quand il jouait à la paume,[10] à qui il ne donnait rien, lui fit sur ce sujet[11] une bonne leçon. Comme il jetait toujours la balle aux autres joueurs, le roi, d'un ton fâché et colère,[12] lui cria : Tu ne me la donnes donc point à moi ? Non, seigneur,[13] répliqua le jeune garçon, car vous ne me la demandez pas. Cette

---

1. Διακρίνῃ, ὁμολογήσῃ τις. 2. Φύσις δεξιά. 3. Δεδιδαγμένη, παιδαγωγημένη. 4. Ἦτο μεγάθυμος. 5. Ἦτο μεγαλόφρων. 6. Ἦτο μεγαλόδωρος, γενναῖος. 7. Νὰ προξενῇ χαράν, νὰ χαροποιῇ. 8. Ἐξ ἁπαλῶν ὀνύχων. 9. Οὕτω νὰ φέρηται. 10. Σφαῖρα, σφαιρισμός. 11. Τῷ ἔδωκεν ὡς πρὸς τοῦτο. 12. Ὀργίλον. 13. Ἄρχων, ἐνταῦθα δ' ἐπὶ τὸ ἑλληνικώτερον ἄναξ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

réponse vive et prompte,[1] et pleine d'esprit,[2] fit plaisir au prince :[3] il se mit[4] à rire, et lui fit depuis[5] plusieurs présents.[6] Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter et de provoquer[7] sa libéralité : il se fâchait véritablement contre ceux qui ne voulaient pas en profiter.[8] Il écrivit à Phocion,[9] qui demeura toujours raide[10] et inflexible sur ce point, qu'il ne serait plus désormais son ami, s'il refusait les grâces[11] qu'il voulait lui faire.

Comme si dès ses premières annnées[12] il eût senti à quoi il était destiné, il voulait primer[13] en tout, et l'emporter sur[14] tous les autres. Personne ne porta jamais si loin[15] que lui l'ardeur pour la gloire,[16] et l'on[17] sait que l'ambition, qui est parmi nous un grand vice, était ordinairement regardée chez les païens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir[18] avec courage tous les travaux et toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices et du corps et de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée[19] de tout luxe et de toute délicatesse,[20] ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne sais si jamais jeune prince eut l'esprit plus cultivé[21] qu'Alexandre. Éloquence, poésie, belles-lettres,[22] arts de toutes sortes, sciences les plus abstraites et les plus sublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un maître comme il en eut un ! Il fallait un Ari-

---

1. Ἑτοίμη, ἀγχίνους. 2. Εὐφυής. 3. Ἥρεσε. 4. Ἤρξατο γελᾶν, ἡ τότε δὲ ἐγέλασεν. 5. Μετὰ δὲ ταῦτα, ἢ τὸ μετέπειτα. 6. Πολλὰ ἐδωρήσατο αὐτῷ. 7. Διεγείρη. 8. Νὰ ἐπωφεληθῶσιν αὐτῆς. 9. Ὁ γνωστὸς Ἀθηναῖος στρατηγὸς, γεν. τῷ 402. Ἀντίπαλος τοῦ Δημοσθένους καὶ ἀρχηγὸς τοῦ Μακεδονικοῦ κόμματος ἐν Ἀθήναις. Ἀπέθανε τῷ 317 καταδικασθεὶς εἰς τὸν διὰ κωνείου θάνατον. 10. Στερρός, ἀστεμφής. 11. Χάριτας, εὐεργεσίας. 12. Νεαρᾶς ἡλικίας. 13. Νὰ πρωτεύῃ. 14. Νὰ ὑπερτερῇ, νὰ ὑπερέχῃ. 15. Δὲν εἶχεν ἐν ἑαυτῷ, δὲν ᾐσθάνθη ποτὲ τοσοῦτον, τόσον πολύ. 16. Τὸν πρὸς τὴν δόξαν πόθον ἢ ζῆλον. 17. Τὸ l' ἐνταῦθα ἐτέθη χάριν εὐρωνίας· τίθεται δὲ ἐχεδὸν πάντοτε μετὰ τοὺς συνδέσμους et, ou, ni (ἰδὲ Γραμμ. Καρασούτα § 264). 18. Νὰ ὑρίσταται, νὰ ὑποφέρῃ, νὰ ὑπομένῃ. 19. Μακρὰν. 20. Πάσης ἁβρᾶς διαίτης. 21. Τὸν νοῦν γεγυμνασμένον. 22. Καλλιλογία, φιλολογία.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

stote pour un Alexandre. Je suis ravi de voir le disciple rendre un illustre témoignage[1] à son maître en déclarant qu'il lui était en un certain sens[2] plus redevable qu'à son père même. Pour penser et parler ainsi, il faut connaître tout le prix d'une bonne éducation. On[3] en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité[4] d'esprit de ce jeune prince dans les conversations qu'il eut avec les ambassadeurs de Perse ; sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de régent,[5] pendant l'absence de son père, il contint,[6] encore tout jeune, et pacifia la Macédoine ; son courage et sa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il se distingua d'une manière si marquée ?[7]

Je le vois avec peine[8] manquer de respect[9] pour son père dans un repas public, et lui insulter même d'une manière indigne par une raillerie outrageante. Il est vrai que l'affront que Philippe faisait à sa mère Olympie en la répudiant[10] le transporta hors de lui-même ;[11] mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard[12] d'un père et d'un roi. Il fit paraître[13] plus de modération dans la suite, lorsqu'à l'occasion des discours insolents et séditieux que tenaient ses soldats dans une mutinerie[14] il dit que rien n'était plus royal[15] que d'entendre[16] tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien. On a remarqué que le grand prince de Condé n'admirait rien plus dans ce conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusaient de le suivre. « Allez, lâches, leur dit-il, allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre roi parmi les peuples qui lui obéïront mieux que

---

1. Τοσοῦτον δόξης ἔπαινον ἡ περιφανῶν μαρτυρίων. 2. Κατά τι. 3. Τούτου τῆς ἀγωγῆς καὶ παιδεύτεως. 4. Τὴν δύναμιν, ἐμβρίθειαν. 5. Ὡς ἀντιθαπιλεύς. 6. Συνεκράτησε. 7. Οὕτω, ἡ τοσοῦτον περιφανῶς. 8. Μετὰ λύπης. 9. Ἀσεβοῦντα. 10. Ἀποπέμπων αὐτήν, χωριζόμενος ἀπ' αὐτῆς. 11. Παρέφερεν αὐτόν, τὸν κατέστησεν ἐκτὸς ἑαυτοῦ, ἔξω φρενῶν. 12. Πρός. 13. Ἔδειξε. 14. Στάσις. 15. Μᾶλλον ἁρμόζον εἰς βασιλέα. 16. Ν'ἀκούῃ τις νὰ κακολογῆται πράττων τὸ ἀγαθόν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

vous». «Alexandre, dit M. le Prince, abandonné des siens[1] parmi des barbares mal assujettis,[2] se sentait si digne de commander, qu'il ne croyait pas qu'on pût refuser[3] de lui obéir. Être en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui était indifférent : il pensait trouver des sujets où il trouvait des hommes». La patience et la modération[4] d'Alexandre, dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencements de son règne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie : qu'à l'âge de vingt ans il ait pu[5] pacifier les troubles intérieurs du royaume, qu'il ait abattu ou soumis les ennemis du dehors, et quels ennemis ! qu'il ait désarmé la Grèce liguée presque entière contre lui, et qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avait sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'âme, un courage, une intrépidité, et, plus que tout cela encore, une prudence consommée,[6] qualités qui font le vrai caractère d'un héros. Il le soutint[7] merveilleusement, ce caractère de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au temps que nous avons marqué.[8] Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie[9] en quelque sorte de la succession de son père. A peine alors âgé de vingt ans, environné[10] de périls extrêmes au-dedans et au-déhors de son royaume; trouvant l'épargne[11] épuisée et chargée même de deux cents talents de dettes que son

---

1. Τῶν ἑαυτοῦ (ἀνδρῶν, στρατιωτῶν, φίλων). 2. Ἀτελῶς ὑποτεταγμένων. 3. Ὅτι ἠδύναντο νὰ τῷ ἀρνηθῶσιν ὑπακοήν. 4. Μετριοπάθεια. 5. Τὸ ὅτι ἠδυνήθη κτλ. 6. Ἄκρα, τελεία. 7. Διετήρησε, διέσωσε. 8. Ἐδηλώσαμεν. 9. Ἀποτελοῦν μέρος. 10. Ἐν μέσῳ. 11. Τὸ ταμεῖον, τὰ οἰκονομικά.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

père avait contractées ; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déjà ses vues[1] du côté de Babylone et de Suse,[2] et ne se propose rien moins, que la conquête d'un si vaste empire.

Était-ce suffisance[3] et témérité de jeune homme ? demande Plutarque. Non, sans doute, réplique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs et de si puissants secours. J'entends[4] (c'est toujours[5] Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage ; préparatifs et secours que lui fournit[6] la philosophie, qu'il avait étudiée à fond :[7] de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable[8] de ses conquêtes aux leçons d'Aristote, son maître, qu'aux instructions de Philippe, son père. On peut ajouter que, selon toutes les règles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devait avoir un heureux succès.[9] Une armée comme la sienne, c'est-à-dire de ce qu'il y avait alors de plus excellentes troupes, aguerrie[10] de longue main,[11] endurcie[12] à la fatigue et aux dangers, formée[13] par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges et des combats, animée par le souvenir de ses anciens combats, par l'espérance d'un butin immense,[14] et plus encore par la haine héréditaire et irréconciliable contre les Perses : une telle armée, conduite par Alexandre, était comme sûre de remporter la victoire[15] sur des troupes où il y avait à la vérité des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promptitude[16] de l'exécution répondit[17] à la sagesse

---

1. Τὰ *βλέμματα*, τὰς *βλέψεις*, *σχέδια*. 2. Πρωτεύουσα τῆς Σουσιανῆς καὶ χειμερινὴ διαμονὴ τοῦ Μεγάλου Βασιλέως. 3. Μήπως ἦτο οἴησις. 4. Ἐννοῶ. 5. Ἔτι, πάλιν. 6. Παρέσχεν. 7. Κατὰ βάθος. 8. Ὀφειλέτης. 9. Πλήρη ἐπιτυχίαν. 10. Γεγυμνασμένος, ἐμπειροπόλεμος. 11. Ἀπὸ πολλοῦ. 12. Σκληραγωγημένος. 13. Μεμορφωμένος. 14. Ἀπείρου λείας. 15. Νὰ νικήσῃ. 16 Ταχύτης. 17. Ἐφάνη ἀνάλογος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

du projet. Après s'être concilié[1] tous ses généraux et ses officiers par une libéralité qui est sans exemple,[2] et tous ses soldats par un air[3] de bonté, d'affabilité, et même de familiarité, qui loin d'avilir la majesté du prince, ajoutent[4] au respect qu'on lui porte un attachement et une tendresse à l'épreuve de tout;[5] il s'agissait[6] d'étonner les ennemis par des coups hardis, de les effrayer[7] par des exemples de sévérité, et de les gagner[8] enfin par des actes d'humanité et de clémence. C'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique, suivi d'une célèbre victoire, les deux fameux siéges de Milet et d'Halicarnasse, montrèrent à l'Asie un jeune conquérant à qui nulle partie de la science militaire ne manquait. Cette dernière ville rasée[9] jusque dans ses fondements jeta[10] partout la terreur : mais l'usage de la liberté et de leurs anciennes lois rendu à celles qui se soumirent de bonne grâce[11] fit croire que le vainqueur ne songeait qu'à rendre les peuples heureux, et à leur procurer une paix tranquille et assurée.

Son impatience de se baigner encore tout trempé[12] de sueur dans la rivière de Cydnus pourrait être regardée comme une action de légèreté et de jeunesse qui convenait peu à sa dignité ; mais il n'en faut pas juger par nos moeurs[13] les anciens, qui rapportaient[14] tous leur exercices à ceux de la guerre, s'accoutumaient de bonne heure à se baigner et à nager. On sait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la noblesse,[15] après s'être fort échauffés aux exercices militaires dans le champ de Mars,[16] à la course,

---

1. Προσεκτήσατο τὴν εὔνοιαν ἡ ἀγάπην. 2. Ἀπαραμίλλου, ἀπαραδειγματίστου. 3. Δι' ὕρους. 4 Ἐπαυξάνουσιν. 5. Ἀνωτέραν παντός, ἀντέχουσαν εἰς πᾶσαν δοκιμασίαν. 6. Ἐπρόκειτο. 7. Νὰ ἐμποιήσῃ τρόμον. 8. Νὰ προσκτήσηται, προσελκύσῃ. 9. Κατεδαφισθεῖσα, κατασκαφεῖσα. 10. Διέδωκε, διέσπειρεν. 11. Ἑκουσίως, ἀσμένως. 12. Καθιδρωμένος, κάθιδρος. 13. Κατὰ τὰ ἡμέτερα ἤθη. 14. Ἐσχέτιζον, ἀνέφερον. 15. Μεταξὺ τῶν εὐπατριδῶν. 16. Τὸ πεδίον τοῦ Ἄρεως.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

à la lutte, à lancer le javelot, se jetaient tout couverts de sueur dans le Tibre, qui coule à côté. C'est par là qu'ils se disposaient[1] à passer les rivières et les lacs dans les pays ennemis ; car ces passages ne se font qu'après[2] de pénibles marches, et après avoir été longtemps exposé aux ardeurs[3] du soleil sous des armes pesantes ; ce qui n'arrive guère sans sueur. Ainsi l'on peut faire grâce[4] à Alexandre de ce bain, qui pensa[5] lui coûter cher, d'autant[6] qu'il pouvait ignorer l'extrême froideur de cette rivière.

Les deux batailles d'Issus et d'Arbelles, joignez-y[7] le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissait en lui[8] toutes les qualités d'un grand capitaine : habilité à choisir son terrain[9] pour un combat et à savoir profiter de tous ses avantages ; présence d'esprit, dans le feu de l'action même,[10] pour donner ses ordres à propos;[11] courage et bravoure, que les dangers les plus évidents ne font qu'animer;[12] activité impétueuse, tempérée et réglée par une sage retenue[13] pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrète,[14] enfin une fermeté et une constance[15] qui n'est ni déconcertée[16] par les contre-temps imprévus,[17] ni rebutée par les difficultés, quelque[18] insurmontables qu'elles paraissent, et qui ne connait d'autre terme ni d'autre issue[19] que la victoire.

Les auteurs ont remarqué une grande différence entre Alexandre et son père pour la manière de faire la guer-

---

1. Διὰ τοῦ τρόπου ἢ τοῦ μέσου τούτου προητοιμάζοντο. 2. Ἐκτελοῦνται μετά. 3. Εἰς τὰ θάλπη, τὴν θερμότητα. 4. Νὰ παρίδῃ τις, νὰ συγχωρήσῃ. 5. Μικροῦ δεῖν, παρ' ὀλίγον ν' ἀποβῇ αὐτῷ ὀλέθριον. 6. Καθ' ὅσον μάλιστα. 7. Πρόσθες ταύταις. 8. Περιεῖχεν ἐν ἑαυτῷ, ἐκέκτητο, συνεκέντρου. 9. Τὴν θέσιν, τὸ ἔδαφος, τὸ πεδίον τῆς μάχης. 10. Ἐν τῇ ἀκμῇ τῆς μάχης. 11. Καταλλήλως. 12. Συντελοῦσι μόνον νὰ διεγείρωσιν ἔτι μᾶλλον. 13. Ἐρεκτικότητα, περίσκεψιν. 14. Ἀπερίσκεπτον, ἀλόγιστον. 15. Εὐστάθειαν, καρτερίαν. 16. Δὲν θορυβεῖται, δὲν πτοεῖται 17. Ἀπροσδοκήτων δυσκολιῶν, ἀκαίρων περιστάσεων. 18. Ὅσον. 19. Τέρμα καὶ διέξοδον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

re.[1] La ruse, et souvent la fourberie, étaient le goût dominant de Philippe, qui cheminait sourdement[2] et par des souterrains ; son fils agissait de meilleure foi, et marchait la tête levée. L'un cherchait à tromper les ennemis par la finesse,[3] l'autre à les abattre par la force. Le premier montrait plus d'adresse, le second plus de grandeur d'âme.[4] Nul moyen de vaincre ne paraissait honteux à Philippe : jamais Alexandre ne songea à employer la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses généraux, mais par des voies d'honneur.[5] Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but était de l'attirer dans son parti,[6] ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon, de son côté, se piquait de générosité[7] envers Alexandre ; et un jour entendant un soldat qui parlait mal[8] d'Alexandre: Je ne t'ai pas pris à ma solde,[9] lui dit-il en le frappant de sa javeline, pour parler mal de ce prince, mais pour combattre contre lui.

Ce qui met Alexandre au-dessus[10] de presque tous les conquérants, et on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit[11] d'Alexandre ; c'est le point de vue[12] par lequel il a intérêt qu'on le considère,[13] et sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paraisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avait rendu maître, non encôre de la personne de Darius,[14] mais de son empire. Il avait entre les mains,[15] outre Sysigambis, mère de ce prince, sa femme et ses filles, princesses

---

1. Τοῦ πολεμεῖν. 2. Προὐχώρει λαθραίως. 3. Πανουργία, κλεψίνοια. 4. Μεγαλοφροσύνη, μεγαλοψυχία. 5. Δι' ἐντίμων τρόπων ἢ μέσων. 6. Πρὸς ἑαυτόν, εἰς τὸ μέρος του. 7. Ἐφιλοτιμεῖτο νὰ φανῇ γενναῖος. 8. Ἐλοιδόρει, ἐκακολόγει. 9. Δὲν σ' ἐμίσθωσα, δὲν σε παρέλαβον στρατιώτην. 10. Ἀναβιβάζει τὸν Ἀλέξανδρον ὑπεράνω. 11. Ἡ καλὴ ἔποψις. 12. Ἄποψις. 13. Συμφέρει αὐτῷ νὰ ἐξετασθῇ. 14. Αὐτοῦ τοῦ Δαρείου. 15. Ἐν χερσίν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

d'une beauté qui n'avait rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre était jeune, il était vainqueur, il était libre[1] et non encore engagé dans les liens[2] du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les princesses un asile sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté[3] comme sous la garde de la vertu même, et où elle fut respectée à un tel point[4] que Darius, apprenant la manière dont elles avaient été traitées,[5] ne put s'empêcher de[6] lever ses mains vers le ciel, et de faire des vœux[7] pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Dans le dénombrement des bonnes qualités[8] d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les grands, et qui néanmoins d'un côté[9] fait honneur à tous et de l'autre procure[10] la plus grande douceur de la vie: c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte,[11] effective,[12] constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune,[13] laquelle ordinairement se renferme en elle-même,[14] met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne,[15] et s'accommode mieux d' âmes serviles que d'amis libres et sincères.

Alexandre chérissait ses officiers et ses soldats, se communiquait familièrement à eux, les admettait à sa table, à ses exercices, à ses entretiens, s'intéressait véritablement et de coeur à leur différentes situations, s'inquiétait sur leurs maladies, se réjouissait de leur guérison, et prenait part[16] à tout ce qui leur arrivait. On en a des

---

1. Ἐλεύθερος, ἄγκμος. 2. Οὔπω δεδεμένος ὑπὸ τῶν δεσμῶν. 3. Ἡ αἰδώς, ἡ τιμὴ αὐτῶν ἐτέθη ἐν ἀσφαλεῖ. 4. Καὶ ὅπου τοσοῦτον ἐσεβάσθησαν αὐτήν. 5. Ὡ τρόπῳ ἐχρήσατο αὐταῖς, πῶς προσηνέχθη πρὸς αὐτάς. 6. Δὲν ἠδυνήθη νὰ μὴ ὑψώσῃ. 7. Νὰ εὐχηθῇ. 8. Τῶν ἀρετῶν, προτερημάτων. 9. Ἀφ' ἑνός. 10 Παρέχει, προξενεῖ. 11. Εἰλικρινοῦς. 12. Ἀληθοῦς. 13. Ὕψος, μέγεθος εὐδαιμονίας. 14. Περιορίζεται ἐν ἑαυτῇ, φροντίζων μόνον δι' ἑαυτήν. 15. Κάμνει νὰ συνίσταται τὸ μεγαλεῖον αὐτῆς εἰς τὴν ταπείνωσιν τῶν περὶ αὐτήν. 16. Ἐνδιεφέρετο.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

exemples dans Ephestion, dans Ptolémée, dans Cratère, et dans beaucoup d'autres. Un prince qui a un vrai mérite ne perd rien de sa dignité en s'abaissant et se familiarisant de la sorte ;[1] il n'en devient[2] que plus respectable et plus aimable. Tout homme d'une grande taille ne craint pas de se mettre au niveau avec les autres ;[3] il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, et de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre était aimé parce qu'on sentait qu'il aimait le premier.[4] Cette conviction remplissait les troupes d'ardeur pour lui plaire et pour réussir, de docilité et de promptitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes,[5] d'un déplaisir sensible et profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre ? La vertu guerrière a paru dans tout son éclat ; la bonté, la clémence, la modération,[6] la sagesse, y ont mis le comble, et y ont ajouté un lustre[7] qui en relève infiniment le mérite. Supposons que dans cet éclat Alexandre, pour mettre en sûreté sa gloire et ses victoires, s'arrête tout court,[8] qu'il mette lui-même un frein à son ambition, et que de la même main dont il a terrassé Darius il le rétablisse sur le trône ; qu'il rende l'Asie-Mineure, habitée presque tout entière par des Grecs, libre et indépendante de la Perse ; qu'il le déclare le protecteur de toutes les villes et de tous les états de la Grèce pour leur assurer leur liberté[9]

---

1. Τοιαύτῃ χρώμενος εἰκειότητι. 2. Τοῦτο καθιστᾷ αὐτόν. 3. Νὰ τεθῇ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ ἐπιπέδου, νὰ ἐξιτωθῇ μετὰ τῶν ἄλλων. 4. Πρῶτος αὐτὸς ἠγάπα. 5. Χαλεπαῖς, ἀπενθαρρυντικαῖς. 6. Μετριοπάθεια. 7. Λαμπηδόνα. 8. Ἐπέχει, σταματᾷ αἴρνης. 9. Ἵνα περιποιήσῃ αὐταῖς ἀσφαλῆ ἐλευθερίαν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

et les laisser vivre selon leurs lois ; qu'il rentre ensuite dans la Macédonie, et que là, content[4] des bornes légitimes de son empire, il mette toute sa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les lois et la justice, à y mettre la vertu en honneur,[2] à se faire aimer de ses sujets ; qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, et encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, et se voir en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, et exerce sur les cœurs un empire bien plus stable et bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte: en supposant tout cela,[3] y aurait-il eu jamais un prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre ?

Pour prendre un tel parti[4] il faut une grandeur d'âme, et un goût épuré sur la vraie gloire dont l'histoire fournit peu d'exemples. On ne fait point réflexion[5] que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point[6] de la réputation d'un prince qui a su[7] mépriser et dompter l'ambition, et mettre un frein à une puissance qui était sans bornes. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra et le changea à un point qu'on ne le reconnut plus ; et je ne sais si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt et plus efficace.[8]

---

1. Ἀρκούμενος, εὐχαριστούμενος. 2. Καθιστῶντα τὴν ἀρετὴν ζηλευτήν, ἔντιμον 3. Καὶ ὑποτιθεμένων τούτων πάντων. 4. Ἵν' ἀποφασίσῃ τὸ τοιοῦτον. 5. Δὲν σκέπτονται. 6. Δὲν ἐξισοῦται ποσῶς, δὲν εἶναι ἀνταξία τῆς φήμης. 7. Ἔγνω, ἠδυνήθη. 8. Ὁ συγγραφεὺς ταῦτα γράφων λησμονεῖ ὅτι κύριος σκοπὸς τῶν κατακτήσεων τοῦ Ἀλεξάνδρου ὑπῆρξεν ἡ διάδοσις τοῦ ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ καὶ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ἀνὰ πᾶσαν τὴν γῆν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

MABLY

LES GRECS ET LES ROMAINS

Quoi qu'en dise[1] un des plus judicieux écrivains[2] de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point[3] son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps[4] de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au dessus des forces de l'humanité ? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nierait-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des dix-mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours[5] de ses guerres domestiques, ne soient[6] au-dessus des louanges que leur ont données les historiens?[7] Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes.[8] Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des[9] armes de Xerxès ? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la li-

---

1. Ὅτι καὶ ἂν εἴπῃ ἡ λέγῃ περὶ τούτου· Γραμμ. Καρασ. § 315. 2 Ὁ Σαλλούστιος, ῥωμαῖος ἱστορικὸς γεν. τῷ 86 π. Χ. 3. Δὲν ὀφείλει, δὲν λαμβάνει. 4. Ἐπὶ τὸ σύνολον. 5. Ὑπαινίσσεται τὴν ἐνώπιον τοῦ Εὐρυβιάδου ὑποχώρησιν τοῦ Θεμιστοκλέους κατὰ τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν. 6. Κατὰ τὸ διάστημα, τὴν διάρκειαν. 7. (Γραμμ. Καρ. §. 315, γ'.) 8. Ἄλλως εἰμὴ δι' αὐτῶν τῶν Ἑλλήνων. 9. Ἐνίκησαν τὸν, ἐθριάμβευσαν κατά.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

berté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir[4] produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement[2] était toutefois si propre à échauffer[3] les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu' opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Epaminondas etc? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au dessus de son siècle et de la sagesse de l'État, pour prendre un nouvel essor[4] et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand, que par la sagesse et le courage du gouvernement, il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas[5] plus que les autres. Dans la Grèce au contraire, je vois souvent ces génies vastes, puissants et créateurs, résistant au torrent de l'habitude, qui se prêtent[6] à tous les besoins différents de l'État, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir[7] se rendent les maîtres[8] des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu longtemps d'avance[9] par quelqu'un de ses magistrats ; et plusieurs citoyens ont retiré[10] leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'on fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformait[11] quand on abandon-

---

1. (Γραμμ. Καρασ. § 315. έ.) 2. Τὸ πολίτευμα. 3. Νὰ ἐξάπτῃ. 4. Διὰ νὰ κινήσῃ μὲ νέαν ὁρμὴν ἢ πτῆσιν, νὰ δώσῃ δηλ. νέαν ὤθησιν κτλ. 5. Κατά τινα βήματα. 6. Παρέχονται, προσφέρονται βοηθοί. 7. Ἀποβλέποντες εἰς τὸ μέλλον. 8. Ἄρχουσι τῶν, νικῶσι τὰς περιστάσεις. 9. Πολὺ πρότερον. 10. Ἐξήγαγον. 11. Διεστρέφετο, παρεμορφοῦτο.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

nait aux Proconsuls une autorité qui devait les affranchir du joug des lois, quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées ? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entrainer?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté: ils surent en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Tyrasybules.

Écrasée enfin sous le poids de ses propres divisions[1] et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide etc, avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former un talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs ; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger: elle craignait d'abuser des

1. Τῶν διαιρέσεων, διχονοιῶν, καὶ ἀνταρσιῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu le garantir ! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

MONTESQUIEU

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ROMAINS

DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME

Lorsque la domination de Rome était bornée[1] dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également[2] le citoyen; chaque consul[3] avait une armée ;[4] et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention[5] à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent[6] assez de bien[7] pour avoir intérêt à la conservation de la ville.[8] Enfin, le sénat voyait de près[9] la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre,[10] qu'on était obligé de laisser pendant

1. Περιωρίζετο. 2. Καί. 3. Ὕπατος. 4. Ἐστρατολόγει δι' ἑαυτόν. 5. Ἐφρόντιζον. 6. Παρατ. Ὑποτ. (Ἰδὲ Γραμμ. Καρ. § 315, ε. καὶ 316. δ'.) 7. Περιουσίαν. 8. Οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἀπελεύθεροι, ὡς οὐδ' οἱ καλούμενοι capite censi ἐγίνοντο δεκτοὶ τὸ κατ' ἀρχὰς ἐν τῷ στρατῷ. 9. Ἐπηγρύπνει εἰς, ἐπετήρει. 10. Τοὺς πολεμιστὰς, στρατιωτικούς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

plusieurs campagnes[1] dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit[2] de citoyens ; et les généraux, qui disposèrent[3] des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général,[4] à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus[5] les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée[6] dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns,[7] à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment;[8] au lieu que[9] la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue[10] à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint[11] inutile et la république fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est[12] que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté ; au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment[13] également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder[14] qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.[15]

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

---

1. Ἐκστρατείας. 2. Τὸ αἴσθημα. 3. Εἶχον ἐν χερσὶν, ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν αὐτῶν. 4. Νὰ μὴ ἀτενίζωσι πρὸς ἄλλον, νὰ μὴ θεωρῶσιν ἄλλον ὡς ἀρχηγόν. 5. Δὲν ἦσαν πλέον (ἰδὲ Γραμ. Καρ. § 217 καὶ ά.) 6. Ἡγεῖτο τοῦ στρατοῦ. 7. Τοὺς ἐν Ῥώμῃ δημάρχους. 8. Ἀνενδότως, ἀδιαλείπτως. 9. Ἐν ᾧ. 10. Ἐκ τῆς ὁρμῆς, τῆς ἐξάψεως. 11. Κατέστη. 12. Γραμ. Καρ. § 217, καὶ Σημ. ά. 13. Ἐπισφραγίζουσι, παγιοῦσιν. 14. Νὰ τολμήσῃ ῥιψοκινδύνως. 15. Ἡ διαιώνισις τῆς καταστάσεως αὐτῆς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Καὶ τὸ μὲν πρῶτον [illegible] ὅτι ἡ [illegible]

τὰ [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

ὅσοι [illegible] [illegible] ἔχουσι κατεστραφῆ [illegible]

[illegible] Ἀρμενικοῦ [illegible] κατάστασιν

ἴδιοι. Διότι [illegible] ἀρχῇ ὅτι [illegible] ὅτι [illegible]

[illegible]

[illegible]

Διότι [illegible] ὅτι [illegible]

[illegible] ἤδη ἔχει καταστρέψει.

Καθόσον [illegible] ἡμᾶς [illegible]

[illegible]

[illegible] Ἀρμενικοῦ [illegible] κατάστασιν [illegible]

[illegible] ὅτι [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] ἤδη [illegible]

[illegible]

Ἐν Πειραιεῖ τῇ 23 Φεβρουαρίου

Ἀνδρέας Δημηρᾶς

Καθέτω (6). [illegible]

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers priviléges.[1] La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés[2] du droit de bourgeoisie[3] chez les Romains ; et quelques-uns aimèrent mieux[4] garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien[5] dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie se résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout[6] par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes ;[7] ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer ionienne,[8] les autres alliés allaient les suivre.[9] Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue ; elle allait être réduite[10] à ses murailles : elle accorda ce droit tant désiré aux alliés[11] qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles, peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors[12] Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit,[13] un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchi-

---

1. Προνόμια οἷον τὸ **Jus Latii, jus italicum.** 2. Δὲν ἐμερίμνησαν πολύ. 3. Δικαίωμα τοῦ Ῥωμαίου πολίτου. 4. Προυτίμησαν. 5. Ὅτι οὐδὲν ἐσήμαινέ τις. 6. Μὴ δυνάμενοι νὰ κατορθώσωσιν αὐτό. 7. Κατέφυγον εἰς, ἐδράξαντο τῶν ὅπλων. 8. Ἐν ὅλῃ τῇ παραλίᾳ ἥτις προσβλέπει τὸ Ἰόνιον πέλαγος. Ὑπαινίσσεται τὸν ἐμφύλιον πόλεμον ἀρξάμενον τῷ **661** ἀπὸ Κ. Ῥώμης, **93** π. Χ. καὶ διαρκέσαντα τρία ἔτη. 9. Ἔμελλον ν' ἀκολουθήσωσι τὸ παράδειγμά των. 10. Νὰ περιορισθῇ. 11. Οἱ Τοσκανοί, οἱ Ὄμβριοι καὶ οἱ Λατῖνοι. Τοῦτο ἔπειτε καὶ τοὺς ἄλλους λαοὺς νὰ ὑποταχθῶσι. Μόνοι οἱ Σαμνῖται ἀπορρίψαντες πάντα συμβιβασμὸν κατεστράφησαν ὁλοσχερῶς. 12. Ἔκτοτε. 13. Αἴσθημα.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

rée ne forma plus un tout ensemble ;[1] et, comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction,[2] qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux,[3] on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.[4]

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages[5] ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela comices[6] une troupe de quelques séditieux ;[7] l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques ;[8] et l'anarchie fut telle qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance,[9] ou s'il ne l'avait point faite.

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires; qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement[10] la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires.[11] Il fallait bien qu'il y eût[12] à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés[13] au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles: et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra[14] tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de

---

1. Ἡ πόλις, τοὐτέστιν ἡ Urbs, ἡ Ῥώμη, σπαραχθεῖσα, διασχισθεῖσα, οὐκ ἀπετέλει πλέον ἓν σύνολον. 2. Εἰκονικῶς πως. 3. Μὲ τὴν αὐτὴν ἀγάπην, τὸ αὐτὸ ἐνδιαφέρον. 4. Δὲν ὑπῆρχον πλέον, ἐξέλιπον. 5. Διὰ νὰ συγχύσωσι τὰς ψηφοφορίας. 6. Ἐκκλησίας, συνελεύσεις. 7. Ὁμάδα στασιαστῶν τινων. 8. Φαντασιώδη, χιμαιρικά. 9. Εἶχε διατάξει τι, εἶχεν ἐκδώσει διάταγμα. 10. Μόνον. 11. Τὰς ὀχλαγωγίας. 12. Γραμμ. Καρ. § 315. δ'. 316 ϛ' 13. Μετριοπαθεῖς. 14. Ὁσάκις βλέπῃ τις.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas. Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très-équivoque; la vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent,[1] concourent au bien général de la societé, comme des dissonances[2] dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties[3] de cet univers éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

Mais dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré,[4] il y a toujours une division réelle. La laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que[5] parce que les uns oppriment les autres sans résistance;[6] et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts[7] ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république ; mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge[8] lorsqu'elle s'est agrandie; parce qu'elles étaient telles que leur effet naturel était de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables; celles qui font qu'un peuple se rend[9] maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lors qu'il l'a acquise.[10]

---

1. Γραμμ. Καρ. § 315. ς'. 2. Ἀσυμφωνίαι. 3. Συμβαίνει ἐνταῦθα ὅ,τι εἰς τὰ μέρη. 4. Μὴ συγκεκερασμένῳ, μὴ μετριαζομένῳ. 5. Δὲν συνδέονται ἄλλως. 6. Μὴ ἀνθισταμένους. 7. Πτώματα. 8. Καθίστανται αὐτῇ ἐπαχθεῖς. 9. Καθίσταται, κατορθόνει νὰ εἶναι. 10. Ὅταν ἡ ἀρ' οὗ ἀποκτήσῃ αὐτήν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Il y a à présent dans le monde une république que presque personne ne connait,[1] et qui, dans le secret et le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur[2] où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois; ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome était faite[3] pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été,[4] sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie[5] ou dans l'état populaire,[6] elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite,[7] et y a réussi.[8] Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour,[9] mais continuellement ; elle a soutenu[10] une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité,[11] ni de malheurs dont elle ne se soit servie.[12]

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

---

1. Τὴν τῆς Βέρνης ἐν Ἑλβετίᾳ. 2. Ἐὰν φθάσῃ ποτέ, ἐὰν προαχθῇ εἰς κατάστασιν μεγαλείου, εἰς περιωπήν. 3. Προωρισμένη. 4. Γραμ. Καρ. 315 ς'. 5. Ἀριστοκρατουμένη. 6. Δημοκρατουμένη. 7. Αἵτινες ἀπήτουν συνετὴν διαγωγὴν ἢ διοίκησιν. 8. Ηὐδοκίμησεν. 9. Ἐν μιᾷ μόνῃ ἡμέρᾳ. 10. Ἐβάστασεν. 11. Καὶ ἐν ᾗ ἂν ἐγένετο εὐτυχίᾳ, ὠφελήθη ἐξ αὐτῆς. 12. Ἔτι δὲ καὶ αἱ συμφοραὶ τῇ ἐχρησίμευσαν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

VILLEMAIN

A'.

LASCARIS

LASCARIS RACONTE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

Un soir que nos jeunes voyageurs étaient arrêtés à l'orient de Catane,[1] pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, coloraient d'une lumière rougeâtre la cime enfumée de l'Etna, et semblaient répéter[2] dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vaisseau s'avançant vers la côte à force de rames[3] frappa leurs regards. La voile latine[4] demi-pliée autour du mat, la croix qui le surmonte, tout annonce un navire chrétien. Il touche, il aborde : et tandis que les esclaves turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissaient voir au milieu de leurs misères une sorte[5] de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien[6] noble mais abattu, des vieillards gémissants paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent ; et, tombant à genoux, rendent grâces à Dieu[7] qui les a sauvés. Du navire sortent des enfants, des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, éttouffant

---

1. Πρὸς ἀνατολὰς τῆς Κατάνης, πόλεως τῆς Σικελίας. 2. Ἐπαναλαμβάνοντα ἐν τοῖς κύμασι τὴν πυρκαϊὰν τοῦ ἡραιστείου, τοὐτέστιν αἱ τελευταῖαι τοῦ ἡλίου ἀκτῖνες ἀνταυγεκλῶντο εἰς τὰ κύματα ἄτινα πορφυρούμενα παρεῖχον εἰκόνα πυρκαϊᾶς συνεχιζούσης τὴν ἐκ τῆς ἐκρήξεως τῆς Αἴτνης. 3. Δι' ἰσχυρᾶς κωπηλασίας. 4. Ἱστίον τρίγωνον ὀρθογώνιον· οἱ ναῦται μιξοβαρβάρως καὶ σήμερον ἔτι λατίνι ἀποκαλοῦσι τὸ τοιοῦτον ἱστίον. 5. Εἶδός τι χαρᾶς ὑβριστικῆς καὶ ἀγρίας. 6. Σχήματος. 7. Εὐχαριστοῦσι τὸν Θεόν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

par pudeur même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient, à la beauté[1] de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits,[2] paraissait commander aux autres, élève la voix : «Nous fuyons de Constantinople, dit-il, nos frères sont morts ou captifs ; l'empereur a péri ; le temble de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet : et nous venons chercher un asile dans cette Europe chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir.»

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition[3] d'une si grande infortune frappent vivement[4] les voyageurs italiens et quelques habitants accourus au bord de la mer. L'aversion superstieuse[5] qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs ; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte, et dont les bâtiments extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère,[6] les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil à des schismatiques de l'église d'Orient ; et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes,[7] en approchant d'une église romaine ; mais le malheur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs italiens, un jeune Médicis[8] surtout ne pouvait contenir[9] sa vive douleur, en voyant ces derniers débris[10] d'un grand peuple. «Qu'avons-nous fait ? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs ? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors

1. Ἐκ τῆς ὡραιότητος 2. Τῶν χαρακτηριστικῶν του. 3. Αἰφνιδία ἐμφάνισις τηλικαύτης δυστυχίας. 4. Προξενοῦσι ζωηρὰν ἐντύπωσιν 5. Ἡ δεισιδαίμων ἀποστροφή, ἀπέχθεια· οἱ Σικελιῶται ἕνεκα τῶν θρησκευτικῶν προλήψεων τῶν χρόνων ἐκείνων αἱρετικοὺς θεωροῦντες τοὺς Ἕλληνας ἀπεστρέφοντο αὐτούς. 6. Πρὸ ὀλίγου οἱ μοναχοί. 7. Ἤθελον βεβηλωθῆ. 8. Ἐκ τῆς οἰκογενείας τῶν Μεδίκων. 9. Νὰ συγκρατήσῃ. 10. Συντρίμματα, λείψανα.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

enviés par l'Europe?[1] Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'État tout entier a péri.—Mais quoi, reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs,[2] étaient vos alliés, vos marchands.—Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidéles? Ils feront le même commerce avec les Turcs: c'était le courage désintéressé,[3] c'était la foi religieuse de l'Europe qui seule aurait pu nous sauver.»

Alors l'étranger retenant à peine ses pleurs,[4] raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de vaisseaux,[5] de soldats, et fatigué[6] tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée[7] à ses conquêtes. «Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés[8] et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable,[9] et semblait nous promettre des secours de l'Occident.[10] Une chaîne de fer inexpugnable[11] fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage[12] à quelques vaisseaux amis.[13] Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet dans une seule nuit fait transporter par terre, et jeter[14] tout à coup dans ce port inaccesible une flotte chargée d'armes et de

1. Ἐξήλευσεν ἡ Εὐρώπη. 2. Τὰ προάστεια. 3. Ἀφιλοκερδής. 4. Μετὰ δυσκολίας κρατῶν τὰ δάκρυά του. 5. Στόλον πολυάριθμον. 6. Εἶχε ταλαιπωρήσει. 7. Κλαπεῖσαν, ἀφαιρεθεῖσαν. 8. Τοσοῦτον σταθερᾶς θελήσεως; ἢ ἀποφάσεως. 9. Διετέλει ἔτι βοηθὸς ἡμῖν. 10. Ἐκ τῆς Δύσεως, ἤτοι τῶν χριστιανικῶν δυνάμεων. 11. Ἄρρηκτος. Ἐννοεῖ τὴν σιδηρᾶν ἅλυσιν τὴν ἐνοῦσαν ἐπὶ Βυζαντινῶν, ἐν καιρῷ πολιορκίας, τὸ Χρυσοῦν Κέρας μὲ τὴν ἀντίπεραν ὄχθην. 12. Ἵνα παρέχῃ ὁδόν. 13. Φιλικά, συμμαχικὰ πλοῖα. 14. Μωάμεθ ὁ πολιορκητής, διεβίβασε διὰ ξηρᾶς τὰ πλοῖα, κατασκευάσας τεχνητὸν δάπεδον ἐκ σανίδων, ὅπερ ἤλειψε διὰ λίπους.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

soldats. Quel fut le réveil[1] qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet ! Alors notre généreux prince, rappelant à lui[2] toute l'antique majesté[3] des Césars, réunit les grands, le peuple, et quelques étrangers fidèles pour leur annoncer le dernier[4] combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire,[5] après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il semblait que cet empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir : le jour suivant ne trompa[6] point notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'empereur combattre jusqu'à la dernière heure ; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'Empire : N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle pour me couper la tête ?»

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir ;[7] ses forces lui manquent ; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtements. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent : «Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi descendant des empereurs, moi de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre.[8] Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables ? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas ? Nous vivons encore.» Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi :[9] «La religion nous ordonnait de tenter tous les

---

1. Οἵα ἔγερσις ! ὁποία ἀφύπνισις ! 2. Συναγαγὼν εἰς τὴν ἑαυτοῦ καρδίαν. 3. Μεγαλεῖον 4. Τὴν ἐσχάτην. 5. Νεκρωσίμῳ, βαρυπενθεῖ, ἐπικηδείῳ. 6. Δὲν διέψευσεν, ἐπεβεβαίωσε. 7. Φαίνεται καταβαλλόμενος ὑπὸ τῆς φρίκης τοιαύτης ἐνθυμήσεως, ἰδέας ἢ εἰκόνος. 8. Ἄρτι καθιέρωσεν, ἡγίασεν διὰ τοῦ μαρτυρίου του. 9. Ἀναλαμβάνει οὕτω τὸν λόγον του.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

efforts[1] pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes que menace plus cruellement la licence[2] de la victoire. Dans ce jour affreux, où sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs mutilés,[3] la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance[4] avait rassemblé dans l'église de Sainte-Sophie nos familles tremblantes, et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi[5] d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant exterminerait ces cohortes sacriléges. Mais, hélas ! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle même, que Dieu laisse tomber les empires vieillis,[6] et que s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter[7] de la ruine : que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et réunissant[8] des amis courageux, je traverse, le fer à la main[9] les spectacles de sang, de débauche et d'impiété[10] qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant ! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée[11] par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînée au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts! Exécrables ennemis ! ah! que jamais ces villes de l'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable où le droit du meurtre ne s'arrête[12]

1. Νὰ καταβάλωμεν πᾶσαν προσπάθειαν. 2. Ἡ ἀκολασία τῆς νίκης, ἡ ἀσέλγεια. 3. Ἠκρωτηριασμένων, ἠρακωμένων, ἠλαττωμένων. 4. Εὐσεβὴς δοξασία ἢ πεποίθησις. 5. Ἐπίστευον ἢ ἐπὶ τῇ πίστει. 6. Γεγηρακότα, πεπαλαιωμένα. 7. Νὰ λυτρώσῃ. 8. Συνακαγών. 9. Ξιφήρης. 10. Τὰ θεάματα τῶν σφαγῶν, τῆς ἀσελγείας καὶ ἀσεβείας. 11. Ἑκατονταπλασίως ἐπηυξημένη. 12. Παύει, λήγει.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

qu'où commence l'esclavage ! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse,[1] nous sommes parvenus,[2] dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors ; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux pénates[3] de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Énée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta.[4] »

B'.

ESSAI SUR L' ÉTAT DES GRECS

LA VILLE DE CYDONIE

Une tentative singulièrement heureuse,[5] et qui marqua[6] vers le milieu du dix-huitième siècle le nouvel état où pouvait aspirer la nation grecque,[7] ce fut la fondation de la ville de Cydonie[8] dans l'Asie mineure, le siége[9] principal de la barbarie musulmane. Il faut le rappeler,[10] maintenant que[11] la politique de l'Europe a laissé périr Cydonie et tant d'autres cités grecques.[12] Dans le milieu du dernier siècle, une ville nouvelle, habitée par les Grecs seuls, et gouvernée par ses propres lois, fut fondée sur

1. Ἀμφιβόλου πιστότητος, ἤτοι τῶν Γενουηνσίων. 2. Κατωρθώσαμεν. 3. Τοὺς ἐρεστίους θεούς. 4. Καὶ ἀληθῶς, εἰς τὸν Λάσκαριν τὸν Χρυσολωρᾶν, τὸν Ἀργυρόπουλον καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, οἵτινες μετέβησαν εἰς Ἰταλίαν φεύγοντες τὸν ζυγὸν τῶν Τούρκων, ὀφείλει ἡ Δυτικὴ Εὐρώπη τὴν ἀναγέννησιν τῶν γραμμάτων καὶ τῶν ἐπιστημῶν. 5. Ἀπόπειρα λίαν (ἢ ἐξόχως) ἐπιτυχής. 6. Ἐδήλωσεν, ἔδειξεν. 7. Εἰς ἣν ἠδύνατο ν' ἀποβλέπῃ. 8. Τῶν Κυδωνιῶν (Τουρκ. Ἀϊβαλῆ) οὐ μακρὰν τῆς Μιτυλήνης καὶ τῆς Σμύρνης. 9. Ἕδρα. 10. Ἀναμιμνήσκειν. 11. Νῦν ὅτε. 12. Τὰς Κυδωνίας καὶ τόσας ἄλλας Ἑλληνικὰς πόλεις.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

l'emplacement du village d'Evalie,[1] où quelques paysans chrétiens vivaient auparavant sous le bâton[2] des Turcs. Les firmans[3] de la Porte autorisèrent cette création, et protégèrent la ville nouvelle, qui prit le nom[4] de Cydonie. Ce ne fut pas le crédit[5] des princes du Fanar[6] qui acheva ce grand ouvrage ; on le dut[7] tout entier au génie et à la persévérance d'un pauvre religieux[8] grec. Jean Œconomos. Témoin[9] dans son enfance des persécutions qu'éprouvaient ses compatriotes qui habitaient le village d'Évalie, il conçut l'espérance de les affranchir un jour ; il étudia pour devenir prêtre ; il se retira parmi les religieux de l'Athos ; il vint à Constantinople avec les lettres des évèques pour quelques grands de la Porte ; habile[10] dans les langues de l'Orient, à force d'insinuations, de prières, et par cette volonté de l'homme de bien[11] qui réussit quelque fois à tout vaincre, il obtint un ordre pour éloigner les Turcs du village d'Evalie. Alors il anima ses concitoyens ; il invita les autres Grecs à partager cet asile ;[12] il leur montra comme une terre sacrée ce territoire qui ne serait plus habité que par des chrétiens. De toutes parts on accourut; plusieurs hommes riches et industrieux du Péloponèse, de Scio, et même de Constantinople, se réunirent dans Évalie ; une ville élégante s'éleva sur les ruines du pauvre village ; de nombreuses églises la décorèrent ; des manufactures peu connues dans l'Orient y portaient les arts de l'Europe ; un collége,[13] qui s'augmenta dans la suite, formait la jeunesse à la religion et aux lettres antiques; la liberté, la richesse embellissaient Cydonie, placée sous le ciel le plus pur, près du rivage de la mer.

---

1. Ἐπὶ τοῦ χώρου ἢ γηπέδου τοῦ χωρίου Αἰβαλῆ. 2. Τὴν ῥάβδον ἤτοι μάστιγα. 3 Φιρμάνια, διατάγματα. 4 Ὠνομάσθη. 5. Ἰσχύς, ἐπιρροή. 6. Τῶν Φαναριωτῶν ἡγεμόνων. 7. Ὠφείλετο. 8. Μοναχοῦ. 9. Μάρτυς, τοὐτέστιν αὐτόπτης. 10. Ἐντριβής, κάτοχος. 11. Ἐναρέτου ἀνδρός. 12. Ἵνα συμμετάσχωσι τοῦ ἀσύλου τούτου. 13. Σχολή, γυμνάσιον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Cette étonnante prospérité rencontra des obstacles. L'avare jalousie de quelques Pachas, le fanatisme des Turcs du voisinage, et cette anarchie fréquente sous le pouvoir absolu, suscitèrent plus d'une attaque[1] contre les murs naissants de Cydonie. Mais Œconomos, avec l'approbation ou la tolérance de la Porte, défendit par la force les droits de la ville qu'il avait fondée ; il arma ses concitoyens que le sentiment de leur bonheur animait d'un patriotisme inconnu dans la Grèce ; il repoussa toutes les insultes, toutes les violences[2] et Cydonie, libre et respectée, conserva ses priviléges, au milieu de l'Asie musulmane. On attribua ce rare bonheur surtout à la protection d'un riche banquier grec, nommé Petraki, fort accrédité dans le sérail, et qui, dès l'origine, avait secondé la généreuse entreprise d'Œconomos.

Ainsi, dans le dix-huitième siècle, florissait une ville grecque, dont l'existence devait encourager toute la nation asservie. Il semblait que la Grèce pouvait dès lors, sans secousses et sans violence, espérer un adoucissement à son sort. L'exemple était donné, et les Turcs, dans leur insouciance,[3] auraient peut-être renouvelé plus d'une fois de semblables concessions.

---

1. Πλείστας ἐπιθέσεις, προσβολάς. 2. Ἀπέκρουσε πᾶσαν ὕβριν καὶ πᾶσαν βιαιοπραγίαν, ἤτοι ἀδικίαν. 3. Ἀμεριμνησία.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ADOLPHE THIERS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

MIRABEAU

Les plus audacieux des chefs populaires,[1] celui qui, toujours en avant,[2] ouvrait[3] les délibérations les plus hardies, était Mirabeau. Les absurdes institutions de la vieille monarchie avaient blessé des esprits justes[4] et indigné des cœurs droits ;[5] mais il n'était pas possible qu'elles n'eussent froissé[6] quelque âme ardente et irritée de grandes passions. Cette âme fut celle de Mirabeau, qui, rencontrant dès sa naissance tous les despotismes, celui de son père, du gouvernement et des tribunaux, employa[7] sa jeunesse à les combattre et à les haïr. Il était né sous le soleil de la Provence[8] et issu[9] d'une famille noble. De bonne heure[10] il s'était fait connaître[11] par ses désordres,[12] ses querelles et une éloquence emportée. Ses voyages, ses observations, ses immenses lectures, lui avaient tout appris,[13] et il avait tout retenu.[14] Mais outré,[15] bizarre, sophiste même quand il n'était pas soutenu par la passion, il devenait tout autre par elle.[16] Promptement excité par la tribune[17] et la présence de ses contradicteurs, son esprit s'enflammait : d'abord ses premières vues[18] étaient confuses, ses paroles entrecoupées, ses chairs palpitantes;

---

1. Τῶν ἡγετῶν τοῦ λαοῦ. 2. Ἀεὶ ἐκ τῶν πρώτων, πρόθυμοι. 3. Ἥπτετο, ἐπελαμβάνετο. 4. Εἶχον ταράξει ψυχὰς δικαίας. 5. Καὶ πληρώσει ἀγανακτήσεως ἀνδρας εὐθύρρονας. 6. Ἐρεθίσωσι. 7. Ἀρωσίωτεν, ἀφιέρωτε, ἐνησχόλησε. 8. Προβηγγίας, μεσημβρινῆς ἐπαρχίας τῆς Γαλλ. Ἀρχ. Ἑλλην. ἀποικίας. 9. Καταγόμενος. 10. Πρωΐμως. 11. Διεκρίθη, κατέστησεν ἑαυτὸν γνωστόν. 12. Διὰ τῶν παρεκτροπῶν του. 13. Τὸν εἶχον διδάξει τὰ πάντα. 14. Ἐνεθυμεῖτο τὰ πάντα. 15. Ὑπερβολικός. 16. Ὅλως διάφορος ἐκ τοῦ πάθους. 17. Ὑπὸ τοῦ βήματος. 18. Σκέψεις, ἰδέαι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

mais bientôt venait la lumière; alors son esprit faisait en un instant le travail des années,[1] et à la tribune même,[2] tout était pour lui découverte,[3] expression vive et soudaine. Contrarié de nouveau,[4] il revenait plus pressant et plus clair,[5] et présentait la vérité en images frappantes[6] ou terribles. Les circonstances étaient-elles difficiles, les esprits fatigués d'une longue discussion ou intimidés par le danger, un cri, un mot décisif s'échappait de sa bouche, sa tête se montrait effrayante de laideur et de génie,[7] et l'Assemblée[8] éclairée ou raffermie[9] rendait des lois,[10] ou prenait des résolutions magnanimes.

Fier de ses hautes qualités, s'égayant[11] de ses vices, tour à tour altier ou souple,[12] il séduisait les uns par ses flatteries, intimidait les autres par ses sarcasmes,[13] et les conduisait tous à sa suite par une singulière puissance d'entraînement.[14] Son parti était partout, dans le peuple, dans l'Assemblée, dans la cour même, dans tous ceux enfin auxquels il s'adressait dans le moment. Se mêlant[15] familièrement avec les hommes, juste quand il fallait l'être,[16] il avait applaudi au talent naissant de Barnave,[17] quoiqu'il n'aimât pas ses jeunes amis ; il appréciait l'esprit profond de Sieyès,[18] et caressait son humeur sauvage ; il redoutait dans Lafayette[19] une vie trop pure ; il détestait

---

1. Πολλῶν ἐτῶν ἐργασίαν. 2. Καὶ ἐπ' αὐτοῦ τοῦ βήματος. 3. Ἀνακάλυψις τῆς στιγμῆς ἐκείνης. 4. Ἀντικρουόμενος ἐκ νέου. 5. Ἀνελάμβανε τὸν λόγον σροδρότερος καὶ σαρέστερος. 6. Δι' εἰκόνων ἐναργεστάτων ὀριδήλων, ζωηροτάτων. 7. Ἐκ δυσμορρίας καὶ μεγαλοφυΐας. 8. Ἡ Γαλλικὴ ἐθνοσυνέλευσις. 9. Πεπεισμένη. 10. Ἐψήριζε νόμους. 11. Ἐγκαυχώμενος ἐπί. 12. Ὅτε μὲν ἀγέρωχος ὅτε δὲ εὔκαμπτος, ἐνδοτικός. 13. Τοὺς μὲν σαγηνεύων διὰ τῶν κολακιῶν του, τοὺς δὲ πτοῶν διὰ τῶν σαρκασμῶν του. 14. Τοὺς πάντας ἔσυρε κατόπιν του διὰ θαυμασίας ἑλκυστικῆς δυνάμεως. 15. Συναναστρεφόμενος 16. Ἀκριβῶς ὅταν ἔπρεπε. 17. Ὁ εὐγλωττότατος μετὰ τὸν Μιραβὼ ῥήτωρ κατὰ τὴν Γαλλικὴν ἐπανάστασιν. Κατηγορηθεὶς ἐπὶ φιλοβασιλικοῖς δῆθεν αἰσθήμασι, κατεδικάσθη εἰς θάνατον καὶ ἀπεκεφαλίσθη τῷ 1793. 18. Ἀββᾶς Sieyès, εἷς τῶν βαθυνουστέρων ἀρχηγῶν τοῦ δημοκρατικοῦ κόμματος, δικαίως ἐχαρακτηρισθη, ὡς ὁ νοῦς τῆς ἐπαναστάσεως, ἧς ὁ Μιραβὼ ἦν ἡ ψυχή. 19. Λαφαγιέτ, στρατηγὸς δημοκρατικὸς διακριθεὶς διὰ τὴν τιμιότητα καὶ τὸ ὕψος τοῦ χαρακτῆρος του.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

dans Necker[1] un rigorisme extrême,[2] une raison orgueilleuse,[3] et la prétention de gouverner une révolution qu'il savait lui appartenir.[4] Il aimait peu le duc d'Orléans[5] et son ambition incertaine ; et, comme on le verra bientôt, il n'eut jamais avec lui aucun intérêt commun. Seul ainsi avec son génie, il attaquait le despotisme, qu'il avait juré de détruire. Cependant, s'il ne voulait pas[6] les vanités de la monarchie, il voulait encore moins[7] de l'ostracisme des républiques ; mais n'étant pas assez vengé des grands et du pouvoir, il continuait de détruire. D'ailleurs dévoré[8] de besoins, mécontent du présent, il s'avançait vers un avenir inconnu, faisant tout supposer de ses talents, de son ambition, de ses vices, du mauvais état de sa fortune,[9] et autorisant par le cynisme de ses propos[10] tous les soupçons et toutes les calomnies.

A'.

CAMILLE DESMOULINS ET MARAT

Camille Desmoulins[11] s'était distingué par sa verve,[12] son cynisme, son audace, et par sa promptitude[13] à attaquer tous les hommes qui semblaient se ralentir[14] dans la car-

1. Ὑπουργὸς τῶν Οἰκονομικῶν ἐπὶ Λουδοβίκου ΙΣΤ'. 2. Ἄκραν αὐστηρότητα. 3. Ἀλαζονικὸν τρόπον τοῦ σκέπτεσθαι. 4. Ἦν ἐγίνωσκεν ὅτι ἀνῆκεν αὐτῷ. 5. Λουδοβίκος Φίλιππος Α'. ὁυὸς τῆς Αὐρηλίας ἤτοι Ὀρλεάνης, πατὴρ τοῦ βασιλέως τῶν Γάλλων Λουδοβίκου Φιλίππου. Φιλελεύθερος καὶ ῥέκτης, ἀντεπολιτεύθη Λουδοβῖκον τὸν ΙΣΤ'. καὶ ἐψήφισε μάλιστα τὴν εἰς θάνατον καταδίκην του. Κατηγορηθείς, ὡς θέλων νὰ καταλάβῃ τὸν θρόνον ἐκαρατομήθη τῷ 1793. 6. Δὲν ἤθελε μέν. 7. Ἀλλ' ἔτι ὀλιγώτερον. 8. Κατατρυχόμενος. 9. Τῆς κακῆς καταστάσεως τῶν οἰκονομικῶν του. 10. Δίδων ἀφορμὴν διὰ τῆς ἀναιδοῦς θρασύτητος τῶν λόγων του. 11. Ἐγεν. τῷ 1762 ἀπεκεφαλίσθη τῷ 1794 μετὰ τοῦ Δάντωνος. Πρῶτος αὐτὸς τὴν 12 Ἰουλίου 1789 ἔδωκε τὸ σημεῖον τῆς ἐπαναστάτεως, δὺο δ' ἡμέρας μετὰ ταῦτα ἐγένετο ἡ ἅλωσις τῆς Βαστίλλης. Διεκρίθη ὡς δημοσιογράφος. 12. Δύναμιν, ὁρμήν. 13. Ταχύτης, ἑτοιμότης. 14. Βραδύνοντες, ὀκνοῦντες.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

rière révolutionnaire. Il était connu des dernières classes ; mais il n'avait ni les poumons d'un orateur populaire, ni l'activité et la force entrainante[1] d'un chef de parti.

Un autre journaliste avait acquis une effrayante célébrité ; c'était Marat,[2] connu sous le nom de l'*Ami du peuple*, et devenu, par ses provocations au meurtre, un objet d'horreur pour tous les hommes qui conservaient encore quelque modération. Né à Neufchâtel,[3] et livré à l'étude des sciences physiques et médicales, il avait attaqué avec audace les systèmes les mieux établis,[4] et avait prouvé une activité d'esprit pour ainsi dire convulsive. Il était médecin dans les écuries du comte d'Artois.[5] Lorsque la révolution commença, il se précipita[6] sans hésiter dans cette nouvelle carrière, et se fit bientôt remarquer[7] dans sa section. Sa taille était médiocre, sa tête volumineuse, ses traits prononcés,[8] son teint livide, son œil ardent,[9] sa personne négligée.[10] Il n'eût paru que ridicule ou hideux, mais tout à coup on entendit sortir de ce corps étrange des maximes bizarres et atroces, proférées avec un accent dur[11] et une insolente familiarité. Il fallait abattre[12] disait-il, plusieurs mille têtes, et détruire tous les aristocrates, qui rendaient la liberté impossible. L'horreur et le mépris s'amoncelèrent autour de lui. On le

---

1. Ἐλκυστικῆς, δυνάμεως. 2. Δημαγωγὸς περίφημος· γεννηθεὶς ἐν Ἑλβετίᾳ τῷ **1744** ἦλθεν εἰς Παρισίους ἵνα μετέλθῃ τὸ ἰατρικὸν ἐπάγγελμα, καὶ ἀπέκτησε φήμην τινὰ διὰ τῶν συγγραμμάτων του. Θερμουργὸς ὢν φύσει, καὶ φαντασίαν ἔχων ζωηράν, ἠσθάνθη ἐνθουσιωδῶς τὰς ἀρχὰς καὶ τὰς ἰδέας τῆς ἐπαναστάσεως, ἐδημοσίευτε στασιαστικὰς ἐφημερίδας, κατέστη τὸ εἴδωλον τοῦ λαοῦ, ἀνεμίχθη εἰς τὸ κομιτάτον τῆς κοινῆς ἀσφαλείας, συμμετέσχε μεγάλως τῶν σφαγῶν τοῦ σεπτεμβρίου, ὡς καὶ τῆς εἰς θάνατον καταδίκης Λουδοβίκου τοῦ **XVI**. Ἐδολοφονήθη δὲ ἐν τῷ λουτρῷ αὐτοῦ ὑπὸ νεάνιδός τινος τῇ **13** Ἰουλίου **1793**. 3. Μικρὰ πόλις τῆς Ἑλβετίας, ἄλλοτε ῥρούριον. 4. Τὰ ἑδραιότατα. 5. Υἱὸς Λουδοβίκου τοῦ ΙΣΤ', βασιλέως τῆς Γαλλίας, βασιλεύσας ὑπὸ τὸ ὄνομα Κάρολος Γ'. 6. Ὥρμησεν, ἐνέβαλεν ἑαυτόν. 7. Διεκρίθη, κατέστη διάσημος. 8. Χαρακτῆρας ἐντόνους. 9. Φλογερόν. 10. Δὲν περιεποιεῖτο τὸν ἑαυτόν του, δὲν ἐπεμελεῖτο τοῦ καλλωπισμοῦ του. 11. Σκληρόν, τραχύν. 12. Νὰ κοπήτωσι, ῥίψωσι χαμαί.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

heurtait,[1] on lui marchait sur les pieds,[2] on se jouait[3] de sa misérable personne; moins habitué aux luttes scientifiques[4] et aux assertions les plus étranges, il avait appris à mépriser ceux qui le méprisaient, et il les plaignait comme incapables de le comprendre. Il étala dès lors dans ses feuilles[5] l'affreuse doctrine dont il était rempli.[6] La vie souterraine[7] à laquelle il était condamné pour échapper à la justice avait exalté son tempérament,[8] et les témoignages de l'horreur publique l'enflammaient encore davantage. Nos mœurs polies n'étaient à ses yeux que des vices qui s'opposaient à l'égalité républicaine ; et, dans sa haine ardente pour les obstacles, il ne voyait qu'un moyen de salut, l'extermination. Ses études et ses expériences sur l'homme physique avaient dû l'habituer[9] à vaincre l'aspect de la douleur ; et sa pensée ardente,[10] ne se trouvant arrêtée par aucun instinct de sensibilité, allait directement à son but[11] par des voies de sang. Cette idée même d'opérer par la destruction s'était peu à peu systématisée[12] dans sa tête. Il voulait un dictateur non pour lui procurer le plaisir de la toute-puissance, mais pour lui imposer la charge terrible[13] d'épurer la société. Ce dictateur devait avoir un boulet aux pieds, pour être toujours sous la main[14] du peuple ; il ne fallait lui laisser qu'une seule faculté,[15] celle d'indiquer les victimes, et d'ordonner pour unique châtiment la mort. Marat ne connaissait que cette peine,[16] parce qu'il ne punissait pas, mais supprimait[17] l'obstacle.

Voyant partout des aristocrates conspirant contre la

---

1. Προσέκρουον κατ' αὐτοῦ. 2. Τῷ ἐπάτουν τοὺς πόδας. 3. Ἐχλεύαζον, ἐνέπαιζον. 4. Εἰς τὰς ἐπιστημονικὰς ἔριδας, φιλονεικίας. 5. Ἐν ταῖς ἐφημερίσιν αὐτοῦ. 6. Ἧς ἐνεφορεῖτο. 7. Ὑποχθόνιος. 8. Εἶχεν ἐξάψει τὸ θυμοειδὲς τῆς κράσεώς του. 9. Τὸν συνείθισαν ὡς εἰκός. 10. Ἡ φλογερὰ διάνοιά του. 11. Ἔβαινεν εὐθὺ πρὸς τὸν σκοπόν του. 12. Ἐλαβεν ὑπόστασιν ἢ μορφὴν συστηματικήν. 13. Τὸ τρομερὸν ἔργον ἢ καθῆκον. 14. Ὑποχείριος. 15. Μίαν μόνην δύναμιν ἢ ἐξουσίαν. 16. Ταύτην μόνην τὴν ποινὴν ἐγίνωσκε. 17. Ἐποίει ἐκποδών.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

liberté, il recueillait çà et là tous les faits qui satisfaisaient sa passion ;[1] il dénonçait avec fureur, et avec une légèreté qui venait de sa fureur même, tous les noms qu'on lui désignait, et qui souvent n'existaient pas. Il les dénonçait sans haine personnelle,[2] sans crainte et même sans danger pour lui-même, parce qu'il était hors de tous les rapports humains, et que ceux de l'outragé à l'outrageant plus entre lui et ses semblables.

I''.

DANTON[3]

Audacieux, ardent, avide d'émotions[4] et de plaisirs, il s'était précipité[5] dans la carrière des troubles, et il dut briller surtout[6] les jours d'hésitation et de terreur. Prompt[7] et positif, n'étant étonné ni par la difficulté ni par la nouveauté[8] d'une situation extra-ordinaire, il savait juger les moyens nécessaires, et n'avait ni peur ni scrupule d'aucun.[9] Il pensa qu'il devenait urgent de terminer les luttes de la monarchie et de la révolution, et il fit le 10 août.[10] En présence des Prussiens,[11] il pensa qu'il fallait contenir[12] la France et l'engager[13] dans le système de la révolution ; il ordonna, dit-on, les journées horrribles de septembre, et, tout en les ordonnant,[14] il sauva une foule

---

1. Ἐθεράπευον, ἐξυπηρέτουν τὸ πάθος του. 2. Ἄνευ προσωπικοῦ, ἤτοι ἰδιαιτέρου, μίσους. 3. Ἐγεν. τῷ 1759 ἐκαρατομήθη τῷ 1794. 4. Ζητῶν ἀπλήστως τὰς συγκινήσεις. 5. Εἶχεν ὁρμήσει. 6. Καὶ διέπρεψε, διεκρίθη ὡς εἰκός. 7. Ταχύς, πρόθυμος. 8. Τὸ καινοφανές. 9. Καὶ οὔτε ἐφοβεῖτο οὔτε ἐδίσταζεν ἀποτρεπόμενος ὑπὸ τῆς συνειδήσεως ἀπέναντι οὐδενός. 10. Ἀρχὴν τῆς ἐπαναστάσεως καὶ διακήρυξιν τῶν δικαιωμάτων τοῦ λαοῦ. 11. Ἀπέναντι, ἐνώπιον τῶν ἐπιδραμόντων Πρώσσων. 12. Νὰ συγκρατήσῃ. 13. Νὰ τὴν ὑποβάλῃ, εἰσαγάγῃ. 14. Καίτοι, ὅ διέταξεν αὐτάς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

de victimes. Au commencement de la grande année 1793, la Convention[1] était étonnée à la vue de l'Europe armée ; il prononça,[2] en les comprenant dans toute leur profondeur, ces paroles remarquables : « Une nation en révolution est plus près de conquérir ses voisins que d'en être conquise. » Il jugea que vingt-cinq millions d'hommes qu'on oserait mouvoir n'auraient rien à craindre de quelques centaines de mille hommes armés par les trônes. Il proposa de soulever le peuple, de faire payer les riches ;[3] il imagina[4] enfin toutes les mesures révolutionnaires qui ont laissé un si terrible souvenir, mais qui ont sauvé la France. Cet homme, si puissant dans l'action, retombait[5] pendant l'intervalle des dangers, dans l'indolence et les plaisirs qu'il avait toujours aimés. Il recherchait même les jouissances les plus innocentes, celles que procurent les champs, une épouse adorée et des amis. Alors il oubliait les vaincus, ne pouvait plus les haïr, savait même leur rendre justice, les plaindre et les défendre. Mais pendant ces intervalles de repos nécessaires à son âme ardente, ses rivaux gagnaient peu à peu, par leur persévérance, la renommée et l'influence qu'il avait acquises en un seul jour de péril. Les fanatiques lui reprochaient son amollissement[6] et sa bonté, et oubliaient qu'en fait de[7] cruautés politiques il les avait égalés tous[8] dans les journées de septembre. Tandis qu'il différait par paresse, et qu'il roulait dans sa tête de nobles projets pour ramener les lois douces,[9] pour borner le règne de la violence aux jours de danger, pour séparer les exterminateurs irrévocablement engagés dans le sang, des hommes qui n'avaient cédé qu'aux circonstances,[10] pour orga-

---

1. Ἐθνοσυνέλευσις. 2. Ἀπήγγειλεν. 3. Ν' ἀναγκάσωσι τοὺς πλουσίους νὰ πληρώσωσιν. 4. Ἐπενόησε. 5. Ὑπέπιπτε πάλιν. 6. Διὰ τὴν μαλάκωσιν ἢ χαλάρωσιν. 7. Ὅτι ὡς πρὸς τάς. 8. Εἶχε ἐξισωθῇ πρὸς πάντας ἐκείνους. 9. Νόμους ἡπίους. 10. Εἶχον ἐνδώσει εἰς τὰς περιστάσεις.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

niser enfin la France et la réconcilier avec l'Europe, il fut supris par ses collègues auxquels il avait abandonné le gouvernement. Ceux-ci, en frappant un coup sur les ultra-révolutionnaires, devaient, pour ne point paraître rétrograder, frapper un coup sur les modérés. La politique demandait des victimes; l'envie[1] les choisit, et immola l'homme le plus célèbre et le plus redouté du temps. Danton succomba[2] avec sa renommée et ses services, devant le gouvernement formidable qu'il avait contribué à organiser; mais du moins,[3] par son audace, il rendit un moment sa chute douteuse.

Danton avait un esprit inculte,[4] mais grand, profond, et surtout simple et solide.[5] Il ne savait s'en servir que pour ses besoins, et jamais pour briller; aussi parlait-il peu, et dédaignait[6] d'écrire. Suivant un contemporain, il n'avait aucune prétention, pas même celle de deviner ce qu'il ignorait, prétention si commune aux hommes de sa trempe.[7] Il écoutait Fabre d'Églantine,[8] et faisait parler cans cesse son jeune et intéressant ami Camille Desmoulins, dont l'esprit faisait ses délices,[9] et qu'il eut la douleur d'entraîner dans sa chute.[10] Il mourut avec sa force ordinaire,[11] et la communiqua à son jeune ami. Comme Mirabeau, il expira fier de lui-même, et croyant ses fautes et sa vie assez couvertes[12] par ses grands services et ses derniers projets.

---

1. Ὁ φθόνος. 2. Ἔπεσεν, ὑπέκυψε. 3. Τοὐλάχιστον. 4. Ἀμόρφωτον, ἀπαιδαγώγητον. 5. Ἰσχυρόν, ἔμπεδον, σταθερόν. 6. Ἀπηξίου, δὲν κατεδέχετο. 7. Τῆς ζύμης αὐτοῦ, τῶν ὁμορφῶν αὐτῷ. 8. Γραμματεὺς τοῦ Δάντωνος. Κατ' ἀρχὰς ὠνομάζετο ἁπλῶς Φάβρος, ἀλλὰ νικήσας εἰς ποιητικὸν ἀγῶνα καὶ λαβὼν ἔπαθλον ῥόδον ἄγριον (églantine) προστέθηκεν εἰς τὸ ὄνομα αὐτοῦ καὶ τὸ τοῦ ῥόδου. Διεκρίθη ὡς κωμικὸς ποιητής, ἐκαρατομήθη δὲ μετὰ τοῦ Δάντωνος. 9. Οὗτινος ἡ εὐφυΐα ἦτο ἐντρύφημα αὐτοῦ. 10. Καὶ τὸν ὁποῖον, ἀλγῶν τὴν καρδίαν, συμπαρέσυρεν εἰς τὴν πτῶσιν, ἤτοι τὸν ὄλεθρόν του. 11. Τὸ σύνηθες θάρρος του, μεταδοὺς αὐτὸ καὶ εἰς τὸν νεαρὸν φίλον του. 12. Ἐξιλεωμένην.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

PROSPER MERIMÉE

A'.

COLOMBA.[1]

Colomba, peu après le départ d'Orso,[2] avait apris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne,[3] et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude.[4] On la voyait parcourir la maison en tous sens,[5] allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité.[6] Vers onze heures une cavalcade assez nombreuse entra dans Pietranera ; c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : «Avez-vous vu mon frère ?» Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, a quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses,[7] elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.[8]

— Peut-être que votre frère aura pris par le haut,[9] dit le guide, nous, nous sommes venus par le bas.[10]

Mais Colomba secoua la tête et renouvela[11] ses questions.

---

1. Ἐν τῷ διηγήματι τούτῳ ὁ συγγραφεὺς ἀπεικόνισε τὰ ἐν πολλοῖς εἰσέτι βάρβαρα ἤθη καὶ ἔθιμα τῶν κατοίκων τῆς Κορσικῆς, παρ' οἷς ἡ ἰδέα τῆς ἐκδικήσεως θεωρεῖται ὡς καθῆκον μεταδόμενον κληρονομικῶς ἀπὸ πατρὸς εἰς υἱόν. Ἐν τοῖς ἑπομένοις παρίσταται ἡ Κολόμβη, ἡ καὶ ἡρωὶς τοῦ διηγήματος, εὐχαριστουμένη ἐπὶ τῷ θανάτῳ τῶν δύο υἱῶν τοῦ δικηγόρου Βαριτσίνη, διότι οὗτος ἄλλοτε ἠδίκησε τὸν πατέρα της, μὴ ἀποδοὺς αὐτῷ χρηματικόν τι ποσὸν, ὅπερ τῷ ὤφειλε, καὶ θεωρούμενος προσέτι ὡς δολοφόνος αὐτοῦ. 2. Ἀξιωματικὸς ἀδελφὸς τῆς Κολόμβας. 3. Περιεφέροντο ἐν τῇ ἐξοχῇ ἐχθρικῶς, ἐνεδρεύοντες. 4. Κατετρύχετο ὑπὸ σφοδρᾶς ἀνησυχίας. 5. Κατὰ πᾶσαν διεύθυνσιν. 6. Ἀσυνήθη, ἔκτακτον κίνησιν. 7. Ἐκ δὲ τῶν ἀποκρίσεών του. 8. Πῶς δὲν συνηντήθησαν μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ της. 9. Ἴσως ἐπῆρε τὸν ἐπάνω δρόμον. 10. Διὰ τῆς κατωτέρας ὁδοῦ. 11. Ἐπανέλαβε τὰς ἐρωτήσεις της.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler[4] ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative[2] de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue.[3] Miss Nevil[4] s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa[5] le colonel de se mettre à table,[6] et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles[7] qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir le colonel proposa son explication aussi.

— Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du gibier ; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière toute pleine.[8] Parbleu ![9] ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille : Je parie que c'est della Rebbia qui chasse.

Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit.

Colomba pâlit, et Lydia[10] qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni

---

1. Νὰ καλύψῃ, νὰ κρύψῃ. 2. Τοῖς ἐγνωστοποίησε τὴν ἀπόπειραν, δοκιμήν. 3. Ἔκβασιν. 4. Νέα τις Ἀγγλὶς περιηγουμένη ἐν τῇ Κορσικῇ μετὰ τοῦ πατρός της. 5. Παρεκίνησεν. 6. Νὰ καθήσῃ εἰς τὴν τράπεζαν ἢ τὸ γεῦμα. 7. Λόγους ἀποχρῶντας. 8. Μὲ τὸν κυνηγετικὸν σάκκον του ὅλως πλήρη. 9. Ἐπίφων. ἐκ παραφθορᾶς τοῦ **Par Dieu** ! μὰ τὸν Θεόν ! ἢ **Μαθές** ! ἢ **Καλὰ δά** ! 10. Ἡ **Miss Nevil**.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

le colonel, ni sa fille, ni le guide, n'avaient fait grande attention à ce point capital.[1]

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage[2] et força ses hôtes à se mettre à table ; mais, sauf[3] le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et, plus tristement, encore, s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante à laquelle personne ne prêtait la moindre attention[4] et qu'interrompaient de longs intervalles de silence.

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval.

— Ah ! cette fois, c'est mon frère, dit Colomba en se levant.

Mais à la vue de Chilina[5] montée à califourchon[6] sur le cheval d'Orso :

— Mon frère est mort ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture,[7] elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du chœur d'Othello : «Il vit !» Colomba cessa de l'étreindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

— Les autres ? demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt

---

1. Δὲν ἔδωκε προσοχὴν εἰς τὸ οὐσιῶδες τοῦτο περιστατικόν. 2. Συνήγαγεν ὅσον εἶχε θάρρος ἐνεθάρρυνεν ἑαυτὴν ὅσον ἠδυνήθη. 3. Πλὴν τοῦ, ἐξαιρουμένου τοῦ. 4. Οὐδεὶς προσεῖχεν οὐδ' ἐλάχιστον. 5. Νέα κόρη εἰς ὑπηρεσίαν τῶν λῃστῶν, ἤτοι φυγάδων ἐξορίστων ἵνα ἐκτελέσωσι τὴν ἐκδίκησιν ἀνεψιᾶ ὁ ἕνὸς τούτων. 6. Περιβάδην ἱππεύουσα ὡς οἱ ἄνδρες. 7. Νὰ πηδήσῃ κάτω ἀπὸ τοῦ ἵππου της. (Ἡ δὲ λέξις **monture** σημαίνει πᾶν ζῷον ἐφ' οὗ ἱππεύει τις).

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent à ses hôtes :

— Rentrons prendre le café.

L'Iris[1] des bandits en avait long à raconter.[2] Son patois,[3] traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel,[4] plus d'un soupir à miss Lydia ; mais Colomba écoutait d'un air impassible ; seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant[5] cinq ou six fois pour se faire répéter que Brandolaccio[6] disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait[7] sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui. —C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus ;[8] et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission.[9] C'était pour la troisième fois[10] qu'il me la répétait. A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui fondit en larmes[11] et ne jugea pas à propos de traduire à son père cette partie de la narration.

— Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez.

Puis, tirant[12] d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit[13] à le couper pour faire des bandes et de la

---

1. Ἡ Ἶρις, ἤτοι ἀγγελιαφόρος. 2. Εἶχε πολλὰ νὰ διηγηθῇ. 3. **Patois**, τοπικὴ διάλεκτος, γλῶσσα διεφθαρμένη. 4. Προὐκάλεσε πολλὰς κατάρας τοῦ συνταγματάρχου. 5. Τὸ κοράσιον. 6. Εἷς τῶν φυγάδων ἢ λῃστῶν. (Οἱ τοιοῦτοι ὅμως λῃσταὶ τῆς Κορσικῆς οὐδένα λῃστεύουσιν). 7. Ἐκέλευεν, ἐνετέλλετο. 8 Τοῦτο τὸν κατέτρυχε, τὸν ἐβασάνιζε μᾶλλον παντὸς ἄλλου. 9. Νὰ μοὶ συστήσῃ ταύτην τὴν ἐντολήν. 10. Τρίτην ἤδη φοράν. 11. Ἐγένετο περίδακρυς. 12. Ἐξαγαγοῦσα. 13. Ἤρξατο.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

charpie.[1] En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sang-froid,[2] il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée[3] de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer ; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail pour dire au colonel :

— Deux hommes si adroits ! si terribles ! . . . Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras... il les a abattus[4] tous les deux. Quel courage, colonel ! N'est-ce pas un héros ? Ah! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre ! . . . Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère !... Je l'avais dit: l'épervier déploiera ses ailes...[5] Vous vous trompiez à son air si doux...[6] C'est qu'auprès de vous, miss Nevil... Ah! s'il vous voyait travailler pour lui... Pauvre Orso !

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole.[7] Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte[8] devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner*[9] et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pietranera,[10] et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu' Orso était dans le maquis ;[11] qu'il avait un bandit pour

---

1. Ἐπιδέσμους καὶ μοτὸν ξαντόν. 2. Ἡ ἀλλεπάλληλος ἀνησυχία καὶ ἀπάθεια. 3. Περιχαρής. 4. Τοὺς ἔρριψε χαμαί, τοὺς κατέβαλε. 5. Θ' ἀναπτύξῃ, θ' ἁπλώσῃ τὰς πτέρυγας. 6. Ἐκ τοῦ πρόκου ὕφους του. 7. Δὲν εὕρισκε λέξιν νὰ εἴπῃ. 8. Δὲν κατήγγελλον. 9. Νεκροπτικὸς ἀνακριτὴς ἐν Ἀγγλίᾳ. 10. Τοπίον, ὅπου εὑρίσκοντο. 11. Λόχμη, θαμνών.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

le soigner ; qu'il courait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges ; enfin qu'elle ferait en sorte[1] qu'un chirurgien habile se rendît en secret[2] auprès de lui.

— Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession[3] entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers[4] d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortége. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint,[5] qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse : « Que dira M. le préfet ! » Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio,[6] s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages.[7] Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres, soutenait[8] leurs membres déjà roidis,[9] comme pour leur éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés[10] sur les cadavres, contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue[11] de la

1. Ἤθελε φροντίσει. 2. Νὰ ὑπάγῃ κρυφίως. 3. Συνοδία. 4. Ἐγκαρσίως. 5. Πάρεδρος. 6. Εἷς τῶν φονευθέντων υἱῶν τοῦ Barricini. 7. Ὠλόλυζον ἀγρίως. 8. Ὑπεστήριζεν, ἀνεσήκονεν. 9. Τεταμένα, δύσκαμπτα. 10. Εἶχεν ἀδιακόπως προσηλωμένους τοὺς ὀφθαλμούς. 11. Ἀπέναντι, εἰς ὄψιν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes[1] ayant osé faire entendre[2] une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. « Vengeance ! vengeance ! » crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents[3] et firent voler des éclats de bois[4] jusque sur la table prés de laquelle les deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux,[5] le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues[6] pour maudire ses ennemis :

— Lâches ! s'écria-t-elle, vous tirez sur des femmes, sur des étrangers ! Êtes-vous Corses ? êtes-vous hommes? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie. Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez mes hôtes ; cela est digne de vous... Vous n'osez, lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang !

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant[7] et de terrible ; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes[8] dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver.[9] L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent[10] de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis ; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leur armes, et l'on put craindre un moment[11] qu'une lutte générale ne s'en-

1. Ἀνήκουτες εἰς τὸν οἶκον τῶν **Della Rebbia** εἰς ὃν καὶ ἡ Κολόμβα. 2. Τολμήσαντες νὰ ἐκβάλωσι, νὰ ἐκφράσωσιν. 3. Ἐξωτερικὰ θυρόφυλλα. 4. Ἐξηκέντισαν σχίζας ξύλων. 5. Ἔβαλε κραυγὰς φρικώδεις. 6. Ἐκτείνασα. 7. Ἐπιβλητικόν, μεγαλοπρεπές. 8. Θήλεα δαιμόνια. 9. Τὰς χειμερινὰς ἑσπέρας ἢ ἀγρυπνίας. 10. Ἐσράξαντο, ἐπωφελήθησαν. 11. Ἐπ' ὀλίγον ἐφοβήθησαν ὡς εἰκός.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

gageât sur la place.[1] Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs,[2] en viennent rarement aux mains[3] dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines.[4] D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint[5] sa petite garnison :

— Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle ; laissez ce vieillard emporter sa chair.[6] A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre ?— Giudice Barricini ! souviens-toi du deux août ! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire.[7] Mon père y avait inscrit ta dette ; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini !

B.'

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE.[8]

L'histoire moderne est décidément[9] seule en vogue[10] parmi nous ; en France, aujourd'hui, loin d'encourager les recherches sur l'antiquité grecque et romaine on pense qu'elles appartiennent exclusivement aux érudits, aux pédants,[11] disons le mot,[12] et qu'elles ne s'adressent qu'aux écoliers, encore seulement pour le temps qu'ils sont condamnés au grec et au latin.[13] Je suis de ceux qui

1. Μὴ συνάψωσι μάχην εὐθύς, ἢ ἐν αὐτῷ ἐκείνῳ τῷ τόπῳ. 2. Πειθαρχικοὶ ὄντες καὶ ἐν τῇ μεγίστῃ αὐτῶν ἐξάψει. 3. Σπανίως συμπλέκονται. 4. Ἐν τοῖς ἐμφυλίοις αὐτῶν πολέμοις. 5. Συνεκράτησεν, ἀνεχαίτισεν. 6. Τὴν σάρκα του, ἤτοι τὸ τέκνον του. 7. Ὅπου διὰ τῆς πλαστογράφου χειρός σου ἔγραψας ἄλλο ὄνομα ἢ τὸ τοῦ φονέως τοῦ πατρός μου. 8. Ἀνάλυσις τῆς ἱστορίας τῆς Ἑλλάδος τοῦ Ἄγγλου. Γρότε. 9. Ἀληθῶς, ἀναντιρρήτως. 10. Φιλεῖται, προτιμᾶται, εἶναι τοῦ συρμοῦ. 11. Τοὺς σχολαστικούς. 12. Ἂς μὴ τὸ κρύψωμεν. 13. Ἐν ὅσῳ ἀναγκάζονται νὰ μανθάνωσι τὴν Ἑλληνικὴν καὶ τὴν Λατινικήν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

trouvent ce préjugé fort injuste. A mon avis, le malheur de l'histoire ancienne, c'est d'être enseignée par contrainte[4] et d'être apprise lentement et péniblement. Nous l'avons épelée dans de sombres classes en regardant à la dérobée[2] un coin de ciel bleu à travers les barreaux de nos fenêtres, en pensant avec regret à la balle ou aux billes[3] que nous venions de quitter. Nous avons lu Hérodote et Thucydide lambeau par lambeau[4] comme on lit maintenant un roman feuilleton, oubliant le chapitre de la veille et comprenant à moitié celui que nous avions sous les yeux. Hors du collége, si par fortune[5] nous avons retenu quelque chose de ce qu'on nous y a montré, l'histoire ancienne pourra devenir pour nous la plus attachante lecture.[6] Tout le monde n'est pas roi ou ministre pour avoir besoin des enseignements de l'histoire, mais il n'est personne qui ne prenne intérêt au jeu des passions,[7] aux portraits de ces grands caractères qui dominent des peuples entiers, à ces alternatives[8] de gloire et d'abaissement que de près on nomme la fortune, mais qui, vues de loin et d'ensemble, deviennent la révélation des terribles et mystérieuses lois de l'humanité. Où trouvera-t-on ce spectacle plus animé, plus fécond en péripéties que dans cette classique Grèce, ce grand pays qui tient une si petite place sur la carte.[9] Dans cette terre privilégiée,[10] pas une montagne qui ne redise le nom d'un poëte, d'un sage[11] héros, d'un artiste. Pour nous, les noms des hommes illustres de la Grèce, de *ses grands morts*, comme disait César après Pharsale, sont encore les synonymes de génie et de vertu. Quelle contrée si vaste qu'elle soit,[12] peut

---

1. Ἀναγκαστικῶς. 2. Λάθρα. 3. Τὴν σφαῖραν καὶ τὰ σφαιρίδια, τὸ τόπι καὶ τοὺς βώλους. 4. Κατὰ τεμάχια. 5. Κατὰ καλὴν τύχην. 6. Τὸ θελκτικώτατον ἀνάγνωσμα. 7. Οὐδεὶς ὑπάρχει μὴ ἐνδιαφερόμενος εἰς τὸ παίγνιον τῶν παθῶν, δηλ. τὴν πάλην αὐτῶν. 8. Τὰς ἀλληλουχίας, ἐναλλαγάς. 9. Ἐπὶ τοῦ γεωγραφικοῦ χάρτου. 10. Περιποιημένη, κεχαριτωμένη. 11. Σοφοῦ, φιλοσόφου. 12. Ὅσον δήποτε μεγάλη καὶ ἂν εἶναι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

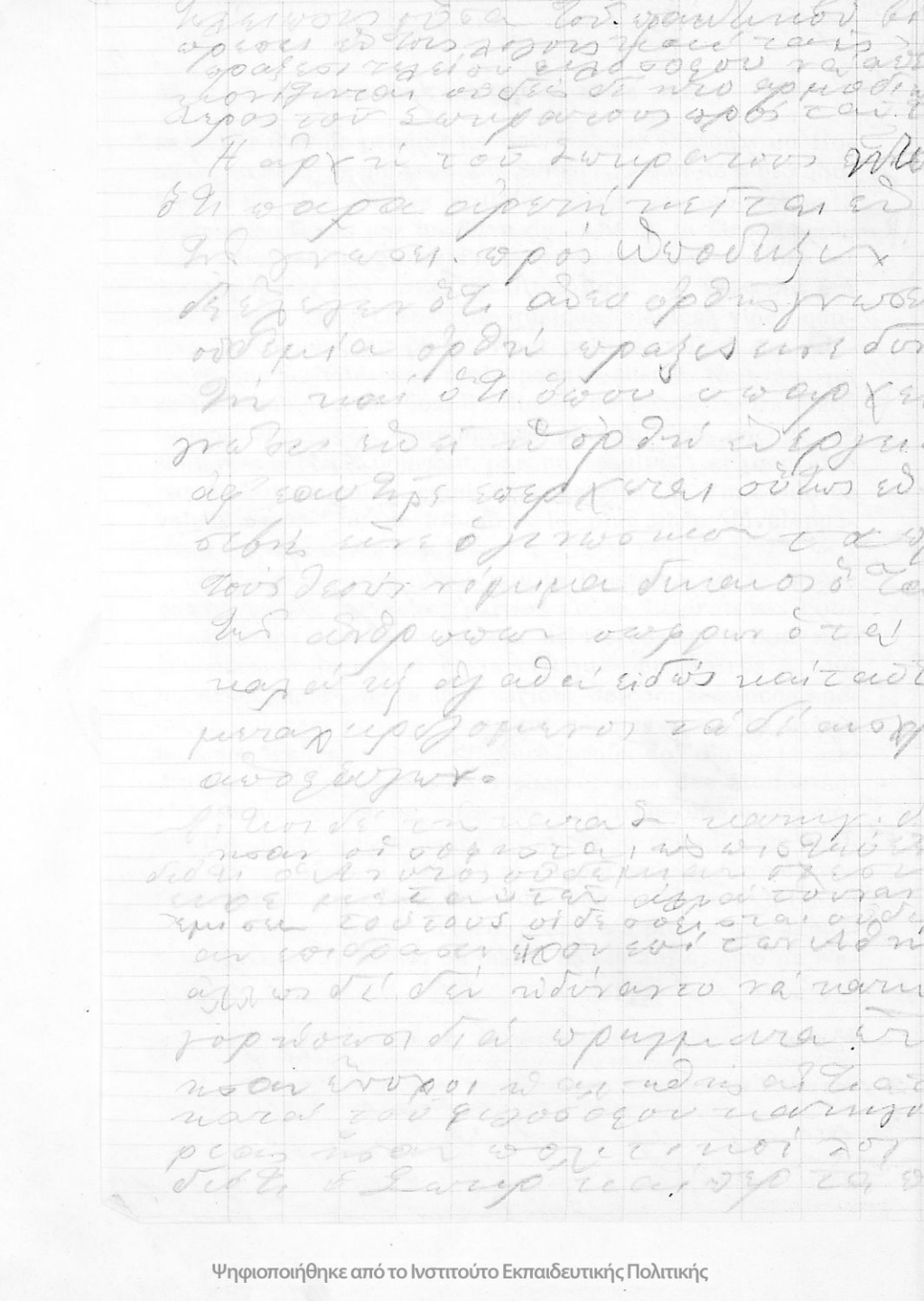
se vanter d'avoir produit un Socrate, un Platon, un Homère, un Eschyle, un Aristote? Souvent le monde a été bouleversé par des hordes brutales mises en mouvement,[1] comme les Huns, par un fléau de Dieu. A la Grèce seule était réservée[2] la gloire d'éclairer les autres nations et de les policer. Ses armes, sa littérature, ses arts, ont été bienfaisants. Dans l'espace de quelques siècles, vingt peuples helléniques, ou plutôt vingt petites villes ont déployé une activité sans égale pour réaliser[3] tout ce qui se peut imaginer de bon, d'utile et de beau. Leurs institutions[4] si variées, leurs mœurs plus variées encore se sont ressemblées pourtant par un résultat[5] et peut-être par un but commun, celui de conserver à l'individu sa valeur propre[6] et de lui offrir le plus libre développement de toutes ses facultés.

Le temps a cruellement mutilé l'histoire de la Grèce comme toutes les autres parties de sa littérature. Pour reconstruire l'édifice avec ses débris épars, il faut non seulement le jugement et la critique nécessaires à tout historien, mais encore une variété de connaissances spéciales qui rarement se trouvent réunies dans le même homme : d'abord une intelligence profonde[7] d'une langue difficile et d'une étonnante richesse, puis des études sérieuses sur toutes les branches de l'archéologie, science qui fait servir les monuments figurés[8] à remplir les lacunes des monuments écrits. Les rapports de la Grèce avec l'Orient et l'Égypte ont été trop fréquents pour qu'il ne soit pas indispensable[9] d'être préparé à plus d'une excursion dans ces contrées, où maint habile antiquaire ne s'a-

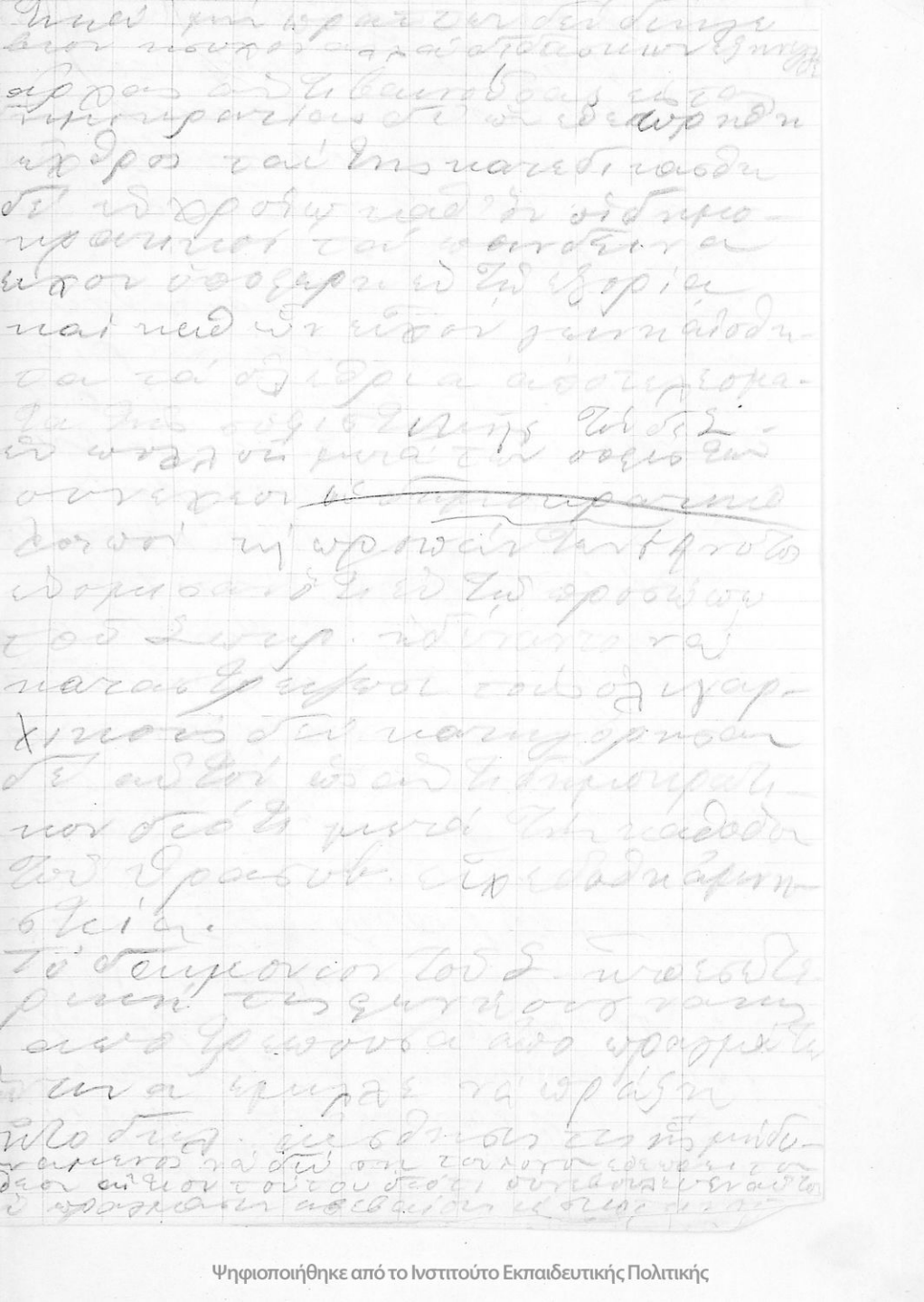
---

1. Κινηθεισῶν. 2. Ἐπεφυλάσσετο. 3. Ἵνα κατορθώσωσι, πραγματώσωσι. 4. Θεσμοί. 5. Δι' ἑνὸς καὶ τοῦ αὐτοῦ ἀποτελέσματος. 6. Τοῦ νὰ διασώσῃ ὑπὲρ τοῦ ἀτόμου τὴν ἰδίαν αὐτοῦ ἀξίαν. 7. Γνῶσιν βαθεῖαν. 8. Τὰ διὰ τῶν σημείων ἢ συμβόλων μνημεῖα. 9. Αἱ σχέσεις τῆς Ἑλλάδος μετὰ τῆς Ἀνατολῆς καὶ τῆς Αἰγύπτου ἦσαν τόσον συχναὶ ὥστε εἶναι ἀπαραίτητον, κτλ.

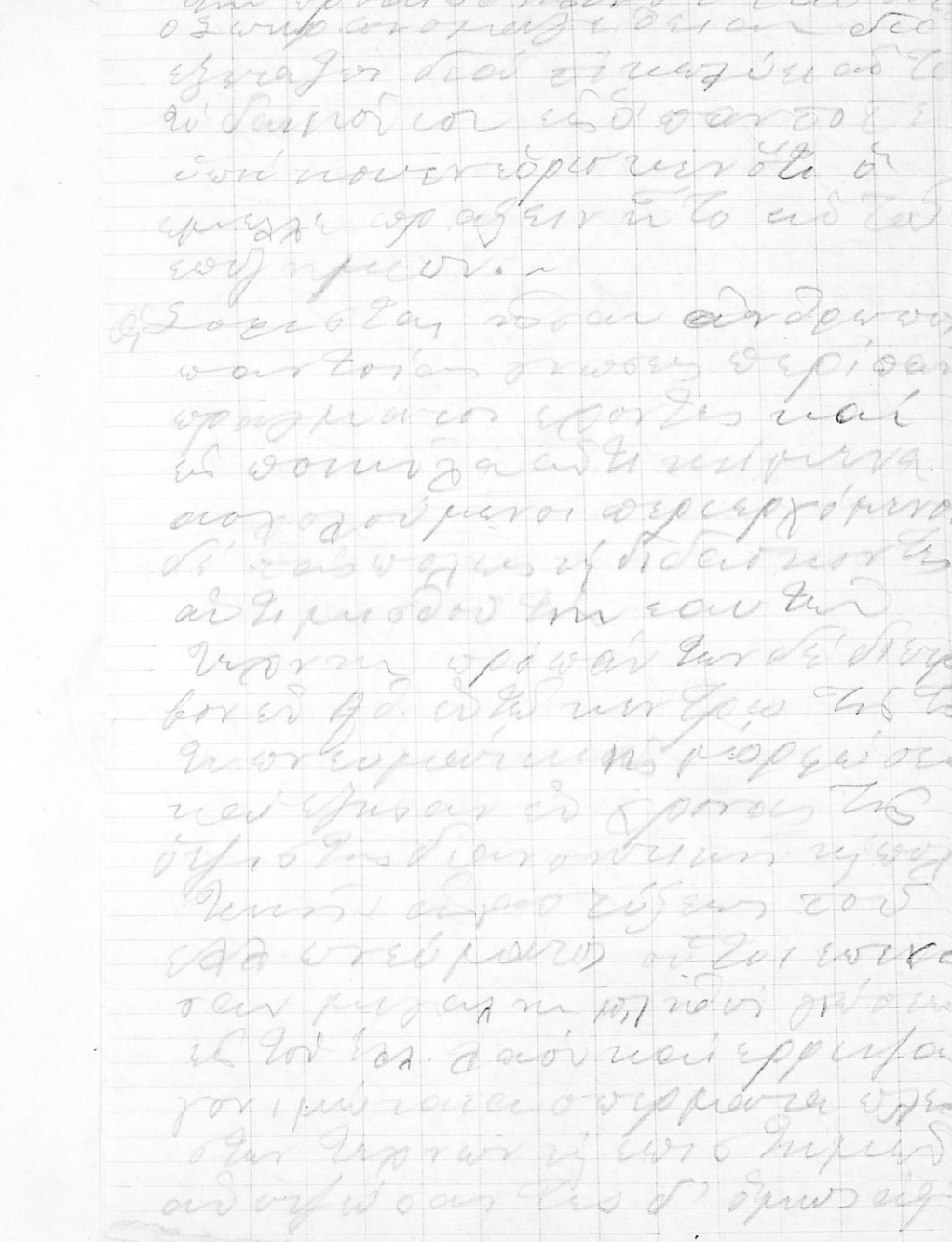
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής



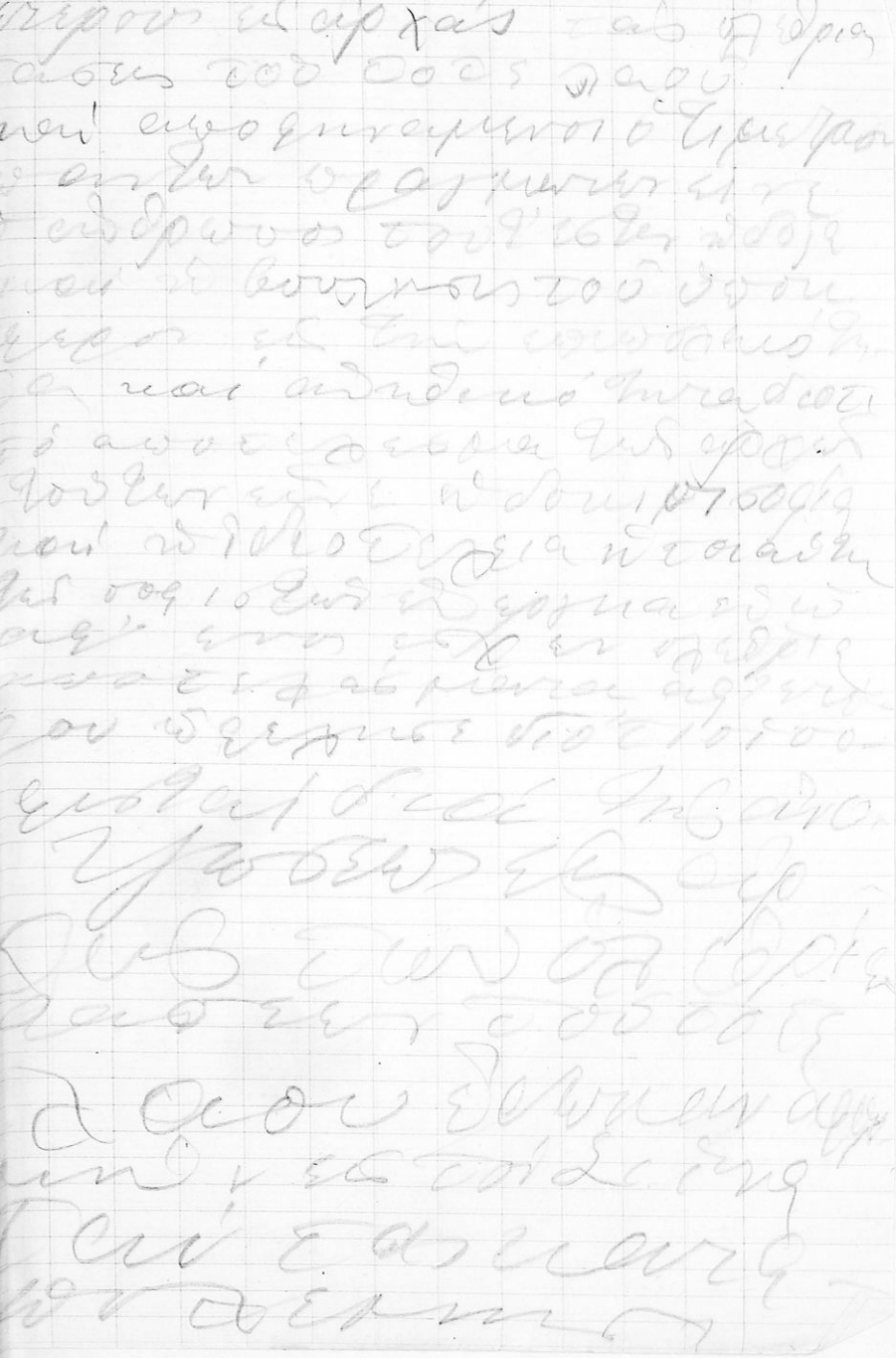
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής



Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής



Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής



Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

venture[1] que timidement. Sans doute une forte éducation classique et d'immenses lectures, aux quelles on ne se résigne guère que lorsqu'on est doué de cette curiosité particulière aux érudits, peuvent mettre aux mains d'un littérateur les premiers matériaux, et, pour ainsi parler, les instruments indispensables à son œuvre ; ce ne sera rien encore tant qu'il n'aura pas compris, ou plutôt deviné par une sorte d'intuition[2] la vie antique, si différente de notre vie moderne. A toutes les époques, des savants laborieux, des hommes de lettres instruits ont écrit sur la Grèce ; aujourd'hui, on ne trouve guère[3] dans leurs ouvrages que les idées et les opinions de leur temps. Dans ces drames composés successivement sur le même sujet, les noms des personnages sont les mêmes, mais les costumes, et, ce qui est plus fâcheux, les caractères et le langage se tranforment continuellement sans se rapprocher pour cela de la vérité. Il y a quelque vingt ans,[4] Courier se moquait de Larcher, qui n'avait vu dans Hérodote que seigneurs, princesses et gens de qualité. Au moyen âge, les trouvères racontaient aux barons de France les aventures du bon chevalier Hector le Troyen et les amoureuses entreprises formées[5] pour les beaux yeux de madame Hélène. Aujourd'hui, aux Thermopyles, le pâtre qui vous guide vous montre le lieu où le klephte Léonidas trouva la mort en défendant le ***Dervent***[6] contre un pacha.

1. Δὲν ῥιψοκινδυνεύουσιν. 2. Δι' ἐποπτείας ἢ ἀντιλήψεώς τινος. 3. Σχεδὸν οὐδὲν ἄλλο εὑρίσκει τις. 4. Περίπου εἴκοσιν ἔτη. 5. Ἐρωτικὰ τολμήματα ἐπιχειρηθέντα. 6. Δερβένι, Τουρκ. στενοπορία.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

A. DAUDET

CONTES DU LUNDI

LE MAUVAIS ZOUAVE

Le grand forgeron Lory de Sainte-Marie-aux-Mines n'était pas content ce soir-là.

D'habitude,[1] sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc, devant sa porte, pour savourer[2] cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et avant de renvoyer les apprentis il buvait avec eux quelques longs coups[3] de bière fraîche, en regardant la sortie des fabriques.[4] Mais, ce soir-là le bonhomme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table ;[5] et encore y vint-il comme à regret.[6] La vieille Lory pensait en regardant son homme :

Qu'est-ce qu'il lui arrive[7] ?... Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvaise nouvelle qu'il ne veut pas me dire ?... L'ainé est peut-être malade...»

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire taire trois petits blondins[8] couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère.

«Ah ! les gueux ![9] ah ! les canailles !...[10]

— A qui en as-tu,[11] voyons, Lory ?»

Il éclata.

---

1. Συνήθως. 2. Ἵν' ἀπολαύσῃ ἐγκαρδίως. 3. Μεγάλαις ποτηριαῖς. 4. Τὴν ἔξοδον τῶν ἐργατῶν. 5. Τοῦ νὰ καθήσῃ εἰς τὴν τράπεζαν, πρὸς δεῖπνον. 6. Ὡς λυπούμενος, μὴ θέλων, ἄκων. 7. Τί τοῦ συμβαίνει, τί ἔπαθεν. 8. Ξανθόκομα. 9. Ἆ! τοὺς ἀθλίους ! 10. Ἆ τοὺς τιποτένιους, τοὺς πρόστυχους. 11. Μὲ ποῖον τάσσεις ;

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

«J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles[1] qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras dessus bras dessus avec les Bavarois... C'est encore de ceux-là qui ont... comment disent-ils ça ?... opté[2] pour la nationalité de Prusse... Et dire que[3] tous les jours nous en voyons revenir, de ces faux Alsaciens !... Qu'est-ce qu'on leur a donc fait boire[4] ?»

La mère essaya de les défendre.

«Que veux-tu,[5] mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute, à ces enfants... C'est si loin cette Algérie d'Afrique où on les envoie !... Ils ont le mal du pays,[6] là-bas ; et la tentation est bien forte pour eux de revenir, de n'être plus soldats.»

Lory donna un grand coup de poing sur la table:

«Tais-toi, la mère !... vous autres femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours[7] avec les enfants et rien que pour eux, vous rapetissez tout à la taille de vos marmots[8]... Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats,[9] les derniers des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory[10] et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France, je lui passerais mon sabre à travers le corps.»

Et terrible, à demi levé,[11] le forgeron montrait sa longue latte[12] de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait là-bas en Afrique ; mais de voir cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soleil,[13] dans ces blancheurs, ces

---

1 Μασκαράδες. 2. Ἐσέχθησαν τὴν Πρωσσικὴν ἐθνότητα, ἐγένοντο πολῖται Πρῶσσοι. 3. Ἀκοῦς ἐκεῖ ! 4. Τί τοὺς ἐπότισαν, τουτέστι μὲ ποίαν μαγείαν τοὺς ἐμάγευσαν. 5. Τί τὰ θέλεις. 6. Νοσταλγίαν. 7. Μὲ τὸ νὰ ζῆτε πάντοτε. 8. Σμικρύνετε τὰ πάντα κατὰ τοὺς πιθήκους σας, τὰ μαϊμουδάκια σας, ἤτοι τὰ τεκνία σας. 9. Ἐξωμόται, ἐνταῦθα δὲ ἀρνησιπάτριδες. 10. Τόσον ἀληθὲς ὅσον ὅτι ὀνομάζομαι κτλ. 11. Ἡμιεγερμένον. 12. Ῥομφαίαν. 13. Ἡλιοκαής.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

effacements que font les couleurs vives à la grande lumière, cela le calma subitement, et il se mit à rire...[1]

«Je suis bien bon de me monter la tête[2]... Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu[3] pendant la guerre ?...»

Remis en bel humeur[4] par cette idée, le bonhomme acheva de diner gaiement et s'en alla sitôt après vider une couple de chopes[5] à la *Ville de Strasbourg*.[6]

Maintenant la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser[7] devant la porte, du côté des jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même :

«Oui, je veux bien.[8] Ce sont des lâches, des renégats... Mais c'est égal ![9] Leurs mères sont bien heureuses de les revoir.»

Elle se rappelle le temps où le sien avant de partir pour l'armée, était là,[10] à cette même heure du jour, en train de[11] soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves.[12]

Soudain elle tressaille. La petite porte du fond, celle qui donne sur les champs,[13] s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé ; pourtant celui qui vient d'entrer longe le mur[14] comme un voleur, se glisse[15] entre les ruches...

«Bonjour, maman !»

Son Christian est debout devant elle, tout débraillé[16]

---

1. Ἤρχισε νὰ γελᾷ. 2. Τί ἀγαθὸς ποῦ εἶμαι νὰ παραφέρωμαι 3. Τοσούτους ἐχανδάκωσεν, ἄϊδι προΐαψεν. 4. Ἀναλαβὼν τὴν γαλήνην του, τὴν εὐθυμίαν. 5. Ζυθοπότηρα. 6. Ἐνταῦθα σημαίνει ὄνομα ξενοδοχείου. 7. Ἀναρράπτειν. 8. Ναί, συμφωνῶ. 9. Ἂς εἶναι, τί με μέλει. 10. Ἐκεῖ, δηλ. ἐνώπιόν της. 11. Ἐνησχολημένος ἵνα... 12. Κατατασσόμενος εἰς τοὺς... 13. Συγκοινωνεῖ ἢ ἀνοίγεται πρὸς τοὺς ἀγρούς. 14. Πηγαίνει τοῖχο, τοῖχο. 15. Εἰσχωρεῖ λάθρα. 16. Ἀτάκτως ἐνδεδυμένος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse.[1] Le misérable est revenu au pays avec les autres, et, depuis une heure rode autour de la maison, attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage.[2] Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé.[3] Puis[4] il lui donne de si bonnes raisons :[5] qu'il s'ennuyait du pays,[6] de la forge, de vivre toujours loin d'eux ; avec ça[7] la discipline devenue plus dure, et les camarades[8] qui l'appelaient «Prussien» à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à[9] le regarder pour le croire. Toujours caûsant[10] ils sont entrés dans la salle basse. Les petits réveillés accourent pieds nus, en ehemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger,[11] mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, toujours soif, et il boit de grands coups d'eau[12] pardessus toutes les tournées[13] de bières et de vin blanc qu'il s'est payées depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour, c'est le forgeron qui rentre.[14]

«Christian, voilà ton père, vite, cache-toi, que j'aie le temps[15] de lui parler, de lui expliquer et elle le pousse derrière le grand poêle en faïence,» puis se remet à coudre,[16] les mains tremblantes. Par malheur, la chechia[17] du zouave est restée sur la table, et c'est la première chose que Lory voit en entrant. La pâleur de la mère, son embarras... il comprend tout.

«Christian est ici !...» dit-il d'une voix terrible, et, décrochant son sabre avec un geste fou, il se précipite vers

---

1. Βραδύγλωσσος, τραυλίζων. 2. Ὀκνεῖ, δὲν πάγει ἡ καρδιά της. 3. Ἀπὸ πολλοῦ δὲν τὸν εἶδε, δὲν τὸν ἐνηγκαλίσθη. 4. Πλὴν δὲ τούτου. 5. Ἀπολογεῖται μὲ τόσον εὐλόγους αἰτίας. 6. Ἐστενοχωρεῖτο μακρὰν τῆς πατρίδος. 7. Πρὸς δὲ τούτοις. 8. Οἱ συστρατιῶται. 9. Ἀρκεῖ νά. 10. Ἐξακολουθοῦντες νὰ συνομιλῶσιν. 11. Τῷ προσφέρουσι νὰ φάγῃ. 12. Πόσεις ὕδατος. 13. Τὰ κεράσματα ἢ ἐπισκέψεις εἰς καπηλεῖα. 14. Ἐπιστρέφων οἰκαδε. 15. Διὰ νὰ ἔχω καιρόν. 16. Ἀναλαμβάνει τὸ ῥάψιμόν της. 17. Τὸ πηλίκιον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé,[1] s'appuyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux.

«Lory, Lory, ne le tue pas... c'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge...»

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit[2] de leur chambre, les enfants crient d'entendre ces voix pleines de colère et de larmes, si changées qu'ils ne les reconnaissent plus... Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme :

«Ah ! c'est toi qui l'as fait revenir... alors c'est bon, qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire.»

Le lendemain, Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars[3] et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers les petites vitres encadrées de plomb, traversées de houblon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume... La mère est à son chevet ; elle ne l'a pas quitté de la nuit, tant la colère[4] de son homme lui faisait peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant des armoires ; et à présent voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement,[5] habillé comme pour un voyage, avec de hautes guêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit. «Allons, haut !... lève-toi.[6]»

Le garçon un peu confus veut prendre ses effets de zouave.

«Non, pas ça...» dit le père sérieusement.

---

1. Ἀναυήφας ἐκ τῆς μέθης. 2. Ἐν τῷ σκότει. 3. Ἐφιαλτῶν. 4. Ὅλην τὴν νύκτα. 5. Σοβαρῶς. 6. Ἐπάνω.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Et la mère toute craintive : «mais, mon ami, il n'en a pas d'autres.

— Donne lui les miens... moi je n'en ai plus besoin.»

Pendant que l'enfant s'habille, Lory plie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grandes braies rouges,[1] et, le paquet fait, il se passe autour du cou l'étui de fer blanc où tient[2] la feuille de route[3]...

«Maintenant descendons,» dit-il ensuite et tous trois descendent à la forge sans se parler... Le soufflet ronfle ; tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert auquel il pensait tant là-bas,[4] le zouave se rappelle son enfance, et comme il a joué là longtemps entre la chaleur de la route[5] et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend un accès de tendresse,[6] un grand désir d'avoir le pardon de son père ; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin le forgeron se décide à parler.

«Garçon, dit-il, voilà l'enclume, les outils . . . tout cela est à toi... Et tout cela aussi !» ajoute-il en lui montrant le petit jardin qui s'ouvre là-bas, au fond, plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte[7] . . .

«Les ruches, la vigne, la maison, tout t'appartient . . . Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins que tu les gardes... Te voilà maître ici... moi, je pars... Tu dois cinq ans à la France, je vais les payer pour toi.

— Lory, Lory, où vas-tu ? crie la pauvre vieille.

— Père !...» supplie l'enfant . . . Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas, sans se retourner . . .

---

1. Ἐρυθρὸν βρακίον ἢ σαλβάρ τῶν ζουάβων. 2. Τὸ περιέχον. 3. Τὸ φύλλον τῆς πορείας. 4. Ἐκεῖ πέραν, ἐν Ἀλγερίᾳ. 5. Τῆς ἔξωθεν παρὰ τὸ χαλκεῖον ὁδοῦ. 6. Καταλαμβάνεται ὑπὸ σφοδρᾶς στοργῆς. 7. Διὰ μέσου τῆς καπνισμένης θύρας.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

A Sidi-bel-Abbès,[1] au dépôt[2] du 3e zouave, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire[3] de cinquante-cinq ans.

CH. NODIER

LE BEN-LOMOND[4] EN ÉCOSSE

A mon arrivée à la base[5] du Ben-Lomond, le levant[6] commençait à briller de tout l'éclat du matin. Je laissais le lac Lomond à mes pieds, et je m'élevais au milieu d'une longue ceinture[7] de montagnes diversement éclairées.

A mesure que je m'avançais verticalement, l'action[8] du soleil et la direction de l'air donnaient aux brumes du lac une multitude de figures et de positions, qui changeaient à tout moment la perspective. Quelquefois la cime seule des montagnes se dégageait[9] des blanches vapeurs du matin, et paraissait flotter comme un vaisseau noir sur tous les nuages de la terre et du ciel. Les rochers hétéroclites[10] du Cobler[11] suspendus sur cet océan de brouillards qui venait baigner la surface indéterminée que je parcourais, ressemblaient à deux écueils contre lesquels ces bâtiments égarés étaient près de se briser. Un instant après tout reparaissait : les montagnes se dépouillaient jusqu'à la base de leurs langes humides ;[12] on voyait les eaux se bercer doucement contre les rivages en roulant sur elles

1. Πόλις τῆς Ἀλγερίας. 2. Ἐν τοῖς ἀπολέμοις στρατιώταις. 3. Ἐθελοντής. 4. Ὄρος ἐν Σκωτίᾳ. 5. Ὅτε ἀφικόμην εἰς τοὺς πρόποδας. 6. Ἡ ἀνατολή. 7. Κυκλικῆς σειρᾶς ὀρέων. 8. Ἐπίδρασις. 9. Ἀπηλλάσσετο, τοὐτέστιν ἐξήρχετο, ἐπεραίνετο. 10. Ἑτερόκλιτοι, ἤτοι ἀλλόκοτοι. 11. Ὄρους. 12. Τῶν ὑγρῶν αὐτῶν σπαργάνων, τῶν ἐξ ὁμίχλης.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ces légers flocons de vapeurs transparents qui, par leur mollesse et leur couleur, imitent[1] la toison des brebis et l'édredon des oiseaux, et que les Calédoniens[2] désignent, avec une vérité pittoresque qui n'appartient qu'à eux,[3] sous le nom de *blanches plumes du lac.* Bientôt le soleil prend de la force : ses rayons moins horizontaux frappent le sol qu'ils ne faisaient qu'effeurer.[4] Les ombres se retirent, et les brouillards, chassés comme une poussière légère sous les roues d'un char, volent si légers et si fugitifs qu'ils n'obscurcissent point les objets rapprochés, que vous distinguez toujours comme à travers une gaze transparente. Seulement il arrive un instant où le rideau s'épaissit à une plus grande distance, et puis, devenu, comme tout à l'heure, vaste, humide, obscur, impénétrable, se ferme de toutes parts[5] autour de la montagne, et enveloppe l'endroit que vous occupez, comme les vagues qui menaçaient l'homme sur la dernière cime que n'eût pas envahie le déluge.[6]

Un nouveau rayon vient-il à briller,[7] de nouveau le rideau se déploie, le ciel s'éclaire, la création sort d'un autre chaos, et se régénère sous vos yeux, pleine de grandeur et de beauté ; vous revoyez les montagnes et le lac et le ciel, et vous suivez tout au plus du regard, sur quelque sommet éloigné, l'apparence fantastique d'un nuage qui se dissout sous la forme d'un géant couché ou d'une grande biche blessée à mort.

L'excursion au Ben-Lomond ne présente[8] aucune espèce de danger aux personnes qui n'ont l'imprudence d'en chercher, et de tenter un péril inutile en marchant sur

---

1. Ὁμοιάζουσι πρός. 2. Κάτοικοι τῶν δασῶν· Οὕτως ἀπεκάλεσαν οἱ Ῥωμαῖοι τοὺς ἀγρίους κατοίκους τῶν βορείων χωρῶν τῆς Βρεττανίας, τοὺς νῦν Σκώτους. 3. Αὐτοῖς μόνον ἰδιάζει. 4. Ἐφάπτεσθαι ἐπιπολαίως. 5. Πανταχόθεν. 6. Δὲν εἶχεν ἐπιδράμει ἤτοι καλύψει ὁ κατακλυσμός. 7. Ἅμα νέα ἀκτὶς λάμψῃ. 8. Δὲν παρέχει.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

l'étroite crête du rocher d'où l'œil mesure un précipice de trois ou quatre cents pieds. Elle offre même[1] très-peu de difficultés ; et ce qui la rend plus commode, c'est que la terre est tapissée[2] partout d'une sorte de mousse blonde extrêmement épaisse, d'une douce élasticité, et qui n'offense[3] pas plus le pied que les tapis les plus délicats. Le seul chemin très-escarpé de la montagne est celui qui conduit des trois quarts de son élévation à son sommet. Cet étage supérieur, qui se distingue de fort loin à sa forme[4] et à sa couleur, et ressemble à une autre montagne imposée sur la première, est tout à fait dépouillé de verdure... Quand on est parvenu à la cime, on éprouve un froid très-vif, et qui ne serait pas sans inconvénient[5] après une marche fatigante, si l'on cessait trop subitement d'entretenir[6] la transpiration par un exercice modéré, et si l'on ne prenait pas la précaution de se mettre à l'abri[7] du courant d'air au pied d'une pyramide grossière que les montagnards ont bâtie en cet endroit, et probablement dans cette intention.

Lorsqu'on a eu le temps de se remettre du trouble[8] d'une première impression, et qu'on est parvenu à se rendre compte[9] de ce qu'on éprouve, on se sent transporté tout à coup par l'idée qu'on est appelé à jouir d'un des spectacles les plus imposants[10] de la nature : mais je ne crois pas que personne s'avise[11] alors de représenter la scène qui se déploie à ses yeux avec des mots ou des couleurs ; cela est au-dessus des forces de l'homme. On ne voit cependant que des lacs, des îles et des montagnes, la plupart très-inférieures en hauteur au Ben-Lomond ; et

---

1. Παρουσιάζει, παρέχει μάλιστα. 2. Ἐστρωμένη. 3. Δὲν ἐνοχλεῖ. 4. Ἐκ τῆς μορφῆς ἢ τοῦ σχήματος. 5. Ἄνευ δυσχερειῶν. 6. Νὰ διατηρήσῃ. 7. Τοῦ νὰ προφυλαχθῇ. 8. Ν' ἀναλάβῃ, νὰ συνέλθῃ ἐκ τῆς ταραχῆς. 9. Νὰ ἐξηγήσῃ εἰς ἑαυτόν, νὰ ἐννοήσῃ. 10. Τῶν μεγαλοπρεπεστάτων. 11. Στοχάζεται.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

qui rampent à ses pieds comme un noir troupeau. L'horizon n'a pas une plaine, pas une culture qui révèle[4] la main de l'homme, pas un toit qui annonce son habitation : celles que nous avons remarquées de distance disparaissent sous d'épais massifs d'ombrages,[2] ou se perdent à force de[3] petitesse parmi les détails que la vue ne peut pas saisir.[4] On conçoit facilement tout ce qu'il y a d'agréable pour le voyageur parvenu à un point élevé de nos montagnes du continent, dans la contemplation d'une enceinte qui n'a de bornes que le ciel, et qui étale à ses yeux toutes les merveilles de la civilisation: des campagnes délicieuses, des villes opulentes, des canaux couverts de bâtiments, des collines couvertes de plantations. Ce que l'on ne conçoit pas sans l'avoir vu, c'est ce qu'il y a de solennel et terrible dans l'aspect d'un désert où rien n'existe que des forces de la création ; où nulle puissance, nulle volonté n'a modifié les ouvrages de la puissance et de la volonté de Dieu ; où toutes les productions de sa main conservent sans altération le sceau qui leur a été imprimé aux premiers jours du monde ; où rien n'a changé, absolument rien, depuis ce jour où le Seigneur sépara la terre des eaux, plaça les îles sur des lacs, les lacs entre des montagnes, les montagnes dans d'autres îles, et la terre entière comme une île immense au milieu de l'Océan.

---

1. Μαρτυροῦσαν. 2. Ὑπὸ πυκνοτάτην σκιάν. 3. Ἕνεκα τῆς .. διὰ τὴν... 4. Νὰ περιλάβῃ, νὰ ἀντιληφθῇ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

PASCAL

LETTRES PROVINCIALES

LETTRE ONZIÈME

Du 18 août 1656.

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

J'ai vu les lettres que vous débitez[1] contre celles que j'ai écrites à un de mes amis sur le sujet de votre morale, où l'un des principaux points de votre défense est que je n'ai point parlé assez sérieusement de vos maximes : c'est ce que vous répétez dans tous vos écrits, et que vous poussez jusqu'à dire :[2] « Que j'ai tourné les choses saintes en raillerie.[3] »

Ce reproche, mes pères, est bien surprenant et bien injuste ; car en quel lieu trouvez-vous que je tourne les choses saintes en raillerie ? Vous marquez en particulier « le contrat Mohatra, et l'histoire de Jean d'Alba. » Mais est-ce cela que vous appelez des choses saintes ? Vous semble-t-il que le Mohatra soit une chose si vénérable, que ce soit un blasphème de n'en pas parler avec respect ? Et les leçons du père Bauny[4] pour le larcin, qui portèrent Jean d'Alba[5] à le pratiquer contre vous-mêmes, sont-elles si sacrées, que vous ayez droit de traiter d'impies[6] ceux qui s'en moquent ?

Quoi ! mes pères, les imaginations de vos auteurs passeront pour les vérités de la foi, et on ne pourra se mo-

---

1. Διασπείρετε. 2. Προβάλλετε μέχρι τοῦ νὰ λέγητε. 3. Ὅτι ἐχλεύασα τὰ θεῖα. 4. Ἰησουίτης ὅστις συνέγραψε δικαιολογῶν τὴν κλοπὴν ἐν τισι περιστάσεσιν. 5. Ἕτερος Ἰησουίτης ὅστις τοσοῦτον καλῶς ἐφήρμοσε τὰς ἀρχὰς τοῦ **Bauny**, ὥστε ἔκλεψε καὶ αὐτοὺς τοὺς Ἰησουίτας. 6. Ν' ἀποκαλῆτε ἀσεβεῖς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

quer des passages d'Escobar,[1] et des décisions si fantasques et si peu chrétiennes de vos autres auteurs, sans qu'on soit accusé de rire de la religion? Est-il possible que vous ayez osé redire si souvent une chose si peu raisonnable? et ne craignez-vous point, en me blâmant de m'être moqué de vos égarements, de me donner un nouveau sujet de me moquer de ce reproche, et de le faire retomber sur vous-mêmes, en montrant que je n'ai pris sujet de rire[2] que de ce qu'il y a de ridicule dans vos livres ; et qu'ainsi, en me moquant de votre morale, j'ai été aussi éloigné[3] de me moquer des choses saintes, que la doctrine de vos casuistes[4] est éloignée de la doctrine sainte de l'Évangile?

En vérité, mes pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion, et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect[5] pour les vérités que l'esprit de Dieu a révélées : mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris[6] pour les faussetés[7] que l'esprit de l'homme leur oppose.

Car, mes pères, puisque vous m'obligez d'entrer en ce discours, je vous prie de considérer que, comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les erreurs qni leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine, parcequ'il y a deux choses dans les vérités de notre religion, une beauté divine qui les rend aimables, et une sainte majesté qui les rend vénérables : et qu'il y a aussi deux choses dans les erreurs : l'impiété qui les rend horribles, et l'impertinence qui les rend ridicules.

---

1. Ἀντώνιος Ἐσκοβάρ Μενδόζας Ἰησουίτης Ἱσπανὸς (1589-1669) μεταξὺ τῶν συγγρ. αὐτοῦ διακρίνεται διὰ τὸ αἰσχρὸν τῶν ἀρχῶν ἡ Πραγματεία περὶ τῶν διαφόρων περιπτώσεων τῆς συνειδήσεως. 2. Ἀφορμὴν γέλωτος. 3. Τόσον ἀπεῖχον. 4. Σοφισταὶ τοῦ συνειδότος. Οὕτως ἐπεκλήθησαν ἀπὸ τοῦ cas οἱ θεολόγοι οἱ μελετήσαντες τὰ τῆς συνειδήσεως. 5. Ν' ἀσεβήσῃ τις. 6. Νὰ μὴ περιφρονῇ τις. 7. Τὰς ψευδεῖς ἰδέας.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

C'est pourquoi, comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise[1] entre la crainte qui en est le principe, et l'amour qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies, et à confondre avec risée leur égarement et leur folie.

Ne prétendez donc[2] pas, mes pères, de faire accroire[3] au monde que ce soit une chose indigne d'un chrétien de traiter les erreurs avec moquerie,[4] puisqu'il est aisé de faire connaître à ceux qui ne le sauraient pas[5] que cette pratique est juste, qu'elle est commune aux pères de l'Église, et qu'elle est autorisée[6] par l'Écriture, par l'exemple des plus grands saints, et par celui de Dieu même.

Car ne voyons-nous pas que Dieu hait et méprise les pécheurs tout ensemble,[7] jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels : *In interitu vestro ridebo et subsannabo*[8] ? Et les saints, agissant par le même esprit,[9] en useront de même,[10] puisque selon David, quand ils verront la punition des méchants, «ils en trembleront et en riront en même temps : «*Videbunt justi et timebunt : et super eum ridebunt*» Et Job en parle de même : «*Innocens subsannabit eos.*[11]»

Mais c'est une chose bien remarquable sur ce sujet, que, dans les premières paroles que Dieu a dites à l'homme depuis la chute, on trouve un discours de moquerie, et *une*

1. Περιέχεται ὅλη. 2. Μὴ ἀξιοῦτε, μὴ θέλετε. 3. Νὰ πείσητε. 4. Νὰ χλευάζῃ. 5. Τὸ ἀγνοοῦσιν. 6. Ἐπιδοκιμάζεται ὑπὸ τῆς ἱερᾶς Γραφῆς. 7. Συνάμα. 8. Ἐν τῷ θανάτῳ ὑμῶν γελάσω καὶ χλευάσω. 9. Ἐν τῷ αὐτῷ πνεύματι. 10. Τῷ αὐτῷ τρόπῳ χρήσονται. 11. Ἀθῷος ἐχλεύασεν αὐτούς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ironie piquante,[1] selon les pères. Car, après qu'Adam eut désobéi, dans l'espérance que le démon lui avait donnée d'être fait[2] semblable à Dieu, il parait par l'écriture que Dieu, en punition, le rendit sujet à la mort, et qu'après l'avoir réduit[3] à cette misérable condition qui était due à son péché, il se moqua de lui[4] en cet état par ces paroles de risée.[5] «Voilà l'homme qui est devenu comme l'un de nous : *Ecce Adam quasi unus ex nobis* :» Ce qui est *une ironie sanglante*[6] *et sensible* dont Dieu le *piquait vivement*,[7] selon saint Chrysostòme et les interprètes. *Adam*, dit Rupert, «méritait d'être raillé par cette ironie, et on lui faisait sentir sa folie bien plus vivement[8] par cette expression ironique que par une expression sérieuse.» Et Hugues de Saint-Victor, ayant dit la même chose, ajoute «que cette ironie était due[9] à sa sotte crédulité ; et que cette espèce de raillerie est une action[10] de justice, lorsque celui envers qui on en use[11] l'a méritée.»

Vous voyez donc, mes pères, que la moquerie est quelque-fois plus propre[12] à faire revenir les hommes de leurs égarements, et qu'elle est alors une action de justice ; parceque, comme dit Jérémie, «les actions de ceux qui errent sont dignes de risée, à cause de leur vanité : *vana sunt et risu digna*.[13]» Et c'est si peu une impiété de s'en rire,[14] que c'est l'effet d'une sagesse divine, selon cette parole de saint Augustin : «Les sages rient des insensés, parcequ'ils sont sages, non pas de leur propre sagesse, divine qui rira de la mort des méchants.»

Aussi les prophètes remplis de Dieu[15] ont usé de ces moqueries comme nous voyons par les exemples de Da-

---

1. Δηκτικὴν εἰρωνείαν. 2. Τοῦ γενέσθαι, τοῦ νὰ γίνῃ. 3. Τὸν κατήγαγε, τὸν κατήντησεν. 4. Ἐχλεύασεν αὐτόν. 5. Διὰ τῶν χλευαστικῶν τούτων λέξεων. 6. Δριμυτάτη, πικροτάτη. 7. Ὀξέως, ζωηρῶς. 8. Δριμύτερον, ζωηρότερον. 9. Ὠφείλετο. 10. Ἔργον, πρᾶξις. 11. Πρὸς ὃν γίνεται, καθ' οὗ ἐνεργεῖται. 12. Προσφορωτέρα. 13. Μάταιά ἐστι καὶ γέλωτος ἄξια. 14. Τόσο, ὀλίγον ἀσεβὲς εἶναι τὸ χλευάζειν αὐτάς. 15. Οἱ ἔνθεοι προφῆται.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

niel et d'Élie. Enfin il s'en trouve[1] des exemples dans les discours de Jésus-Ghrist même ; et saint Augustin remarque, quand il voulut humilier Nicodème, qui se croyait habile dans l'intelligence[2] de la loi : «Comme il le voyait enflé d'orgueil par sa qualité[3] de docteur des Juifs, il exerce et étonne[4] sa présomption par la hauteur de ses demandes, et l'ayant réduit à l'impuissance[5] de répondre : Quoi ! lui dit-il, vous êtes maître en Israël[6] et vous ignorez ces choses? Ce qui est le même que s'il eut dit : Prince superbe,[7] reconnaissez[8] que vous ne savez rien.» Et saint Chrysostôme et saint Cyrille disent sur cela qu'il méritait d'être joué de cette sorte.[9]

Vous voyez donc, mes pères, que, s'il arrivait[10] aujourd'hui que des personnes qui feraient les maîtres[11] envers les chrétiens, comme Nicodême et les pharisiens envers les Juifs, ignorassent les principes de la religion, et soutinssent,[12] par exemple, «qu'on peut être sauvé[13] sans «avoir jamais aimé Dieu en tout sa vie,» on suivrait en cela l'exemple de Jésus-Christ, en se jouant[14] de leur vanité et de leur ignorance.

Je m'assure[15] mes pères, que ces exemples sacrés suffisent pour vous faire entendre que ce n'est pas une conduite contraire à celle des saints de rire des erreurs et des égarements des hommes : autrement il faudrait blâmer celle des plus grands docteurs de l'Église qui l'ont pratiquée,[16] comme saint Jérôme[17] dans ses lettres et dans ses écrits[18] contre Jovinien, Vigilance, et les pélagiens[19] : Tertullien, dans son apologétique contre les folies des

1. Εὑρίσκονται. 2. Ἐν τῇ γνώσει ἢ κατανοήσει. 3. Ὡς ἐκ τοῦ ἐπαγγέλματος ἢ ἀξιώματος αὐτοῦ. 4. Διεγείρει καὶ ἐκπλήττει. 5. Καὶ καταστῆ αὐτὸν ἀνίκανοντοῦ . . . 6. Διδάσκαλος τοῦ Ἰσραήλ, ἤτοι τῶν Ἰουδαίων. 7. Ἄρχων ὑπερήφανος. 8. Ὁμολόγησον. 9. Ἦτο ἄξιος τῆς τοιαύτης χλεύης. 10. Ἂν συνέβαινε. 11. Ἄνθρωποι θέλοντες νὰ ἐπαγγέλλωνται τὸν διδάσκαλον. 12. Καὶ νὰ ἰσχυρίζωνται. 13. Σωθῆναι. 14. Ἐμπαίζων. 15. Πείθομαι, εἶμαι βέβαιος. 16. Μετῆλθον αὐτήν. 17. Ὁ Ἅγιος Ἱερώνυμος. 18. Ἐν τοῖς συγγράμμασιν αὐτοῦ. 19. Ὀπαδοὶ τοῦ Πελαγίου.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

idolâtres ; saint Augustin contre les religieux[1] d'Afrique, qu'il appelle les *Chevelus*,[2] saint Irénée,[3] contre les gnostiques,[4] saint Bernard et les autres pères de l'Église, qui, ayant été les imitateurs des apôtres, doivent être imités[5] par les fidèles dans toute la suite des temps,[6] puisqu'ils sont proposés, quoi qu'on en dise,[7] comme le véritable modèle des chrétiens, même d'aujourd'hui.

Je n'ai donc pas cru faillir[8] en les suivant. Et, comme je pense l'avoir assez montré, je ne dirai plus sur ce sujet que ces excellentes paroles de Tertullien, qui rendent raison[9] de tout mon procédé. «Ce que j'ai fait n'est qu'un jeu avant un véritable combat. J'ai plutôt montré les blessures qu'on vous peut faire que je ne vous en ai fait.[10] Que s'il se trouve des endroits où l'on soit excité à rire, c'est parceque les sujets mêmes y portaient.[11] Il y a beaucoup de choses qui méritent d'être moquées et jouées de la sorte, de peur de leur donner du poids[12] en les combattant sérieusement. Rien n'est plus dû à la vanité que la risée ; et c'est proprement à la vérité qu'il appartient de rire, parcequ'elle est gaie, et de se jouer de ses ennemis, parcequ'elle est gaie, et de se jouer de ses ennemis, parcequ'elle est assurée de la victoire. Il est vrai qu'il faut prendre garde que les railleries ne soient pas basses[13] et indignes de la vérité. Mais, à cela près,[14] quand on pourra s'en servir avec adresse, c'est un devoir que d'en user.» Ne trouvez-vous pas, mes pères, que ce passage est bien juste[15] à notre sujet ? «Les

---

1. Μοναχῶν. 2. Λασίους, δασύτριχας. 3. Εἰρηναῖος. 4. Θρησκευτικὴ αἵρεσις τῶν πρώτων αἰώνων μετὰ Χριστόν. Οἱ γνωστικοὶ ἐπίστευον εἰς διάφορα δόγματα τῶν Περσῶν, Ἰουδαίων, Ἰνδῶν, Αἰγυπτίων καὶ Χριστιανῶν. 5. Ὀφείλουσι νὰ μιμῶνται αὐτοὺς οἱ πιστοί, δηλ. οἱ χριστιανοί. 6. Εἰς αἰῶνα τὸν ἅπαντα. 7. Ὅτι καὶ ἂν εἴπῃ τις. 8. Ὅτι ἔσφαλον, ἔπταισα. 9. Δικαιοῦσιν. 10. Κατέδειξα τὰ τραύματα ἅτινα ἐνδεχόμενον νὰ κατενέγκωσι καθ' ὑμῶν μᾶλλον ἢ κατήνεγκα ὑμῖν. 11. Ὑπῆρχον ἀφορμαὶ πρὸς τοῦτο, ἐπήγαζον ἐξ αὐτοῦ τοῦ θέματος. 12. Φόβῳ μὴ θεωρηθῶσι σπουδαῖα. 13. Τὰ σκώμματα νὰ μὴ ὦσι χαμερπῆ. 14. Πλὴν τούτου ὅμως. 15. Ἁρμόζει κάλλιστα

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

lettres que j'ai faites jusqu'ici ne sont qu'un jeu avant un véritable combat. Je n'ai fait encore que me jouer,[1] et vous montrer plutôt les blessures qu'on vous peut faire que je ne vous en ai fait.» J'ai exposé simplement vos passages[2] sans y faire presque de réflexion. «Que si on y a été excité à rire, c'est parceque les sujets y portaient d'eux-mêmes.» Car, qu'y a-t-il de plus propre[3] à exciter à rire que de voir une chose aussi grave que la morale chrétienne remplie d'imagination aussi grotesque que les vôtres?[4] On conçoit une si haute attente[5] de ces maximes, qu'on dit «que Jésus-Chrit a lui-même révélées à des pères de la société,[6]» que quand on y trouve «qu'un prêtre qui a reçu de l'argent pour dire une messe[7] peut, outre cela, en prendre d'autres personnes, en leur cédant toute la part qu'il a au sacrifice,[8] qu'un religieux n'est pas excommunié pour[9] quitter son habit lorsque c'est pour danser, pour filouter,[10] ou pour aller incognito en des lieux de débauche ;[11] et qu'on satisfait au précepte d'ouir[12] la messe en entendant quatre quarts de messe à-la-fois de différents prêtres,» lors, dis-je, qu'on entend ces décisions et autres semblables, il est impossible que cette suprise ne fasse rire, parceque rien n'y porte davantage[13] qu'une disproportion surprenante entre ce qu'on attend et qu'on voit. Et comment aurait-on pu traiter autrement la plupart de ces matières, puisque ce serait «les autoriser[14] que de traiter sérieusement,» selon Tertullien !

Quoi ! faut-il employer la force de l'Écriture et de la

---

1. Ἁπλῶς ἔσκωψα. 2. Τὰ χωρία τῶν συγγραμμάτων. 3. Καταλληλότερον. 4. Πλήρη φαντασίας τόσον ἀλλοκότου, ὅσον ἡ ὑμετέρα. 5. Προσδοκίαν. 6. Πρὸς πατέρας τοῦ τάγματος τῶν Ἰησουϊτῶν. 7. Ἵνα λειτουργήσῃ, καὶ ἵνα ποιήσηται παρακλήσεως πρὸς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. 8. Ἐν τῇ ἀναιμάκτῳ θυσίᾳ, ἤτοι τῇ θείᾳ μυσταγωγίᾳ. 9. Διότι ἀρίνει, ἐκβάλλει τὸ ῥάσον του. 10. Νὰ κλέπτῃ. 11. Ἀτελγείας, ἀκολασίας. 12. Ἀκούειν. 13. Οὐδὲν ἄγει εἰς τοῦτο πλειότερον 14. Θὰ ἦτο παραδοχή, ἐπιδοκιμασία αὐτῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

tradition pour montrer que c'est tuer son ennemi en trahison[1] que de lui donner des coups d'épée par derrière, et dans une embûche ; et que c'est acheter un bénéfice que de donner de l'argent comme un motif pour se le faire résigner ?[2] il y a donc des matières qu'il faut mépriser, et «qui méritent d'être jouées et moquées.» Enfin ce que dit cet ancien auteur, «que rien n'est plus dû à la vanité que la risée;» et le reste de ces paroles s'applique ici avec tant de justesse,[3] et avec une force si convaincante, qu'on ne saurait plus douter qu'on peut bien rire des erreurs sans blesser la bienséance.[4]

Et je vous dirai aussi, mes pères, qu'on en peut rire sans blesser la charité,[5] quoique ce soit une des choses que vous me reprochez[6] encore dans vos écrits. «Car la charité oblige quelquefois à rire des erreurs des hommes, pour les porter eux-mêmes à en rire et à les fuir, selon cette parole de saint Augustin : *Haec tu misericorditer irride, ut eis ridenda ac fugienda commendes.*» Et la même charité oblige aussi quelquefois à les repousser avec colère, selon cette autre parole de saint Grégoire de Nazianze : «L'esprit de charité et de douceur a ses émotions et ses colères.» «En effet, comme dit saint Augustin, qui oserait dire que la vérité doit demeurer désarmée contre le mensonge, et qu'il sera permis aux ennemis de la foi d'effrayer les fidèles par des paroles fortes, et de les réjouir par des rencontres d'esprit agréables ;[7] mais que les catholiques ne doivent écrire qu'avec une froideur de style qui endorme les lecteurs ?»

Ne voit-on pas que, selon cette conduite, on laisserait introduire dans l'Église les erreurs les plus extravagantes

---

1. Προδοτικῶς, δολίως. 2. Καὶ ὅτι ἀγοράζετε ἐκκλησιαστικὸν χορήγημα, ἀφ' οὗ δίδοτε χρήματα ἐπὶ σκοπῷ τοῦ νὰ σᾶς παραχωρηθῇ. 3. Ἀκριβειαν. 4. Χωρὶς νὰ προσκρούσῃ τις εἰς τὸ προσῆκον. 5. Τὴν χριστιανικὴν ἀγάπην. 6. Μοῦ κατηγορεῖτε, μοὶ προσάπτετε. 7. Δι' εὐφυῶν καὶ τερπνῶν ἐκφράσεων.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

et les plus pernicieuses, sans qu'il fût permis de s'en moquer avec mépris, de peur d'être accusé de blesser la bienséance ni de les confondre[1] avec véhémence, de peur d'être accusé de manquer de charité ?

EDGAR QUINET

LA CRÉATION

LES LEÇONS DE CENTAURE[2]

Hésiode avait composé un poëme dont le titre atteste la grandeur : « Les leçons de Centaure. » L'ouvrage est perdu, et ce ne sont pas seulement les poëtes qui doivent le regretter.[3] Que n'avait pas à nous apprendre[4] des secrets de la nature cet être étrange, animal jusqu'à la ceinture, demi-dieu par la tête ? J'ai eu longtemps la pensée de refaire,[5] avec les idées de notre époque, le monument que le temps a détruit. Je me contente[6] de citer ici le fragment suivant de mon essai de restauration.[7] J'ai cherché à y peindre les impressions que causerait le spectacle de la succession insensible[8] des êtres à un être immortel.

Le centaure Chiron,[9] au moment de se séparer de son élève Achille, le conduisit dans l'endroit le plus retiré de son domaine. On n'y voyait que des arbres tombés de vieillesse, l'un sur l'autre, de grands blocs moussus, à

1. Νὰ τοὺς φιμώσῃ, νὰ τοὺς καταισχύνῃ τις. 2. Χείρωνος ὑποθῆκαι. 3. Νὰ λυπῶνται διὰ τὴν ἀπώλειαν. 4. Τί δὲν θὰ εἶχε νὰ μᾶς διδάξῃ. 5. Ἀνασυνθέσω, ἀνασυγγράψω. 6. Ἀρκοῦμαι. 7. Τοῦ δοκιμίου τῆς ἀνασυγγραφῆς, ἀνακαινίσεως. 8. Τῆς ἀνεπαισθήτου διαδοχῆς τῶν ὄντων 9. Κένταυρος Χείρων.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

travers lesquels perçait[1] dans le ciel la cime dentelée des montagnes. Le torrent qui grondait[2] au loin fit tout à coup silence[3] pour écouter parler le plus sage des êtres.

Alors, le vieux centaure s'arrêta et dit au jeune Achille: Je t'ai apris, mon fils, à te nourrir de la moelle du lion, à manier l'arc et la flèche. Mais retiens[4] ce que je vais te dire. Nul ne pourrait t'apprendre ce qui me reste à te révéler. C'est le dernier mot[5] de la science de Chiron. Écoute-moi ; bientôt tu ne me demanderas plus pourquoi je m'ennuie d'être immortel.

D'où viennent les êtres animés qui habitent la terre ? De quelle caverne profonde sont-ils sortis ? le sais-tu ? Moi, je les ai précédés dans le monde, j'ai cherché le secret de leur naissance, dans les jours où il n'y avait que moi qui eus les yeux ouverts sur le chaos.

Pendant des myriades de siècles, l'Océan fut mon unique compagnon. Je frappais de mes quatre pieds ses rivages déserts, cherchant au loin si[6] ses flots ne m'apporteraient pas quelque être vivant, semblable à moi, pour mettre fin à mon éternelle solitude. Les flots ne m'apportèrent que des coquillages jetés par la tempête sur la grève. Je ramassai quelques-unes de ces coquilles tournées en volutes.[7] Je les interrogeai, je les collai à mon oreille. Je n'entendis que l'écho des orages qui grondaient dans leurs orbres muets.

La lassitude me prit,[8] je m'endormis sur un rocher. A mon reveil, l'Océan avait fui. Je le cherchai, je l'appelai vainement. Où était-il? il avait disparu. A sa place, s'élévait sur le roc une forêt de noirs sapins qui remplit mon cœur d'angoisse. Ces arbres monstrueux tendaient leurs bras immobiles et ils frissonnaient en semblant menacer.[9]

---

1. Διεφαίνετο. 2. Ἔβρεμε. 3. Αἴφνης ἐσιώπησεν. 4. Φύλαττε ἐν τῇ μνήμῃ σου. 5. Τὸ ἐπισφράγισμα. 6. Μήπως. 7. Κογχύλια κωνοειδῆ. 8. Κάματος μὲ κατέλαβεν. 9. Φαινόμενα ἀπειλοῦντά με.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Je frissonnai comme eux, car c'est la première fois que je les voyais. Cependant, j'osai m'approcher et me confier à leur ombre. Elle répandit en moi une paix que je n'avais jamais éprouvée. Je leur criai : D'où venez-vous ? qui vous a fait ainsi trembler au moindre souffle ? Ma voix se perdit dans le bruissement du feuillage.

Je parcourus la terre dans tous les sens[4] et je ne rencontrai personne. Pourtant, un jour, en m'égarant sous les noirs ombrages que le jour ne perçait pas encore, je trouvais les traces de pas sur la terre humide. Mon cœur hennit de joie.[2] Bientôt, je m'aperçus[3] que ces pas étaient les miens. Toujours errant, en quête[4] de je ne sais quelle surprise,[5] ne t'étonne pas si je revenais souvent sur le sentier que j'avais moi-même frayé.[6]

Le soir vint, je rencontrai une armée d'immenses reptiles cuirassés qui se traînaient au bord d'un marécage. En me voyant, ils ouvrirent leur vaste mâchoire. Quelques-uns avaient des ailes membraneuses ; ils en battirent les flots et prirent leur vol[7] pour me poursuivre. Déjà, j'entendais le lourd clapotement[8] de ces ailes qui n'étaient pas encore emplumées. Je me hâtai de fuir au galop. Le retentissement de mes quatre pieds sur le rocher les effraya. Ils retombèrent dans le marais livide, d'un vol oblique, comme celui de la chauve-souris.

Je pris alors, dans mon carquois, une de mes flèches divines, et ce fut la première qui fit résonner mon arc. Depuis ce moment, les reptiles apprirent à me connaître. Ile m'appelèrent leur roi, mais je dédaignai[9] de régner sur eux. Alors, il me prièrent d'être leur dieu, et se mirent à m'adorer. Je méprisai leurs hymnes rampants.[10] Une chose

---

1. Κατὰ πᾶσαν διεύθυνσιν. 2. Ἐχρεμέτισεν ὑπὸ χαρᾶς. 3. Διέκρινα, ἐστοχάσθην. 4. Ζητῶν. 5. Ἀπροσδόκητόν τι. 6. Ἀνοίξει. 7. Ἐπέταξαν. 8. Πάταγον. 9. Ἀπηξίωσα, δὲν κατεδέχθην. 10. Χαμαιπετεῖς, χαμερπεῖς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

m'inquiétait : savoir d'où ils étaient venus. Car j'avais assez visité la terre, pour être sûr qu'ils n'y avaient pas toujours été. Maintenant, le moindre abîme résonnait de leurs coassements ; je résolus d'épier[1] la naissance de ces êtres, de manière à ne plus être surpris par l'apparition d'aucune créature nouvelle. Ce fut là ma pensée de chaque jour.

Debout au sommet de la montagne, ou couché sous les fougères qui étaient alors d'une prodigieuse grandeur et me couvraient tout entier, j'épiai le moindre bruit qui pût annoncer la venue d'une figure nouvelle dans le monde des monstres. Car j'avais le pressentiment que ce monde n'était pas achevé et que des hôtes[2] inconnus ne tarderaient pas à surgir. Les années, les siècles se suivirent ; ils ne purent rien sur moi.[3] Seulement les troupeaux d'êtres dont j'étais le berger, m'échappaient, disparaissaient, un à un, en secret.[4] A leur place venaient des successeurs, qui n'avaient presque rien de commun avec les premiers. Quoi que je fisse,[5] il m'était impossible de saisir le moment où le changement s'accomplissait. A certains jours, je m'apercevais que les reptiles n'étaient plus les mêmes, qu'ils avaient perdu leurs ailes. Bien plus, là où étaient des êtres rampants la veille, je rencontrai le lendemain des êtres portés comme moi, sur leurs pieds. Comme moi, ils avaient des flancs haletants ; comme moi, un vaste poitrail, où habitaient sans doute de divines pensées. Beaucoup aussi s'armèrent de griffes acérées, d'épaisses crinières, de vastes trombes, de dents nouvellement aiguisées.

Je m'approchai d'eux et je leur demandai où ils avaient

---

1. Νὰ παραφυλάττω, νὰ κατοπτεύω. 2. Κάτοικοι, ξενιζόμενοι. 3. Οὐδὲν ἴσχυσαν. 4. Μ' ἔφευγον, ἐξέλειπον ἐν πρὸς ἓν κρυφίως, δηλ. ἀνεπαισθήτως. 5. Παρατ. τῆς ὑποταχτικῆς τοῦ faire ὅ,τι καὶ ἂν ἔκαμνον δηλ. ὅσον καὶ ἂν προσεπάθουν νὰ μάθω.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

pris ces armes toutes neuves, et s'ils étaient de ma famille. Ils me répondirent par un sourd rugissement et se jetèrent sur moi pour me dévorer. J'eus peine à échapper à ces furieux, saisis de l'ivresse des corybantes.[1] Ils avaient bu quelque breuvage noir qui inspire la colère. Rentré[2] dans ma caverne, la curiosité m'aiguillonna chaque jour davantage. Je me figurai[3] que c'était pendant mon sommeil, que les êtres nouveaux entraient dans le monde. Sans doute, me disais-je, à peine j'ai fermé les yeux, ils se glissent[4] tout formés parmi les vivants. Je résolus de ne plus dormir ni jour ni nuit, que je n'eusse découvert[5] le mystère. A la clarté des étoiles, je regardais l'immense mer, j'écoutais le bruit des forêts sonores. Rien ne décelait l'embûche ; quand venait l'aurore, presque toujours quelque créature nouvelle, inconnue, sortie du néant, terrible ou charmante, tigre ou antilope, passait près de moi pour me railler. Et les meilleurs, les oiseaux, disaient de leurs voix mielleuses et moqueuses :

Vois, Chiron ; dis-moi d'où je viens. Devine si tu peux. Ta science, ô sage, a-t-elle aussi des ailes ?

Enfin l'homme parut devant moi. Je reconnus ma figure, mon visage, la flamme de mes yeux. Ses lèvres s'entrouvrirent, je reconnus ma voix. Son front s'alluma ; je reconnus ma pensée.

Quoi, donc ! Pendant mon sommeil m'avait-il volé ma vie, mon être ? La ressemblance descendait jusqu'à la ceinture ; au-dessous, tout différait. Pourquoi n'avait il pas volé aussi mes flancs, mes reins invincibles, mes pieds ailés qne m'envient les éperviers ? Les avait-il dédaignés ? Je me comparais à lui et ne savais que penser de ce partage de moi-même. Par la tête nous étions égaux, mais

1. Κατεχομένους ὑπὸ τῆς μέθης τῶν Κορυβάντων, τῶν ἐν Κρήτῃ ἱερέων τῆς Ρέας ἢ Κυβέλης. 2. Ἐπιστρέψαντα. 3. Ἐραντάσθην, ὑπέθεσα. 4. Εἰδύουσιν, εἰσέρχονται. 5. Πρὶν ἀνακαλύψω.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

par le corps qui de nous l'emporte?[1] Mon premier désir fut d'étouffer cette demi-image de moi-même avant son premier pas sur la terre. Je le saisis et l'emportai comme une proie ; puis, voyant combien il était faible d'esprit autant que de corps, j'eus pitié de lui. Je le pris dans mon antre, et lui donnai les premiers enseignements des centaures. Il était arrivé affamé ; je lui donnai la moelle des lions que je tuai pour le nourrir. Mange, lui dis-je, nous sommes frères, toi et moi. Car, sans doute, nous avons un même ancêtre qui nous a légué à tous deux les traits de son visage. En parlant ainsi, j'avais oublié la forme de mes pieds. Quoiqu'il ne sût pas encore parler, il jetait des cris caverneux[2] qui me glaçaient le cœur. Je compris à ces cris qu'il me prenait pour l'un des monstres qui l'avaient précédé. Il regardait fièrement mes longs membres velus et le sabot qui me sert de pied : lorsqu'il poussait[3] son terrible ho ! ho ! j'imaginais qu'il voulait dire :

Toi ! mon frère ? vois donc, ô monstre, tes pieds. Va ! ta famille est parmi ceux qui broutent l'herbe sauvage ; moi j'appartiens aux dieux.

J'abaissai les yeux sur mon poitrail ; je me vis ou crus me voir pour la première fois. O douleur ! ô honte,[4] la bête en moi me fit horreur. Le désespoir s'attacha à moi comme un taon à mes flancs. J'aurais voulu m'arracher à moi-même.[5] Ah ! si j'avais pu oublier un moment le centaure aux quatre pieds que j'emportais avec moi ! Caché à demi dans les herbes des forêts ou dans les plaines de l'Océan, j'essayai de me tromper moi-même. Mais non ! Revenu dans mon antre, je trouvais mon hôte. En le voyant, je sentais son mépris. Il acceptait mes dons sans m'aimer

---

1. Πότερος ἡμῶν ὑπερέχει ; 2. Κραυγὰς βαθυφώνους, ὑποκώφους. 3. Ἐξέβαλλεν, ἐπρόφερεν. 4. Ὁποία λύπη ! ὁποία αἰσχύνη ! 5. Ἐπεθύμησα ν' ἀποσπάσω ἐμαυτὸν ἀφ' ἑαυτοῦ, νὰ ἐκφύγω ἀπ' ἐμαυτοῦ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

davantage ; sa voix en me parlant était farouche comme s'il eût parlé à un lion familier ; je luis tendis la main, il la repoussa. De grosses larmes coulaient de mes yeux et tombaient sur mon poitrail. Je pleurai de me sentir[1] immortel. Cependant j'observai celui qui me traitait en bête de somme.[2] Toujours armé d'une hache de pièrre, il partait chaque matin en quête[3] d'une proie. Une fois je le vis revenir, il tenait dans ses mains un crâne d'homme, dans lequel il allait boire du sang. Je renversai sa coupe et lui dis : Tu me méprises, moi, Chiron, le plus sage des êtres à cause de mes pieds rapides ; cent fois, j'ai découvert en toi la cruauté du loup, la perfidie du serpent, la bassesse du reptile. Tu veux bien avoir tous les vices réunis qui grondent dans les animaux ;[4] malgré cela tu prétends n'avoir rien de commun avec eux ni avec moi. Je t'ai tendu la main,[5] tu l'as repoussée. Quand je te verrai sans vice, je croirai que rien ne nous lie, toi et moi, ni dans le présent ni dans le passé ; jusque-là n'espère pas m'abuser.[6] En dépit de toi, nous avons un même ancêtre. Il m'a légué ses pieds, il t'a léguée son cœur et son âme de proie.

Ici le centaure s'interrompit ; puis regardant Achille, il ajouta :

Souviens-toi, ô mon fils, de mes paroles, quand tu sentiras la colère monter à ton cœur. Tu sais maintenant pourquoi, en voyant cette perpétuelle succession d'êtres, de générations qui m'échappent et que je ne puis retenir, je m'ennuie d'être immortel. Crains de le devenir à ton tour.[7] C'est le dernier conseil de ton maître Chiron.

A ces mots,[8] il rentra en gémissant dans sa grotte ; le jeune héros, aux pieds légers,[9] s'élança au-devant des destinées inconues[10] qui l'attendaient sous les murailles de Troie.

---

1. Διότι ἠθανόμην ἐμαυτόν. 2. Μ' ἐθεώρει ὡς ὑποζύγιον, ὡς φορτηγὸν ζῷον. 3. Πρὸς ζήτησιν. 4. Ἅτινα βρυχῶνται ἐμφωλεύοντα ἐν τοῖς σπλάγχνοις τῶν ζώων. 5. Σοὶ ἔτεινα χεῖρα φιλίας. 6. Νὰ μ' ἀπατήσῃς. 7. Καὶ σύ. 8. Ταῦτα εἰπών. 9. Ὠκύπους. 10. Ἄγνωστος τύχη ἢ προορισμός.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

J. J. ROUSSEAU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

LETTRE SUR LE SUICIDE[1]

Jeune homme, un aveugle transport t'égare : sois plus discret, ne conseille point en demandant conseil : j'ai connu d'autres maux que les tiens.[2] J'ai l'âme ferme ; je suis Anglais. Je sais mourir, car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher.[3] Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étais nécessaire : mon âme avait besoin de la tienne ; tes soins pouvaient m'être utiles ; ta raison pouvait m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point,[4] à qui t'en prends-tu ?[5] Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? à quoi es-tu bon[6] dans l'état où te voilà ? quels services puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide et impitoyable : tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; et, si je ne regardais à ce que tu peux être,[7] tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même.[8] Autrefois je trouvais en toi du sens,[9] de la vérité ; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste,[10] et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus[11]

---

1. Ἡ ἐπιστολὴ αὕτη εἶναι ἀνασκευαστικὴ ἐπιστολῆς ἣν ὁ ἥρως τοῦ μυθιστορήματος τούτου εἶχε γράψει πρὸς τὸν ἀποκρινόμενον αὐτῷ φίλον του περὶ σκοποῦ τοῦ ν' αὐτοκτονήσῃ. 2. Χείρονα δεινὰ τῶν σῶν. 3. Καὶ μὲ τόσην τὸν θεωρῶ ἀδιαφορίαν, ὥστε δὲν ὑπάγω νὰ τὸν ζητήτω. 4. Ἐὰν δὲν κάμνω χρῆσιν αὐτοῦ τοῦ λογικοῦ σου. 5. Τίνα μέμφεσαι ; 6. Εἰς τί χρησιμεύεις ; 7. Εἰς ὅ,τι δύνασαι νὰ γίνῃς. 8. Δέν μοι χρειάζεται ἄλλη ἀπόδειξις τούτου ἢ αὐτὴ ἡ ἐπιστολή σου. 9. Ὀρθορροσύνην. 10. Ὀρθῶς. 11. Ἕτερον μέσον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

pour moi de cultiver[1] la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content ?[2] Un misérable[3] et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de la raison, marque[4] celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever[5] si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot,[6] je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps[7] et soit placé sur la terre au hasard seulement pour vivre, souffrir et mourir ? il y a bien peut-être[8] à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ;[9] après quoi nous reprendrons pied à pied[10] ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit[11] sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière[12] qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé[13] d'obéir à la règle qu'il prescrit[14] aux autres ; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximss générales entend[15] qu'elles obligent tout le monde,[16] excepté lui. Encore un coup,[17] parlons de toi.

Il est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière, c'est que tu[18] as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode[19] pour les scéré-

---

1. Τοῦ ἀσκεῖν. 2. Ἐφ' ᾗ τοσοῦτον φαίνεσαι χαίρων ; 3. Ἐλεεινόν. 4. Δεικνύει. 5. Εἰς ὃ δὲν ἤθελον ἀξιώσει ν' ἀποκριθῶ ἢ νὰ δώσω προσοχήν. 6. Ἵνα ταῦτα ἀναιρέσω διὰ μιᾶς μόνης λέξεως. 7. Ἐνσαρκοῦται. 8. Ἄρα ἴσως. 9. Περὶ τούτου. 10. Βῆμα πρὸς βῆμα, κατὰ λέξιν. 11. Περὶ ὧν πολλάκις γίνεται πολὺς θόρυβος. 12. Ἰδιός τις λόγος ἢ ὅρος. 13. Νομίζων ἑαυτὸν ἀπηλλαγμένον, μὴ ὑπόχρεων. 14. Ἐπιβάλλων. 15. Ἐννοεῖ. 16. Ὑποχρεωτικὰ τοῖς πᾶσιν. 17. Ἔτι ἅπαξ, καὶ πάλιν. 18. Τουτέστιν ὅτι. 19. Εὐχερές, πρόχειρον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

rats : ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation[1] de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera[2] sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commence.[3] Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tache pour la remplir ?[4] Si tu as fait ta journée[5] avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte[6] de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit une fille honnête ;[7] j'abandonné un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste[8] qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter.[9]

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs[10] cent fois rebattus,[11] et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire[12] qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde[13] qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer[14] sur tout son être, consiste dans l'exercice[15] de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un

---

1. Διὰ μόνου τοῦ πειρασμοῦ. 2 Ὑπερνικήσῃ. 3. Ἂν ἤρχισας νὰ ζῇς. 4. Ἔργον νὰ ἐκτελέσῃς, ἐντολὴν νὰ ἐκπληρώσῃς ; 5. Ἂν ἐτελείωτες τὴν τῆς ἡμέρας ἐργασίαν σου. 6. Λόγον. 7. Τιμίκν. 8. Τὸν δίκαιον ἄνθρωπον. 9. Πῶς νὰ διαγάγῃ τις τὸν βίον ὥστε νὰ ἔχῃ τὸ δικαίωμα τοῦ ν' ἀπέλθῃ αὐτοῦ. 10. Τετριμμένους λόγους. 11. Μυριάκις ἐπαναληφθέντας. 12. Ἔπεται ἄρα ἐκ τούτου. 13. Δὲν ἐνδιαφέρει. . 14. Νὰ ἐπιδρᾷ, νὰ ἐπενεργῇ. 15. Ἐν τῇ ἀσκήσει, τῇ ἐνεργείᾳ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet,[1] qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démelé[2] sous ta feinte[3] impartialité dans le dénombrement des maux[4] de cette vie la honte de parler des tiens ?[5] Crois-moi,[6] n'abandonne pas à la fois[7] toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement[8] à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien :[9] j'aime mieux[10] mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu sera consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi.[11] Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est[12] tout le mal, corrige tes affections déréglées,[13] et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord[14] c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons.[15] Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'mpirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire,

---

1. Ἢ πρὸς τὸ ἀντικείμενον ἤτοι πρὸς τὸν ἐπιδιωκόμενον σκοπὸν σχέσις αὐτῆς. 2. Δὲν διέκρινα. 3. Ὑπὸ τὴν πλαστήν. 4. Ἐν τῇ ἀπαριθμήσει τῶν κακῶν. 5. Τῶν σῶν κακῶν, τῶν σῶν παθημάτων ; 6. Πείσθητι ἐμοί, ἄκουσόν μου. 7. Ταὐτοχρόνως. 8. Παρρησίᾳ. 9. Ἐνάρετος ἄνθρωπος. 10. Προτιμῶ. 11. Οὐδὲν πλὴν σοῦ θὰ εἶναι μεταβεβλημένον. 12. Συνίσταται, ἔγκειται, ὑπάρχει. 13. Ἀκολάστους ἐπιθυμίας σου. 14. Εὐθύς. 15. Ἔστω λοιπόν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

altérations externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement et le laissent dans sa forme originelle que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme ; et l'expérience dément[1] toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus : je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût[2] suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit,[3] puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser[4] un homme à disposer de lui ;[5] car toutes ses facultés étant aliénées[6] par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison: il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie,[7] qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient,[8] portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations[9] de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent: mais la douleur du mal

---

1. Τρίτον ένικ. προσωπ. τοῦ **démentir**, διαψεύδειν. 2. Δὲν θὰ ἠδύνατο. 3. Ὅπως ποτ' ἂν ᾖ. 4. Νὰ παρέχωσιν ἐξουσίαν, νὰ ἐπιτρέψωσιν. 5. Νὰ πρόξῃ ὅ,τι θέλῃ περὶ ἑαυτοῦ. 6. Ἀλλοτριωθεισῶν. 7. Καὶ οὐδὲν ἄλλο πράττει φονεύων ἑαυτὸν ἢ αὐτοκτονῶν. 8. Ὅσον ὀξεῖα καὶ ἂν εἶναι. 9. Ἐγχειρίσεις.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin[1] d'opération pour des douleurs qu'éteint[2] leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance[3] et n'estime les ans que le peu qu'ils valent,[4] de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps ? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui[5] redouble mes peines de songer qu'elles finiront ? Vain[6] sophisme de la douleur : bon mot[7] sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi.[8] Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère. Même en supposant[9] ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir[10] un moment la douleur présente par l'assurance de[11] la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser ? et quand la douleur aurait[12] un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penses-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même,[13] son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.[14]

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien,[15] et que si

---

1. Τίς ἡ χρεία λοιπόν. 2. Σβύνει, πρακύνει. 3. Δι' ἐκεῖνον ὅστις ἐκτιμᾷ τὴν καρτεροψυχίαν. 4 Καὶ ἀποδίδει εἰς τὰ ἔτη, εἰς τὸν χρόνον τὴν πρέπουσαν μόνον ἀξίαν. 5. Τοῦτο δά. 6. Κενόν. 7. Παίγνιον λόγου. 8. Ἀνειλικρινής. 9. Καὶ ἂν ὑποθέσωμεν. 10. Νὰ ἐπιτείνῃ. 11. Βέβαιος ὤν. 12. Καὶ ἂν ἡ ὀδύνη ἔχῃ. 13. Αὐτὴ καθ' ἑαυτήν ἢ ἀφ' ἑαυτῆς. 14. Διὰ τούτου ἔχει ἀξίαν τινά. 15. Νὰ γίνῃ ἀγαθόν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire[4] qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur[2] de ton être, et de tromper[3] ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Ta mort ne fait de mal à personne ! J'entends,[4] mourir à nos dépens ne t'importe guère,[5] tu comptes pour rien[6] nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises : n'en est-il point de plus chers encore qui t'obligent à te conserver ? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, et à qui ton bonheur manque[7] pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront ils point la paix d'une âme rendue avec tant de peine[8] à sa première innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraine[9] une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde et à la vertu leur plus digne ornement ? et si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie ? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même ?[10] Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines ?[11] N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher ? et ne saurais-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille ; et, parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois

---

1. Ταὐτὸν εἰπεῖν. 2. Τοῦ αἰτίου, αὐτουργοῦ, δημιουργοῦ. 3. Νὰ ματαιώσῃς. 4. Ἐννοῶ. 5. Δέν σοι μέλει πολύ. 6. Εἰς οὐδὲν λογίζεσαι. 7. Καὶ ἥτις ἔχει χρείαν. 8. Ἥτις ἀποκατέστη μετὰ τοσούτου κόπου. 9. Μὴ προξενήσῃ, συνεπαγάγῃ. 10. Θὰ μεριμνᾷς πάντοτε μόνον διὰ σεαυτόν. 11. Μόνον τὰ ἰδικά σου βάσανα θὰ συλλογίζεσαι πάντοτε ;

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

affranchi[1] de tout ; et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens ; les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? Oh ! l'exact dénombrement que tu fais ![2] parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois ? Les lois, les lois, jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison : tu ne balances[3] point à les violer pour sortir injustement de la vie,[4] et tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser[5] par des exemples ; tu m'oses nommer des Romains ! Toi des Romains ! il t'appartient bien[6] d'oser prononcer ces noms illustres. Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré ? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi ? Montre-moi la mesure commune[7] de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah ! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière,[8] et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit[9] de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ![10] Regarde les beaux temps de la répuplique, et cherche si

---

1. Ἀπηλλαγμένον. 2. (Εἰρωνικῶς). Ὦ ! πόσον ἀκριβῆ ἀπαρίθμησιν κάμνεις. 3. Δὲν διστάζεις. 4. Ν' ἀποθάνῃς. 5. Νὰ δικαιολογηθῇς. 6. Πῶς σοι ἁρμόζει ! 7. Τὸ κοινὸν μεταξὺ ὑμῶν μέτρον, τὸ τῆς συγκρίσεως. 8. Νὰ κλίνῃ τὸ μέτωπον μέχρις ἐδάφους. 9. Ὅτι ἐνόμιζον ὅτι εἶχον δίκαιον 10. Ἐπαχθής.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource[1] lui fût permise aux Fourches Caudines ?[2] Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer[3] aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu[4] de mourir ? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie[5] à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre ; ils n'avaient plus de patrie ; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre[6] à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu ; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vît[7] dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ?[8] Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? et pour n'avoir[9] ni nom ni rang dans ta patrie,

---

1. Ἂν τὸ μέσον τοῦτο τῷ ἐπετρέπετο. 2. Τὰ Καυδιανὰ δίκρανα. 3. Παρεδόθησαν ἑκουσίως. 4. Τόσον ὀλίγον τοῖς ἔμελε. 5. Λεία, ἔρμαιον. 6. Ν' ἀποδώτωσιν ἑαυτοῖς. 7. Ἵνα μὴ ἴδῃ ὁ κόσμος. 8. Ὅτι σὲ δικαιολογεῖ τὸ ἄσημον, τὸ ἀρκνὲς τῆς καταστάσεώς σου ; 9. Καὶ διότι δὲν ἔχεις.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied[1] bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ;[2] c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien[3] . . . je suis inutile au monde . . . Philosophe d'un jour ![4] ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Écoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs.[5] S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide :[6] ne crains d'abuser ni de ma bourse[7] ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche.[8] Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

---

1. Σοὶ πρέπει ἀληθῶς, (εἰρων.) 2. Κλοπιμαῖος. 3. Ὑπ' οὐδενὸς κρατοῦμαι, οὐδέν με κωλύει. 4. Χθεσινὲ φιλόσοφε. 5. Σὲ οἰκτείρω διὰ τὴν πλάνην σου. 6. Ἄγε πρὸς ἐμὲ τοὺς δυστυχεῖς οἱτινες φοβοῦνται νὰ μοὶ πλησιάσωσιν. 7. Νὰ κάμῃς κατάχρησιν τοῦ βαλαντίου μου. 8. Κατάστησόν με πλούσιον διὰ τῶν ἀγαθοεργιῶν μου.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑΣ

ΜΕΡΟΣ Β'. — ΠΟΙΗΣΙΣ

CASIMIR DELAVIGNE

MESSÉNIENNES[1]

Α'.

LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE[2]

Messène au cercueil fille[3] auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs ;[4]
Comme la Grèce alors la France était captive . . .
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau,[5] reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan[6] et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron ;
Coron, nom malheureux nom moderne et barbare,[7]

---

1. Μεσσηνιακά, ἤτοι ᾠδαὶ Μεσσηνιακαί, ἀπὸ τῶν ἐλεγείων, ἃ ἔψαλλον οἱ Μεσσήνιοι ἐπὶ τῆς ὀυλωθείσης πατρίδος των. 2. Τὴν ὑπόθεσιν τοῦ ποιηματίου τούτου ἠρύσθη ἐκ τῆς Περιηγήσεως ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα τοῦ Πουκεβίλλ. 3. Ἐπικαλεῖται τὴν Μοῦσαν, ἥτις ἔψαλλε τὰ δεινὰ τῆς Μεσσηνίας. 4. Ὑπαινίσσεται τὰ πρῶτα ἐλεγεῖα αὐτοῦ, ἐν οἷς ἔψαλλε τὰ δεινὰ τῆς πατρίδος του ὁ ποιητής. 5. Εἰς τὴν κοιτίδα σου τὴν Ἑλλάδα. 6. Ὁ παρὰ τὴν Σπάρτην λόφος τῆς Εὔας καλούμενος. 7. Σφάλλεται ὁ ποιητής, καθότι Κορώνη ἐπὶ τῶν χρόνων τοῦ Ἐπαμεινώνδου ἐπεκλήθη ἡ ἀρχαία Ἀΐπεια.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Et qui de Colonis[1] détrôna le beau nom,
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,[2]
La palme[3] des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,[4]
C'est Coron. Le croissant[5] en dépeupla l'enceinte ;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux ?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez vous, sur les tours, flotter les crins[6] mouvants !
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle ;
Qui se mèle au bruit sourd de la mer et des vents ?
Il veille, et le mousquet[7] dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours ![8]
Que la brise du soir est douce et parfumée !
Que des feux[9] d'un beau jour la mer brille enflammée !
Mais pour un peuple esclave il n'est plus[10] de beaux jours.

Qu'entends-je ? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,

---

1. Κολωνὶς ἡ Κολωνίδες ἦν ἑτέρα πόλις ἐγγὺς τῆς Κορώνης, καὶ οὕτως ὀνομάζεται καὶ ὑπὸ τοῦ Παυσανίου. 2. Ὁ ποιητὴς ἀγνοῶν βεβαίως τὴν νέαν ἡμῶν γλῶσσαν ἀδίκως ἐκφράζεται κατ' αὐτῆς. 3. Τὸν φοίνικα, τὸ σύμβολον τῆς νίκης. 4. Αἰνίττεται τὴν παρὰ τῶν Ἐνετῶν ἅλωσιν τῆς Κορώνης. 5. Ἡ ἡμισέληνος, οἱ Τοῦρκοι. 6. Τούγια ἢ οὐραὶ ἵππων, ἃς οἱ πασσάδες ἐκρέμων ἐπὶ τῶν σημαιῶν, ἀναλόγως τοῦ βαθμοῦ αὐτῶν. 7. Οὕτως ἐκαλοῦντο ἄλλοτε τὰ πυροβόλα ὅπλα, τὰ τουφέκια. 8. Πόσον περίλυπον τὸ ἄστρον τοῦτο (ὁ ἥλιος) ἀφαιρεῖται τὴν ἐρωμένην του. 9. Τῶν ἀκτίνων. 10. Δὲν ὑπάρχουσι πλέον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.[1]
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel ;[2] debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.[3]

Les rames de sa main s'échappent à la fois ;
Un luth,[4] qui les remplace,[5] a frémi sous ses doigts.
Il chante . . . Ainsi chantaient David et les prophètes ;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
« Pour vous chanter dans ma nacelle,
« Au bruit des vagues, chaque soir,
« J'accorde ma lyre fidèle ;
« Et je pleure sur nos revers,
« Comme les Hébreux dans les fers,[6]
« Quand Sion descendit du trône,[7]
« Pleuraient au pied des saules verts,
« Près les fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer ;
« Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;[8]
« Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer ;
« Il leur était permis de confondre leurs larmes,[9]
« Et je m'exile pour pleurer.

---

1. Διὰ τῆς ἐρρύθμου πτώσεώς των ἔπληξαν τὴν ἀκοήν μου. 2. Διακοσμοῦσι τὸν ναόν. 3. Τὴν θείαν μυσταγωγίαν. 4. Κιθάρα, το κοινῶς λαοῦτον ἀντικαθιστᾷ τὰς κώπας τὰς ὁποίας ἀφίνει 5. Ἔρριξε, δηλ. ἐδόνησεν, ἤχησεν. 6. Οἱ ἐν αἰχμαλωσίᾳ Ἑβραῖοι. 7. Ὅτε ἡ Σιὼν ἐξεθρονίσθη, δηλ. ὅτε οἱ Ἑβραῖοι ἐδουλώθησαν 8. Ἀφόβως. 9. Νὰ συμμιγνύωσιν ἀλλήλων τὰ δάκρυα.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

«Le ministre[1] de la colère
«Prive la veuve et l'orphelin
«Du dernier vêtement de lin
«Qui sert de voile à leur misère.
«De leurs mains il reprend encor,
«Comme un vol fait à son trésor,
«Un épi glané dans nos plaines ;
«Et nous ne buvons qu'à prix d'or,[2]
«L'eau qui coule de nos fontaines.

«De l'or ! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil ;[3]
«Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
«Et, de la jeune épouse écartant le linceul,
«Arraché de son doigt la bague nuptiale,
«Qu'elle emporta dans le cercueil.

«O nature, ta voix si chère
«S'éteint[3] dans l'horreur du danger ;
«Sans accourir pour le venger,
«Le frère voit frapper son frère ;
«Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
«Le vieillard livre le repas
«Qu'il a dressé[5] pour sa famille ;
«Et la mère, au bruit de[6] leurs pas,
«Maudit la beauté de sa fille.

«Le lévite est en proie[7] à leur férocité ;
«Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
«Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
«Chaste victime, il tombe avec son innocence
«Sous le bâton ensanglanté.

---

1. Ὁ λειτουργός, ἐκτελεστὴς τῆς ὀργῆς σου, ὁ Τοῦρκος. 2. Ἀντὶ χρυσοῦ. 3. Πενθοῦντες ναοὺς ἡμῶν τὸ δὲ **autel**, τὸ μέρος ἀντὶ τοῦ ὅλου. 4. Σβέννυται, δὲν ἀκούεται. 5. Παρεσκεύασεν. 6. Ἀκούουσα τά. 7. Ὁ ἱερεὺς εἶναι ἔρμαιον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

« Les rois,[1] quand il faut nous défendre,
« Sont avares de leurs soldats.
« Ils se disputent des États,
« Des peuples, des cités en cendre ;
« Et tandis que, sous les couteaux,
« Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
« Inonde la terre où nous sommes :
« Comme on partage des troupeaux,
« Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface,[2] ou quelques vains discours,
« A des indifférents parlent de nos misères,[3]
« Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :
« Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
« Et nous expirons sans secours !

« L'oiseau des champs trouve un asile
« Dans le nid qui fut son berceau,
« Le chevreuil sous un arbrisseau,
« Dans un sillon le lièvre agile,
« Effrayé par un léger bruit ;
« Le ver qui serpente et s'enfuit
« Sous l'herbe, ou la feuille qui tombe,
« Échappe au pied[4] qui le poursuit . . .
« Notre asile à nous, c'est la tombe !

« Heureux qui meurt chrétien ! Grand Dieu ! leur cruauté
« Veut convertir[5] les cœurs, par le glaive et les flammes,
« Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
« Où de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
« L'espérance et la charité.[6]

---

1. Ἐννοεῖ τοὺς βασιλεῖς τῆς Εὐρώπης. 2. Λησμονεῖται. 3. Ἐννοεῖ τὰ περὶ Ἑλλάδος ἐκδοθέντα βιβλία καὶ τοὺς ἐν ταῖς βουλαῖς ὑπὲρ αὐτῆς λόγους. 4. Τὸν τρέχοντα. 5. Νὰ προσηλυτίσῃ. 6. Ἡ ἀγάπη τοῦ πλησίον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

«Sur ce rivage, où des idoles
«S'éleva l'autel reprouvé,
«Ton culte pur s'est élevé
«Des semences de leurs paroles.
«Mais cet arbre,[4] enfant des déserts,
«Qui doit ombrager l'univers,
«Fleurit pour nous sur des ruines.
«Ne produit que des fruits amers,
«Et meurt tranché dans ses racines.

«O Dieu ! la Grèce, libre en ses jours glorieux
«N'adorait pas encor la parole éternelle ;
«Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux :
«Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
«Que Jupiter et ses faux dieux ?»

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,[2]
L'étincelle jaillit, le salpêtre[3] a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend[4] . . . l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé ? vient-il de ton esquif ![5]
Est-ce toi qui gémis, lévite ? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif ?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre ;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard ;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,[6]

---

1. Ἡ τοῦ Χριστοῦ θρησκεία. 2. Προστέλλεται τὴν κεφαλὴν διὰ νὰ σκοπεύσῃ. 3. Τὸ νίτρον, μετωνυμικῶς ἀντὶ ἡ πυρῖτις. 4. Ἀκούεται. 5. Σκάφος, ἀκάτιον. 6. Μετρῶν, ὁηλ. θεωρῶν μετὰ τρόμου, κατοπτεύων τὴν ἔκτασιν τοῦ κόλπου.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche . . .
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit ;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier . . . la menace expire dans sa bouche ;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse ;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants[1] il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps ;
« Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends[2] ! »

B'.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB[3]

En Europe ! en Europe !—Espérez !—Plus d'espoir[4] !
« —Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde

1. Βαίνων παρὰ τὰ ἠχήεντα κύματα. 2. Νῦν δὲ σὺ μὲ περιμένεις. 3. Ἀρ' οὗ ἐπὶ δύο μῆνας ἔπλευσεν ὁ Κολόμβος ἀνὰ τὸν Ὠκεανόν, καὶ δὲν εὗρεν οὐδαμοῦ γῆν, στασιασάντων διὰ τοῦτο τῶν ναυτῶν αὐτοῦ, καὶ ἀπαιτούντων νὰ ἐπιστρέψωσιν εἰς τὴν Ἱσπανίαν, κατώρθωσε νὰ λάβῃ παρ' αὐτῶν τριήμερον προθεσμίαν. 4. Δὲν ὑπάρχει πλέον ἐλπὶς ἀπεκρίνοντο οἱ ναῦται τοῦ Κολόμβου παρακελεύοντος αὐτοῦ νὰ ἐλπίσωσιν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Il marche, et des trois jours le premier jour à lui ;[1]
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;[2]
Il marche, et le jour baisse.[3] Avec l'azur de l'onde[4]
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours, et la sonde[5]
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre[6] qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,[7]
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;[8]
L'ardente croix du Sud[9] épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
« —Le jour ! et que vois-tu ? —Je vois l'immensité.[10]

Qu'importe ?[11] il est tranquille... Ah ! l'avez-vous pensé ?[12]
Une main sur son cœur,[13] si sa gloire vous tente,
Comptez les battements[14] de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour[15] brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur ;
Vous comprendrez alors que durant ces journées
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.[16]
Vous direz : ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments ![17]

---

1. Ἐλαμψεν, ἔφεγξεν, ὁηλ. ἀνέτειλε. 2. Ὀπισθοχωρεῖ, φεύγει ἀπ' αὐτοῦ. 3. Βραδυάζει. 4. Τῆς θαλάσσης. 5. Τὴν βολίδα. 6. Ἐπὶ τοῦ σίακος. 7. Τοῦ σάλου, τοῦ κλυδωνισμοῦ τὸν ὑπόκωφον μυκηθμόν. 8. Διότι εἶχον μεταβῇ εἰς τὸ νότιον ἡμισφαίριον. 9. Ἀστερισμὸς τοῦ νοτίου ἡμισφαιρίου. 10. Τὸ ἄπειρον διάστημα. 11. Τί σημαίνει ; ἢ τί τὸν μέλει. 12. Τὸ ἐσκέφθητε καλῶς ; 13. Θέσατε τὴν χεῖρα ἐπὶ τῆς καρδίας του. 14. Τοὺς παλμούς. 15. Ἐναλλάξ. 16. Αἰῶνας ὅλους κατά τινας στιγμάς. 17. Ἀγοραζομένη ἀντὶ τῶν βασάνων του.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Oh ! qui peindra jamais cet ennui dévorant,[1]
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,[2]
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend ?[3]
Fou sublime,[4] insulté par des sages vulgaires !
Tu le fus, Galilée ![5] Ah ! meurs... Infortuné,
A quel horrible effort n'est-tu pas condamné,
Quand, pâle, et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et les sens,
Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants !

Le second jour a fui.[6] Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre[7] on conspire.
« Périra-t-il ? aux voix[8] :—la mort !—la mort !—la mort !
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard ![9]

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse,[10] il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !

---

1. Τὴν θυμοβόρον ἐκείνην ἀδημονίαν. **2.** Τὴν καθ' ἑαυτόν, τὴν κατ' ἰδίαν παραφοράν. **3.** Ὅστις μόνος ἐννοεῖ ἑαυτόν. **4.** Παράφρων ὑψίνους. **5.** Τοιοῦτος ὑπῆρξας καὶ σὺ Γαλιλαῖε ! (Ὁ περίφημος τῆς Ἰταλίας μαθηματικὸς καὶ ἀστρονόμος, ὅστις καταδικασθεὶς ὑπὸ τῆς ἱερᾶς ἐξετάσεως διὰ τὰς περὶ κινήσεως τῆς γῆς δοξασίας του, ἠναγκάσθη ν' ἀρνηθῇ ἐνόρκως τὰς πλάνας του, ὡς ἐκάλουν αὐτάς, διότι ᾄθεν ἀντέβαινον εἰς τὴν θρησκείαν, ἐπιφωνήσας ὅμως κτυπῶν τὴν γῆν μὲ τὸν πόδα τὸ περίφημον ἐκεῖνο : «**Eppur si muove,** καὶ ὅμως κινεῖται !») **6.** Ἔφυγε, τοὐτέστι παρῆλθεν. **7.** Κρυφίως. **8.** Ἂς ψηφοφορήσωμεν. **9.** Τὸν τυχοδιώκτην Κολόμβον ὅστις μετὰ μίαν ἡμέραν ἔμελλε ν' ἀναδειχθῇ μέγας. **10.** Τὸν περιβάλλει, τὸν περιλαμβάνει.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

L'or brille sur ses fruits,[1] ses eaux roulent de l'or.
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien !
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ![2] et d'un nom qui n'était pas le tien ![3]

Regarde : les vois-tu, la foudre[4] dans les mains,
Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage[5]
Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage ?[6]
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique[7] étendu sur ce brasier brûlant ;[8]
Vois le saint crucifix,[9] dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue ; elle s'ouvre : descends !
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,[10]
Captifs privés du jour, dont les bras languissants
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent ;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverrnot plus.
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort[11] traîne dans les tortures

---

1. Ὁ χρυσὸς λάμπει ἐπὶ τῶν καρπῶν του, τῶν πρεόντων του, ὅηλ. ἐκ τοῦ ἐμπορίου αὐτῶν θὰ γεννᾶται χρυσός. 2. Πόσον εἶναι λυπηρόν ! 3. Τὸ τοῦ Ἀμερίκου Βεσπουκίου, μεταγενεστέρου θαλασσοπόρου, ὅστις ὅμως κατώρθωσε νὰ δώσῃ τὸ ὄνομά του εἰς τὸν νέον κόσμον, γράψας πρῶτος χάρτην αὐτοῦ. 4. Τὸ πυροβόλον. 5. Διψῶντας σφαγάς, αἱμοχαρεῖς. 6. Ὑπαινίσσεται τὴν ἀγριότητα, μεθ' ἧς μετεχειρίσθησαν τοὺς κατοίκους τοῦ νέου κόσμου οἱ Ἱσπανοί. 7. Λέξις σημαίνουσα τότε τὸν βασιλέα παρὰ τοῖς Μεξικανοῖς. 8. Τὴν πυρὰν ἐφ' ἧς ὁ Κόρτες ἐξήπλωσε τὸν Μοντεζουμᾶν καισάκην τοῦ Μεξικοῦ. 9. Σταυρὸν μὲ ἀποτύπωμα τοῦ ἐσταυρωμένου. 10. Τὰ μεταλλεῖα, ἐν οἷς ἠναγκάζοντο ὑπὸ τῶν Ἱσπανῶν νὰ ἐργάζωνται οἱ ἰθαγενεῖς. 11. Παρατεταμένος θάνατος, ὅηλ. ἀβίωτος βίος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.[1]

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenu pour enfanter le crime,
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser[2] sur le joug des sujets qu'il opprime.
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,[3]
Par cent chemins honteux du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,[4]
Qui leur vend ses pardons[5] au bord de leurs tombeaux.

De l'or ! tout pour de l'or ! les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains[6] que l'Europe a vomie.
Toi seul[7] l'as dévasté ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert ;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change : il voit au Nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang :
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,

---

1. Αἰώνιον νύκτα, δηλ. τὸν θάνατον. 2. Νὰ ἐπιβαρύνῃ. 3. Τὴν ἄδικον ἀπόφασιν αἰσχροῦ τινος μέλους τῆς ἱερᾶς ἐξετάσεως. 4. Τοῦ Πάπα. 5. Τὴν ἄφεσιν τῶν ἁμαρτιῶν διὰ τῶν συγχωροχαρτίων του. 6. Τὸν ἀρρὸν ἤτοι τὰ καθάρματα τῆς ἀνθρωπότητος. 7. Σὺ μόνος, δηλ. ὁ Κολόμβος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire ; ils montrent Washington,[1]
Et Colomb reconnaît le héros véritable.
O vieux Cincinnatus,[2] inflexible Caton,[3]
Votre antique vertu n'est donc pas une fable !
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage[4] auprès de lui dans le conseil prend place,
Et, non moins révéré sous des traits différents,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre[5] aux cieux et le sceptre aux tyrans.[6]

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs ?
Quel monarque ou quel Dieu sur ce bord va descendre ?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.[7]
De respect et d'amour il marche environné ;
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné ;
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour ta liberté sainte a toujours combattu,
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

---

1. Τὸν Οὐσιγκτῶνα, ἀρχηγὸν τῆς ἐπαναστάσεως τῶν Ἡνωμένων Πολιτειῶν τῆς Ἀμερικῆς κατὰ τῆς Ἀγγλίας, καὶ πρῶτου αὐτῶν πρόεδρον. 2. **Cato Major**, αὐστηρότατος προστάτης τῶν ἁπλῶν ἠθῶν, ἐχθρὸς τῶν εὐγενῶν, ἐπαναλαμβάνων, ὅπου ἠδύνατο, τὴν γνώμην του : **Ceterum censeo Carthaginem esse delendam.** 3. Ῥωμαῖος ἐπιφανής, περίφημος διὰ τὴν ἁπλότητα τῶν ἠθῶν του, ἣν ἐτήρησε καὶ ἐν τοῖς ὑπάτοις ἀξιώμασιν. Ἐξελέχθη δὲ δικτάτωρ, καὶ πάλιν ἐπέστρεψεν εἰς τὸ ἄροτρον καὶ τὸν ἀγροτικὸν βίον του. 4. Ὁ Φραγκλῖνος. 5. Τοὐτέστι τὸ ἠλεκτρικὸν ῥευστόν. 6. Καθιεροῖ τὸ δημοκρατικὸν πολίτευμα ἐν τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι. 7. Ὁ μέγας στρατηγὸς **Lafayette**, ὅστις νεώτερος ὢν ἔδραμεν εἰς βοήθειαν τῆς Ἀμερικανικῆς ἐπαναστάσεως μετὰ καὶ ἄλλων εὐπατριδῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Oh ! combien cet empire a pris un noble essor
Depuis les jeux sanglants de sa virile enfance !
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence !
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,[1]
Son pavillon d'azur,[2] où deux fois douze étoiles
Sont l'emblême flottant de ses peuples unis.

L'héroique leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du Midi[3] produit l'indépendance :
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar[4] chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier,[5] pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire ;[6] et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

« O Liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
« Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
« Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil
« Secoue, en m'appelant, ses mains longtemps captives !
« D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
« Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids.
« De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
« Va donc, fille du ciel, va par-delà les mers,

---

1. Ὑπαινίσσεται τοὺς Ἄγγλους. 2. Ἡ Ἀμερικανικὴ τῶν Ἡνωμένων Πολιτειῶν σημαία φέρει τόσους ἀστέρας, ἐπὶ βάσεως κυκνῆς, ὅσαι αἱ πολιτεῖαι ἐξ ὧν συνίστανται. Νῦν φέρει τριάκοντα ἀκτώ. 3. Τῆς Νοτίου Ἀμερικῆς. 4. Τὸν ἀρχηγὸν τῶν κατὰ τῆς Ἱσπανίας ἐπαναστάσεων τῆς Νοτίου Ἀμερικῆς. 5. Ὡς ὁ φοῖνιξ. 6. Αἱ Ἡνωμέναι Πολιτεῖαι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

«Va, toi qu'ils croyaient morte et qui n'es qu'endormie,
«Briser les fers rouillés de leur vieil univers !»

Colomb se ranimait à cette noble voix.
Terre ! s'écria-t-on, terre ! terre !... il s'éveille ;
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre !... ô doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand ;[1] l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah ! c'était peu !... que reçoit-il ? des fers[2].

V. DE LAPRADE

AUX HELLENES

QUI SONT VENUS COMBATTRE POUR LA FRANCE[3]

Allez, fils de la Grèce, et soyez un exemple
A ces peuples ingrats sauvés de notre sang :[4]
D'un regard lâche et froid l'Europe nous contemple,
Et vous venez pour nous mourir au premier rang.

Vous seuls vous souvenez des œuvres de la France,
Lorsque chacun l'oublie ou l'insulte en son deuil ;

1. Φερδινάνδος βασιλεὺς τῆς Ἀραγωνίας, ὃς ἀπάνω τοῦ ὁποίου ἐπεχείρησεν ὁ Κολόμβος τὸν πρὸς ἀνακάλυψιν τῆς Ἀμερικῆς πλοῦν. 2. Ὡς γνωστὸν ὁ Κολόμβος κατηγορηθεὶς κατὰ τὴν ἐξ Ἀμερικῆς εἰς τὴν Ἱσπανίαν ἐπιστροφήν του, ἐρρίφθη αἰφνιδιαίως εἰς τὰς φυλακάς. 3. Τὸ ποίημα τοῦτο ἐγράφη πρὸς τοὺς Ἕλληνας ἀξιωματικοὺς καὶ λοιποὺς ἐθελοντάς, οἵτινες μετέβησαν ὅπως πολεμήσωσιν ὑπὲρ τῶν Γάλλων κατὰ τὸν Γαλλο-Πρωσσικὸν πόλεμον τοῦ 1870. 4. Ἐννοεῖ τοὺς Βορείους Ἀμερικανούς, τοὺς Βέλγους, τοὺς Τούρκους κατὰ τὸν Κριμαϊκὸν πόλεμον καὶ τέλος τοὺς Ἰταλούς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Vous seuls vous prononcez le mot : reconnaissance !
A le dire bien haut vous mettez votre orgueil.[1]

Soyez bénis ! venez, ô généreuse race,
Vous de la liberté les plus anciens soldats ;
Vous seuls sous nos drapeaux méritez une place,
Enfants de Thémistocle et de Léonidas.

Passez calmes et fiers, et brillez dans nos villes
Comme un rayon de gloire à travers nos malheurs,
Et tombez avec nous, héros des Thermopyles,
Tels que vos grands aïeux et couronnés de fleurs.

Peuple orné par le ciel de ses dons les plus rares,
Peuple chez qui la Muse eut son premier autel,
Enseignez-nous, ô Grecs, à chasser les barbares ;
Montrez-nous comme on meurt pour renaître immortel.

Guerriers que mon enfance admirait avec larmes,
Salut, ô Nikitas, Canaris, Botzaris !
Je reconnais vos fils et je baise vos armes . . .
Athènes les devait à sa fille Paris.[2]

Venez de tous ces lieux d'où nous vint la lumière,
Où le jour s'est levé pour tout le genre humain ;
Et des Huns[3] ténébreux sauvez, peuple d'Homère,
Le flambeau du progrès remis à notre main.[4]

Dussiez-vous y périr[5] votre gloire est certaine ;
Chacun de vos exploits au loin sera conté.
Lorsqu'on dira vos noms dans Sparte et dans Athène,
La France répondra : «Morts pour la liberté !»

---

1. Σεμνύνεσθε εἰς τὸ νὰ προφέρητε τὴν λέξιν ταύτην μεγαλοφώνως. 2. Τοὺς Παρισίους ἀποκαλεῖ θυγατέρα τῶν Ἀθηνῶν. 3. Ἐκ τῶν Οὔνων· ἐννοεῖ ἐκ τῶν Γερμανῶν. 4. Τὴν λαμπάδα τῆς προόδου τὴν παρὰ τῶν προγόνων ὑμῶν παραδοθεῖσαν ἡμῖν. 5. Κἂν ἀπολεσθῆτε.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Deux nations, deux sœurs par les hautes pensées,
Mères de la pitié, mères des douces lois,
Préparent à vos morts des couronnes tressées
Du laurier de l'Attique et du chêne gaulois.

Et vous, soyez témoins, vous leurs divins ancêtres :
Du haut du Parthénon regardez jusqu'à nous,
Vous que l'esprit humain aura toujours pour maîtres,
Et saluez vos fils !... Ils sont dignes de vous.

Ils tiennent[1] de vous seuls ces généreuses flammes.
Poëtes souverains,[2] guerriers, sculpteurs, penseurs :
Vous avez fait leurs corps aussi beaux que leurs âmes,
Et vous nous les donnez, maîtres, pour défenseurs.

O Grecs ! mon humble voix par les pleurs étouffée
Vous dit trop mal nos cœurs,[3] nos vœux reconnaissants ;
Alouette gauloise, aux cygnes de l'Alphée
J'adresse de trop bas[4] mes saluts impuissants.

Mais là-haut, dans l'éther, loin du globe éphémère,
Que souillent ces tyrans promis aux coups des dieux,
Dans les champs éternels peints par le grand Homère,
Je vois se rencontrer deux groupes radieux :

Ils sont là tous, Bayard, Turenne, Ulysse, Achille,
Platon et Phidias, et Lamartine aussi !
Et, devant eux, Corneille a pris la main d'Eschyle,
Le salue et l'embrasse en lui disant : Merci !

---

1. Ἔλαβον, ἔχουσιν. 2. Ἄκροι, ὑπέρτατοι. 3. Ἀτελῶς σᾶς ἐκφράζει τὰ αἰσθήματα τῶν καρδιῶν ἡμῶν. 4. Ἐκ ταπεινῆς θέσεως. Μετριοφρόνων ἐκφράζεται οὕτως ὁ ποιητής.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ROUGET DE L'ISLE

LA MARSEILLAISE

Allons,[1] enfants de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé,
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ![2]
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, et nos compagnes !
Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !
Marchons ! Marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves
Contre nous en vain conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah quel outrage !
Quels transports il doit exciter ![3]
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre[4] à l'antique esclavage.
Aux armes, etc.

---

1. Ἄγωμεν. 2. Τῶν πολεμίων, τῶν ἐχθρῶν οἵτινες εἰσέβαλον εἰς τὸ Γαλλικὸν ἔδαφος διὰ τὴν παλινόρθωσιν τῆς τυραννίας. 3. Ὁποίαν παραφοράν, ἐνθουσιώδη ὀργήν. 4. Νὰ ἐπαναγάγωσιν, ἀποκαταστήσωσιν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ?
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient ?
De vils despotes[1] deviendraient
Arbitres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! etc.

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides !
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez ! vos projets parricides[2]
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tous prêts à se battre.
Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous !....
Mais les despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé !
Ces tigres de sang altérés,
Qui déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, ciloyens !

---

1. Οἱ κατὰ τῆς Γαλλικῆς δημοκρατίας συνασπισθέντες βασιλεῖς. 2. Πατροκτόνα, διότι πολλοὶ ἀριστοκράται Γάλλοι εἶχον ἑνωθῆ μετὰ τῶν ξένων μοναρχῶν τῶνεἰσβαλόντων εἰς τὴν Γαλλίαν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accours à tes mâles[1] accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes etc.

Que l'amitié, que la patrie,
Fassent[2] l'objet de tous nos vœux,
Ayons toujours l'âme remplie
Des feux qu'ils inspirent tous deux ;
Soyons unis, tout est possible.
Nos vils ennemis tomberont,
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible :
Aux armes, etc.

ANDRÉ CHÉNIER

A'.

LA JEUNE CAPTIVE[3]

«L'épi naissant[4] mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir,[5] le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;[6]

1. Εἰς τοὺς ἀρρενωποὺς φθόγγους του, τὸ ἀρρενωπὸν κέλευσμά του. 2. Ἔστωσαν. 3 Ἐν τῇ «Νεαρᾷ Δεσμώτιδι» ὁ χαριέστατος ποιητὴς **André Chénier**, ὁ μητρόθεν Ἕλλην, αἰχμάζεται τὴν δεσποινίδα **De Coigny**, φυλακισθεῖσαν μετ' αὐτοῦ ἐν τῇ εἱρκτῇ τῆς **Conciergerie**. 4. Ὁ φυόμενος στάχυς, ὁ τριφερός. 5. Ληνός· ὅλ. ἄνευ κινδύνου τοῦ νὰ ἐκκοπῇ καὶ ἐμβληθῇ εἰς ληνόν. 6. Δῶρα τῆς αὐγῆς, τὴν δρόσον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,[1]
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs[2] vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers,[3] il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.[4]
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,[5]
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle[6] chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ?[7] Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie,[8]
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;[9]
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux[10]
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage[11] encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin[12]
J'ai passé les premiers à peine.

---

1. Ὅτην καὶ ἂν ἔχῃ ταραχὴν καὶ ἀνίαν ὁ παρὼν καιρός, τοὐτέστιν οἱ τῆς Ἐπαναστάσεως χρόνοι. 2. Ὁ ἄδακρυς, ἀναίσθητος στωϊκός. 3. Ὑπάρχουσι μὲν ἡμέραι πικραί, ἀλλά. 4. Ἡ γόνιμος καὶ ἀπατηλὴ φαντασία πληροῖ τὴν καρδίαν μου (ὡς νέα βλέπει τὰ τοῦ βίου ὡραῖα καὶ ἀνθηρά). 5. Μάτην μὲ στενοχωροῦσιν οἱ τοῖχοι τῆς εἱρκτῆς. 6. Ἡ Φιλομήλα, τοὐτέστιν ἡ ἀηδών, διότι κατὰ τὸν μῦθον Πρόκνη ἐγένετο Χελιδών, Φιλομήλα ἀηδών, Τηρεὺς δ' ἐγένετο Ἔποψ. 7. Ἐγὼ λοιπὸν πρέπει ν' ἀποθάνω ; εἶναι δίκαιον ; 8. Δὲν κατατρύχονται ὑπὸ τύψεως τοῦ συνειδότος, οὐδὲν κακὸν σύνοιδα ἐμαυτῇ. 9. Πάντων οἱ ὀφθαλμοὶ προσμειδιῶντές μοι, ὅταν ἀνατείλῃ ἡ ἡμέρα, μὲ δεξιοῦνται. 10. Ἐν τῇ εἱρκτῇ. 11. Τὸ ὡραῖον τῆς νεότητός μου στάδιον. 12. Τῶν παρὰ τὴν ὁδὸν φυομένων, πτελεῶν δηλ. τῶν ἐτῶν τῆς ζωῆς μόλις τὰ πρῶτα διῆλθον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps,[1] je veux voir la moisson ;[2]
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année,[3]
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.[4]

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès[5] encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif,[6] ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix[7] de mes jours languissants,[8]
Aux douces lois des vers je pliais les accents,[9]
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux,[10]
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.[11]

---

1. Μεταφ. Τὸ ἔαρ τοῦ βίου, τουτέστι τὴν νεότητα. 2. Τὸ θέρος, τὴν ὡρίμου ἡλικίαν. 3 Τὸ ἔτος, δηλ. τὴν ἡλικίαν, τὸ ἔτη ὅλης τῆς ζωῆς μου. 4. Ἡ αὐτὴ σημασία. 5. Θεὰ τῶν ποιμένων. 6. Ἐν ᾧ δηλ. ἤμην κατηφὴς καὶ αἰχμάλωτος. 7. Ἀποτινάξας τὸ βάρος. 8. Τῆς ἀσθενοῦς ζωῆς ἡ ὑπάρξεώς μου. 9. Ἐστιχούργουν. 10. Ἀγαπῶντα νὰ περιεργάζηται κατὰ τὰς ὥρας τῆς σχολῆς. 11. Ὅσοι ζήσωσι πλησίον αὐτῆς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

B'.

LA JEUNE TARENTINE[1]

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés !
Oiseaux chers à Téthys ; doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu,[2] Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :[3]
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil[4] de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre[5] enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.[6]

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys,[7] les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux[8] monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,[9]
Le poussent au rivage, et dans ce monument[10]

---

1. Ἐκ τοῦ Τάραντος τῆς Ἰταλίας, ἐν τῇ μεγάλῃ λεγομένῃ Ἑλλάδι. 2. Ἔζησε, δὲν ὑπάρχει πλέον. 3. Πόλις τῆς Σικελίας, ἐπὶ τοῦ μεσημβρινοῦ αὐτῆς μέρους, ἀποικία τῶν Συρακουσῶν. 4. Τὸν οἶκον, τὴν κατοικίαν. 5. Ἐν τῷ ἐκ κέδρου κιβωτίῳ. 6. Εἰς τοὺς κόλπους, ἤτοι εἰς τὸ βάθος τῆς θαλάσσης. 7. Θέτις ἡ θυγάτηρ τοῦ Νηρέως, θαλασσία νύμφη καὶ μήτηρ τοῦ Ἀχιλλέως. 8. Ἀπὸ τῶν. 9. Τῶν θαλασσῶν. 10. Ὑποτίθεται, ὅτι φαίνεται ὁ τάφος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

L'ont au cap du Zéphyr[1] déposé mollement ;
Et de loin, a grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,[2]
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu[3] ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen[4] n'orna point tes cheveux. »

A. BARBIER

IAMBES

L'IDOLE[5]

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain ;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier,[6] vieux Vulcain :
Donne force pâture[7] à l'avide fournaise ;
Car pour mettre ses dents en jeu,[8]
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais[9] en feu.

---

1. Ἀκρωτήριον τοῦ Ζεφύρου ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Νοτίου Ἰταλίας, Ἰταλιστὶ τὴν σήμερον Cap. Bergano καλούμενον. 2. Καὶ βαρυπενθεῖς ἢ γοερῶς θρηνοῦσαι. 3. Δὲν ἐνεδύθης. 4. Ὁ νυμφικὸς πέπλος. 5. Ἀνδριὰς ὁ ἐπὶ τῆς ἐν τῇ πλατείᾳ τῆς Βενδώμης χαλκῆς μεγάλης στήλης, ἐφ' ἧς οἱ ἀναγλύφων παρίστανται αἱ μάχαι Ναπολέοντος τοῦ Α'. 6. Διατήρει τὴν ἀνθρακιάν. 7. Πολλὴν τροφήν. 8. Ἵνα τεθῶσιν εἰς κίνησιν, εἰς ἐνέργειαν. 9. Ὁ οὐρανίσκος, ἢ ὁ θόλος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
Chaque lingot se prend au flanc ;
Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme des damnés en enfer.[1]
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots ;[2] chauffeur,[3] ouvre la porte
Et laisse passer le hautain ;[4]
O fleuve impétueux ! mugis et prends ta course,
Sors de la loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme du volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

II

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que[5] ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue

1, Τὰ πάντα μηκύνουν συστρέφονται, συνεναγκαλίζονται καὶ σπαράττονται ὡς κολασμένοι ἐν τῷ Ἅδῃ. 2. Ὁ ὀρείχαλκος ἀναβράζει κατὰ κύματα. 3. Καμινάπτα! 4. Τὸν ὑψηλόφρονα, τὸν ἐπηρμένον. 5. Πόσον!

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Pendit sous un chanvre[1] brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra[2] monotone,
Ébranler le bronze puissant ;
Et quand sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain ;
Le Hun,[3] le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse[4] fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle
Ce jour pèse[5] comme un remord ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.[6]
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,[7]
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air ;
Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,[8]
Je n'ai jamais chargé[9] qu'un être de ma haine . . .
Sois maudit, ô Napoléon !

---

1. Κάνναβις, ἥτοι σχοινίον. Ἐκρεμάσθη μὲ ἀχρεῖον σχοινίον, ὅτε κατεβιβάσθη ἀπὸ τοῦ βάθρου του ὑπὸ τῶν συμμάχων Ρώσσων καὶ Πρώσσων. 2. Ἀλλαλαγμοῦ. 3. Οἱ Οὖνοι, δηλ. βάρβαροι, Ἄγγλοι, Ρῶσσοι, Πρῶσσοι, οἱ σύμμαχοι ἐχθροὶ καὶ νικηταὶ τοῦ Ναπολέοντος. 4. Χαμερποῦς. 5. Θλίβει. 6. Δὲν ἐξαλείφεται ἄλλως ἢ διὰ τοῦ θανάτου. 7. Ὑπὸ τὴν σκιὰν τῶν μαρμάρων, δηλ. τῶν μεγάρων, τῶν ἀνακτόρων. 8. Ἀκατονομάστους ὕβρεις. 9. Δὲν ἐπεβάρυνα ἄλλον ἤ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

III

O Corse[1] à cheveux plat ! que ta France était belle
Au grand soleil de Messidor ![2]
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir[3] et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge et, belle vagabonde,
L'œil haut,[4] la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Dompteur audacieux,[5] tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :[6]
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
Toujours l'air, toujours le travail,

---

1. Κορσική, ἡ ἀρχαία Κύρνος, νῆσος ἐν τῇ Μεσογείῳ, εἶναι ἡ πατρὶς τοῦ Ναπολέοντος. 2. Ὄνομα μηνὸς τοῦ δημοκρατικοῦ τῶν Γάλλων ἡμερολογίου, διότι ὡς γνωστὸν ἐπὶ τῆς πρώτης δημοκρατίας ἀντικατέστησαν τὸ Ἰουλιανὸν ἡμερολόγιον διὰ τούτου, ἀρχομένου ἀπὸ 21 Σεπτεμβρίου, εἰς δὲ τοὺς μῆνας ἔδωκαν ἄλλα ὀνόματα. 3. Ἵν' ἀτιμάσῃ αὐτήν. 4. Ὑψαύχην καὶ μὲ βλέμμα ὑπερήφανον. 5. Θρασὺς ἱππόδαμος. 6. Τέρψιν, παιδιάν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot[1] dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;[2]
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;[3]
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas ![4]
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur[5] tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.[6]

IV

Maintenant tu renais de la chute profonde :
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,[7]

---

1. Τὴν σκληρὰν ὁπλήν του. 2. Κατεπάτησε τὴν γαστέρα, βίψασα ὕπτια τὰ ἔθνη τῆς Ἠπειρωτικῆς Εὐρώπης. 3. Τὸν Κορσικανὸν ἱππέα της, τὸν Ναπολέοντα. 4. Ἀλλ' ὦ δήμιε, Ναπολέων, δὲν εἰσήκουσας. 5. Μανιωδῶς 6. Καὶ διὰ τῆς πτώσεως ταύτης ἔσπασε τὴν ὀσφύν σου, ἐν τῇ μάχῃ δηλ. τοῦ Βατερλώ. 7. Ὁ ἁρπαστὴς τοῦ στέμματος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la liberté ;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance[1]
Qui mourut sur un noir rocher,[2]
Traînant comme un boulet[3] l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger ;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges ;[4]
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles ;
Son nom dans tous les carrefours
Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pèlerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs ;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole[5]
Autour du grand Napoléon.

---

1. Ἱερὰ συμμαχία ἐπεκλήθη ὁ κατὰ τοῦ Ναπολέοντος συνασπισμὸς τῆς Ῥωσίας, Γερμανίας καὶ Αὐστρίας. 2. Ἐν τῇ νήσῳ τῆς Ἁγίας Ἑλένης, ὅπου ἐξωρίσθη ὑπὸ τῶν Ἄγγλων. 3 Σύρει εἰς τὸν πόδα του ὡς σφαῖραν καταδίκου. 4. (Εἰρωνικῶς). Δὲν εἶναι πλέον βορβοροκύλιστος. 5. Χορὸς καὶ ᾆσμα, λίαν προστριλῆ τοῖς ἐπαναστατικοῖς τοῦ 93.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité ;
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires,
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple vainement vous allégez la chaîne ;
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas sans sueur et sans peine
S'achemine vers le tombeau :
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue :
Le peuple perdra votre nom ;[1]
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon ;
Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
Par milliers fait pourrir ses os ;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur le dos.

1. Θὰ λησμονήσῃ τὸ ὄνομά σας.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

BOILEAU

A'.

SATYRE V[1]

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU[2]

LA NOBLESSE

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux[3]
Suit comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.[4]
Mais je ne puis souffrir qu'un fat,[5] dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,[6]
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui,[7]
Je veux que[8] la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière[9] aux plus vieilles chroniques,

---

1. Ἐν τῇ σατύρᾳ ταύτῃ, τῇ καλλίστῃ ἴσως ὅσων ἔγραψεν ὁ ποιητής, σατυρίζεται ἡ γελοία τάσις τῶν ἐξ ἐπιφανοῦς γένους καταγομένων, εἰς τὸ νὰ νομίζωσιν ὅτι τὸ γένος ἀρκεῖ αὐτὸ καὶ μόνον νὰ λαμπρύνῃ ἄνθρωπον στερούμενον πάντων τῶν ἄλλων προσόντων. 2. Ὁ Μαρκήσιος Δανζὼ, εἰς ὃν ἀφιεροῦται ἡ σάτυρα αὕτη, ἐγεννήθη τῷ **1638** καὶ ἀπέθανε τῷ **1720** διατελέσας μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ τῆς Ἀκαδημίας τῶν ἐπιστημῶν, καὶ αὐλικὸς τοῦ Λουδοβίκου ΙΔ'. 3. Καταγόμενος ἐκ γένους, ἐξ οὗ πολλοὶ ἐξῆλθον ἡμίθεοι, ὁηλ. ἥρωες ὄζει κολακείας τοῦτο. 4. Ὁ Δανζὼ δὲν κατήγετο ἐκ μεγάλου γένους, ἀλ' ὁ καὶ δὲν ἦτο ὁ κατωλληλότατος, ἵνα ἀντιπροσωπεύσῃ ἐν τῇ σατύρᾳ ταύτῃ τὴν ἀρχαίαν γαλλικὴν εὐγένειαν, πλὴν, ὡς φαίνεται ὁ ποιητὴς εἶχε λόγους νὰ περιποιηθῇ αὐτόν. 5. Βλάξ, εὐήθης. 6. Ματαίαν, ἀνωφελῆ εὐγένειαν. 7. Νὰ ἐναβρύνηται ἐπὶ τιμῇ ἢ δόξῃ μὴ ὀφειλομένῃ αὐτῷ. 8. Ἔστω ὅτι. 9. Παρέσχεν, ἐχορήγησεν ὕλην.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Et que l'un des Capets,[1] pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.[2]
Que sort ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers[3]
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,[4]
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
Cependant, à le voir[5] avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,[6]
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.[7]
Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager[8]
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.[9]
Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier,[10] qui fier et plein de cœur,[11]
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière[12]
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,[13]
Quand ce n'est qu'une rosse,[14] est vendue au hasard,

---

1. Τῶν Καπετῶν, ἐπώνυμον τῆς τρίτης δυναστείας τῶν Φράγκων ἢ Γαλλορράγκων, ἐξ ἧς καὶ οἱ Βουρβῶνοι κατάγονται. 2. Τρία κρῖνα ἐπὶ τοῦ θυρεοῦ, ἅπερ ἦσαν τὸ ἔμβλημα τοῦ βασιλικοῦ οἴκου τῶν Γάλλων. 3. Ὧν ἐφείσθησαν οἱ σκώληκες, αἵτινες οὔπω ἐγένοντο βορὰ σκωλήκων. (Ἐννοεῖ δὲ τὰς περγαμηνάς, ἤτοι παλαιὰ ἔγγραφα τῶν τίτλων τῆς εὐγενείας). 4. Ὅσον καὶ ἂν κατάγεται ἐκ θείας γενεᾶς. 5. Βλέπων τις αὐτόν. 6. Ὑπόκειται εἰς τὴν ἐξουσίαν του. 7. Τὸν ἔπλασεν ἐκ διαφόρου πηλοῦ ἢ ἐμέ. 8. Ἄνευ πολλῆς συγκαταβάσεως. 9. Θὰ τὸν ἐρωτήσω περὶ τῆς ὑψηλοφροσύνης του ταύτης. 10. Ἐκτιμῶσι τὸν κέλητα. 11. Τόλμης. 12. Ἐν τῷ σταδίῳ. 13. Ὀνόματα διακριθέντων ἵππων· ἡ μὲν **Alfane**, ὄνομα Ἀραβικόν, ἧν ἡ περίφημος φορβὰς τοῦ Ἀφρικανοῦ ἡγεμόνος Γρανδιάσσου, ὁ δὲ **Bayard** τοῦ Ῥενὼ δὲ Μοντωβάν. 14. Παληάλογον.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine ;
Si vous êtes[1] sorti de ces héros fameux,
Montrez nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois ? fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier[2] le repos,
Et dormir en plein champ le harnois[3] sur le dos ?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille[4] aïeux ; et, si ce n'est assez,
Feuilletez[5] à loisir tous les siècles passés.
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.[6]
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.[7]
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour[8] à votre ignominie.
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés :

---

1. Ἐπειδὴ κατάγεσθε. 2. Δύνασθε χάριν τῆς δόξης ν' ἀδιαφορήσητε διὰ τὴν ἡσυχίαν. 3. Πανοπλίαν· συνηθέστερον δὲ harnais. 4. Δύνασθε νὰ κατάγησθε. 5. Φυλλομετρήσατε, ἀναδιφήσατε, μεταφορ. ἀντὶ ἐρευνήσατε. 6. Τὸν Καίσαρα, τὸν Ἀχιλλέα, τὸν Ἀλέξανδρον. 7. Καὶ ἂν δὲν κατάγεσθε ἐξ αὐτῶν, ὀφείλετε ἢ πρέπει νὰ κατάγησθε ἐξ αὐτῶν. 8. Δὲν χρησιμεύει ἄλλως ἢ νὰ καταδεικνύῃ ἔτι μᾶλλον τὴν ἀτιμίαν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur.
Un traître, un scélerat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc[1] fort illustre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur ;
Il faut avec les grands un peu de retenue ;
Eh bien ! je m'adoucis. Votre race est connue ;
Depuis quand ! Répondez. Depuis mille ans entiers.
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers ;[2]
C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires ;
Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
Leurs noms sont échappés du naufrage du temps.
Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté ?
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence.
Chacun vivait content, et sous d'égales lois,
Le mérite y faisait la noblesse et les rois ;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture,[3] et le vice ennobli ;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa[4] les humains sous le nom de noblesse.[5]
De là vinrent en foule et marquis[6] et barons :
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

---

1. Κορμοῦ, τουτέστι γένους. 2. Καὶ δύνασαι νὰ προβάλλῃς τριάκοντα δύο βαθμοὺς εὐγενείας. 3. Ἐκχυδαϊσθεῖσαν, ἐξευτελισθεῖσαν. 4. Ἐδέσποσε τῶν ἀνθρώπων. 5. Ἀντὶ ἀρετῶν, εἰς τόπον ἀρετῶν. 6. Μαρκήσιος τὸ κατ' ἀρχὰς ἐσήμαινε τὸν φυλάττοντα τὰ σύνορα, βαρῶνα δὲ ἐν τῇ ῥωμανικῇ γλώσσῃ τὸν πολεμιστήν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ces termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de cimier et d'écart,
De pal, de contre-pal, de lambel et de fasce,
De tout ce que Segoing[1] dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler[2] le luxe et la dépense ;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets,[3]
Et trainant en tous lieux de pompeux équipages,
Le duc et le marquis se reconnurent aux pages.[4]

Bientôt pour subsister, la noblesse sans bien[5]
Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien,
Et, bravant des sergents[6] la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre[7] à sa porte :
Mais, pour comble[8] à la fin le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé[9] de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance ;[10]
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,[11]
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.[12]

---

1. **Segoing**, *δικηγόρος συγγραφεὺς τοῦ* **Mercure armorial** *ἢ* **Trésor Héraldique**, *ἤτοι τοῦ Ἑρμοῦ ἢ θησαυροῦ τῶν οἰκοσήμων, συγγράμματος εἰδικῶς πραγματευομένου περὶ αὐτῶν.* 2. *Ἐδέησε νὰ ἐπιδείξῃ.* 3. *Τοὐτέστι διὰ τῶν χρωμάτων τῆς στολῆς, τῆς λεγομένης* **livrée**. 4. *Ἐκ τῶν ἀκολούθων ἢ εὐγενῶν θεραπόντων.* 5. *Ἐνδεής.* 6. *Τὸ πάλαι δικαστικοὶ κλητῆρες.* 7. *Νὰ ἀνυπομονῇ παρὰ τὴν θύραν.* 8. *Πρὸς ἐπίμετρον ὅμως τοῦ κακοῦ.* 9. *Πιεζόμενοι, στενοχωρούμενοι.* 10. *Τὴν συμμαχίαν, ἤτοι τὴν ἐπιγαμίαν. τὸ* **συμπεθεριό**. 11. *Δι' ἀτίμου συμβολαίου ἐπώλησε τοὺς τίτλους τῆς εὐγενείας ὅλων τῶν προγόνων του.* 12. *Δυνάμει τῆς ἀτιμίας.*

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang :
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang ;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,[1]
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie,[2]
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix,
Et, l'eût-on vu porter la mandille[3] à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier[4] lui trouvera cent aïeux dans l'hstoire.

Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,[5]
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre[6] ammollis,
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune ;
A ces sages conseils asservir la fortune ;
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi ;
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime ;
Sers un si noble maître ; et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

---

1. Ἐκλαμβάνεται ὡς μανία. 2. Καὶ ἕκαστος ἀπαξιοῖ νὰ σὲ ὁμολογῇ συγγενῆ του. 3. Μανδύας θεράποντος τῆς ἐποχῆς ἐκείνης. 4. Ὁ **D'Hozier** ἀνῆκεν εἰς οἰκογένειαν, ἥτις ἐπάγγελμα, κληρονομικῶς μεταβαῖνον, εἶχε τὴν κατεργασίαν τίτλων εὐγενείας. 5. Λάμποντα μᾶλλον ἀφ' ἑαυτοῦ ἢ διὰ τῶν κρίνων, ἥτοι συμβόλων τῆς βασιλείας. 6. Ἐν τῇ πορφύρᾳ, μεταφ. ἀντὶ βασιλικῷ ἀξιώματι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

B'.

LE LUTRIN[1]

CHANT V

Loin du bruit cependant les chanoines[2] à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté,[3]
Par le sel irritant la soif est allumée ;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,[4]
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.[5]
Il se lève enflammé de muscat[6] et de bile,[7]
Et prétend à son tour consulter la sibylle.[8]
Evrard a beau gémir du repas déserté,[9]
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.[10]
Par les détours étroits d'une barrière oblique[11]
Ils gagnent[12] les degrés et le perron antique,
Où sans cesse étalant bons et méchants[13] écrits,
Barbin[14] vend aux passants des auteurs à tout prix.
Là, le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace,

---

1. Κωμικὸν ἔπος χαριέστατον ἀφηγούμενον τὴν ἔριν ἑνὸς ψάλτου ἐκκλησίας καὶ ἑνὸς σκευοφύλακος περὶ τοῦ ὕψους πομμεγέθους τινὸς ἀναλογίου. 2. Τὰ μέλη τοῦ ἐπισκοπικοῦ συμβουλίου, τοῦ καλουμένου παρὰ τοῖς θυτικοῖς **chapitre**. 3. Τεραστίας, μεγίστης κρεατόπηγας. 4. Ἡ ταχύπτερος φήμη. 5. Τοῦ δοθέντος χρησμοῦ, ἤτοι τῆς ἀποφάσεως τοῦ σκευοφύλακος. 6. Μοσχάτου οἴνου, ἀνθοσμίου. 7. Χολῆς τοὐτέστιν ὀργῆς. 8. Θέλει αὐτὸς οὗτος νὰ ἐρωτήσῃ τὴν Πυθίαν. 9. Μάτην στενάζει διὰ τὸ ἐγκαταλειφθὲν γεῦμα. 10. Καὶ αὐτὸς παρεσύρθη ὑπὸ τῶν πολλῶν εἰς τὸ δικαστήριον. 11. Διὰ τῶν στενῶν περιστροφῶν σκολιᾶς εἰσόδου. 12. Φθάνουσιν, ἀφικνοῦνται. 13. Ἄθλια. 14. Γνωστὸς βιβλιοπώλης τῶν χρόνων τοῦ **Boileau**.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Le prélat[1] et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du Palais[2] l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux,[3] s'observe, s'envisage ;
Une égale fureur anime leurs esprits.
. . . . . .
Mais Évrard, en passant, coudoyé, par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude :
Il entre chez Barbin, et d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus[4] un volume écarté,[5]
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamène[6]
Tombe aux pieds pu prélat, sans pouls et sans haleine.[7]
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur[8] choc les chanoines s'avancent ;
La Discorde triomphe et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Évrard fondent[9] comme la grêle
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant[10] des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient le Nœud d'Amour, l'autre en saisit la Montre

---

1. Ὁ ἱεράρχης. 2. Τοῦ δικαστηρίου. 3. Καταμετροῦσιν ἀλλήλους (ἀγερώχως) διὰ τοῦ βλέμματος. 4. Δεκάτομον μυθιστόρημα τῆς δεσποινίδος Scudéri. 5. Παράμερον. 6. Ἕτερος τίτλος τοῦ προαναφερθέντος μυθιστορήματος. 7. Ἄνευ σφυγμοῦ καὶ ἀναπνοῆς, τοὐτέστι λιπόθυμος. 8. Ἵν' ἀντιστῶσι κατὰ τῆς προσβολῆς των. 9. Ἐπιπίπτουσιν. 10. Τὸ ἀρτιφυὲς καύχημα, τοὺς καρποὺς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

L'un prend le seul Jonas[1] qu'on ait vu relié ;
L'autre, un Tasse français[2] en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,[3]
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :[4]
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là près d'un Guarini,[5] Térence tombe à terre,
Là Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.[6]
Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés
Furent en ce grand jour de la poudre tirés ![7]
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre ;[8]
Et toi, rebut du peuple, inconnu Coloandre,[9]
Dans ton repos, dit-on, saisi, par Gaillerbois,[10]
Tu vis le jour[11] alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure ;
Déjà plus d'un[12] guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer[13] épais Giraut[14] est renversé :
Marineau d'un Bréboeuf[15] à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale[16] aux provinces si chère.
D'un Pinchêne «in-quarto»[17] Dodillon[18] étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,[19]
(Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.

---

1. Συγγράμματα τῆς ἐποχῆς. 2. Μετάφρασιν τῆς ἐλευθερωθείσης Ἱερουσαλὴμ, λησμονηθεῖσαν ἅμα τῇ ὀημοσιεύσει. 3. Ὑπάλληλος τοῦ καταστήματος. 4. Γοτθικὴν, τοὐτέστι βάρβαρον. 5. Ἰταλὸς συγγραφεὺς τοῦ **Pastor fido**. 6. Ἄσημος συγγραφεὺς τῆς ἐποχῆς ἐκείνης. 7. Ἐξαχθέντα ἐκ τῆς κόνεως, τοὐτέστι τῆς λήθης, τῆς ἀφανείας. 8. Ἄσημον σύγγραμμα. 9. Ἰταλικὴ μυθιστορία μεταφρασθεῖσα ὑπὸ τῆς δεσποινίδος Σκουδερῆ. 10. Τῶν κανονικῶν της. 11. Τὸ φῶς 12. Πλείονες, διάφοροι. 13. Καὶ οὗτος συγγρ. ἄσημος. 14. Ὄνομα ψάλτου. 15. Ποιητὴς μικρᾶς ἀξίας ἐκ **Rouen**. 16. Ἐπικὸν ποίημα λατινικὸν τοῦ Λουκανοῦ μεταφρασθὲν ὑπὸ τοῦ **Bréboeuf**, ἔχον ὑπόθεσιν τὸν ἐμφύλιον πόλεμον, ὅστις κατέληξεν εἰς τὴν τῆς δημοκρατίας τῶν Ῥωμαίων κατάλυσιν. 17. Βιβλίον εἰς σχῆμα τέταρτον. 18. Ψάλτης καὶ οὗτος. 19. Ἐπικὸν ποίημα ἀνάξιον λόγου.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

A plus d'un combattant la Clélie[1] est fatale :
Giron dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri :
Ce guerrier, dans l'Église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage.
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.[2]
Il terasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse[3] et Grandin le fausset,[4]
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide[5]
S'écarte, et du Palais regagne[6] les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante ;[7]
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours ;[8]
Quand Brondin à Boirude adresse ce discours :
Illustre porte-croix,[9] par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphant du prélat
Du rochet[10] à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main.
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage :
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux,
Frappe[11] du noble écrit l'athlète audacieux ;
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête ;

---

1 Ποίημα ἀσήμαντον. **2.** Δηλ. οὐδέποτε συνεκέρασε τὸν οἶνόν του μεθ' ὕδατος. **3.** Ὁ βαρύφωνος. **4.** Ὁ ψευδυψίφωνος, μιμητὴς τοῦ ὑψιφώνου. **5.** Ἡ ἔμφοβος ὁμάς. **6.** Ἀνευρίσκει, ῥθάνει πάλιν. **7.** Ποίμνιον ἔντρομον ἀρνίων. **8.** Ἔφευγον ὑπὸ τοὺς πύργους, ὑπὸ τὰ τείχη των. **9.** Σταυροῦχε, ὁ φέρων τὸν σταυρὸν ἐν ταῖς τελεταῖς. **10.** Τοῦ ἱεροῦ ὠμφίου. **11.** Ῥίψαν τὸν Κινῶλτον. Ὁ **Quinault** εἶναι ὁ δημιουργὸς τοῦ λυρικοῦ δράματος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé :
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil «Infortiat»[1]
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,[2]
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.[3]
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine :
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clus meurtris et déchirés,
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,[4]
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre[5] vengeresse.
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés,
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes à genoux ![6]

---

1. Ὀγκώδες τι βιβλίον νομικῆς. 2. Νομομαθεῖς περίφημοι. 3. Πόρπη, θηλυκωτήριον. 4. Ὁ δαίμων τῶν μαχῶν, ὁ Ἄρης. 5. Δεξιὰ χείρ. 6. Βέβηλοι, γονυπετήσατε.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage.
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit ;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit ;
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;[1]
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.[2]
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.[3]
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

---

1. Εἰς τὸ λεξικὸν τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας, τοῦ **1694** ἡ λέξις **insulte** φέρεται ἀρσ. γένους.
2. Ὑπαινίσσεται τὴν ἔν τινι λιτανείᾳ εὐλογίαν τοῦ **Condé** παρὰ τοῦ Καρδιναλίου **Retz**, ἀσπόνδου ἐχθροῦ του. 3. Ἀπονέμει εἰς τὸν τρόμον ὅ,τι ὀφείλει εἰς τὸ σέβας.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ÉMILE AUGIER

DIANE[1]

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE III

LE ROI, RICHELIEU

LE ROI.

Je veux être le maître,
Oui, monsieur, et non plus seulement le paraître.

RICHELIEU.

Je vois avec douleur que mon maître et mon roi
Prête à mes ennemis plus de crédit qu'à moi.[2]

LE ROI.

Je ne puis rien sentir ni penser par moi-même,
N'est ce pas ? Grâce à vous, voilà les bruits qu'on sème,
Non, monsieur, il n'est pas d'intrigue là dessous :[3]
Personne auprès de moi ne vous nui . . . que vous.[4]
Je suis las d'obéir dans mon propre royaume,
Et d'être d'un roi l'ombre et le fantôme.
Je suis las de subir l'hypocrite hauteur
D'un tyran qui devrait être mon serviteur.
A ma sujétion[5] lorsque je me résigne
Tout le sang de mon père en mes veines s'indigne,

---

1. Ἄρτεμις. 2. Ἔχει μείζονα πίστιν πρὸς τοὺς ἐχθρούς μου ἢ πρός ἐμέ. 3. Δὲν προέρχεται τοῦτο ἔκ τινος μηχανορραφίας. 4. Οὐδεὶς ἄλλος πλὴν σοῦ ἠλάττωσε παρ' ἐμοὶ τὴν ὑπόληψίν σου 5. Ὅταν ἀφεθῶ εἰς τὴν πρὸς σὲ ὑποταγήν μου.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Et je ne sais vraiment par quelle lâcheté
Jusqu'à présent, monsieur, je vous ai supporté.

RICHELIEU.

C'est que vous me sentez salutaire à la France.
Voilà tout le secret de votre tolérance ;
Car je n'ignore pas que Votre Majesté
Dans le fond de son cœur m'a toujours détesté.

LE ROI.

Vous êtes clairvoyant.

RICHELIEU.

C'est un triste salaire,[1]
Sire, de tant d'efforts que j'ai faits pour vous plaire.

LE ROI.

Oui je suis ingrat ! car grâce à vous, j'ai pris
L'existence en dégout et moi-même en mépris.
Quand mon front soucieux à la vitre s'appuie,
J'entends autour de moi dire : «Le roi s'ennuie.»
—Moi-même je le dis parfois. Mais si tous ceux
Qui me voient contempler la rue en paresseux,
Pouvaient comprendre alors avec quel œil d'envie
Je regarde passer le travail et la vie,
Monarque enseveli dans mon oisiveté
Et condamné par vous à l'inutilité,
Certe, ils admireraient qu'en mon âme la haine
N'ait pas vaincu plus tôt la patience humaine ![2]
Mais la mesure est comble enfin ! L'homme et le roi
D'un égal désespoir se révoltent en moi.
Je veux me relever de cette modestie
Qui vous livrait mes dés pour jouer ma partie ;
Je ne veux plus de vous service ni conseil.
Je vous veux, en un mot, chasser de mon soleil !

---

1. Μισθὸς, ἀμοιβή. 2. Ἤθελον θαυμάσει ἢ ἀπορήσει πῶς τὸ μῖσός μου δὲν ἐνίκησε μέχρι τοῦδε τὴν ἀνθρωπίνην ὑπομονήν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

RICHELIEU.

Contre un pareil discours je ne puis que me taire,
Sire. Retirez-moi des mains le ministère.
Loin de vous opposer[1] la moindre objection,
J'ai besoin de repos, comme vous d'action ;
Car si dans la langueur votre tête se penche,
La fièvre du travail a fait la mienne blanche.
Regardez ces yeux creux, ce visage blafard :
Je n'ai que cinquante ans et suis presque un vieillard.
Et mon médecin dit que si je continue
Ce métier dont l'ardeur me ronge et m'exténue,
J'y laisserai ma vie, et cela dans un temps
Qu'il prévoit et qu'il fixe environ à sept ans.
Je n'aurais pas rendu mon poste,[3] mais j'embrasse[4]
Comme faveur du ciel, Sire, votre disgrâce.

LE ROI.

Tout est donc pour le mieux, monsieur ! J'en suis ravi.

RICHELIEU.

Le roi reconnaît-il que je l'ai bien servi ?

LE ROI.

Peut-être !—Vous aurez un grand compte à me rendre.

RICHELIEU.

Si Votre Majesté sur-le-champ veut l'entendre ?...

LE ROI.

Rien ne presse.

RICHELIEU.

Pardon, Sire ! Il est très-pressant
D'être juste.

LE ROI.

Monsieur !

---

1. Μακρὰν τοῦ νὰ σοὶ ἀντιτάξω. 2. Ἐνεργείας, ὀραστηριότητος. 3. Δὲν θὰ κατέλιπον τὴν θέσιν μου. 4. Ἀποδέχομαι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

RICHELIEU.

Juste et reconnaissant.
Je ne m'en irai pas sur ce cruel peut-être[1]
Que ma loyauté laisse en l'esprit de mon maître ;
Et dissiper chez lui le doute en cet endroit,[2]
Ce n'est pas seulement mon devoir, c'est mon droit.

LE ROI.

Je retire le mot.

RICHELIEU.

Pour conserver le doute ?

LE ROI.

Monsieur !—puisqu'il le faut, parlez. Je vous écoute.
(*Il s'assied à gauche*).

RICHELIEU.

Quand Votre Majesté m'admit dans son conseil,
Le royaume au mourant qu'on vole était pareil.
La France s'en allait en lambeaux,[3] démembrée,
Par deux usurpateurs ardents à la curée :[4]
Le parti huguenot,[5] de plus en plus hardi,
Qui formait un État presque libre au Midi ;[6]
La féodalité, de tout le sol maîtresse,
Qui mettait presque un roi dans chaque forteresse ;
Si bien que la[7] révolte à Votre Majesté,
Au lieu d'un châtiment, arrachait un traité.

LE ROI.

Je m'en souviens, monsieur.

RICHELIEU.

Pour comble de misère,
Ceux mêmes qui devaient guérir le double ulcère,[8]

---

1. Μετὰ τὴν σκληρὰν ταύτην ἀμφιβολίαν. 2. Ἐπὶ τοῦ ἀντικειμένου τούτου. 3. Ἐσχίζετο. 4. Τὸ εἰς τοὺς κύνας ριπτόμενον μέρος τοῦ θηράματος. Ardents à la curée, ἄπληστοι λείας. 5. Τὸ κόμμα τῶν διαμαρτυρομένων. 6. Ἡ μεσημβρινὴ Γαλλία. 7. Τόσον ὥστε. 8. Τὰ δύο (εἰρημένα) ἕλκη.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Pareils à des laquais plus qu'à des médecins,
Autour du moribond ne songeaient qu'aux larcins.
Des maux intérieurs c'était la conséquence
Que la France au dehors changeât de contenance.
L'honneur national, si cher au grand Henri[1]
Mourait avec le reste aux mains du favori,[2]
Et l'État n'étant plus assez puissant ni riche
Pour mettre une barrière à la maison d'Autriche,
On ne consomma point notre honte à demi :
On attela la France au char de l'ennemi ![3]
Ah ! Sire, vous parliez du sang de votre père
Qu'en vos veines le joug d'un ministre exaspère !
C'est là qu'il aurait dû s'indigner et bouillir,
Avant que de laisser l'opprobre s'accomplir !

LE ROI.

Doutez-vous que l'honneur de la France m'émeuve ?

RICHELIEU.

Comment en douterais-je ? En suis-je pas la preuve ?
Si vous ne l'aimiez pas, la France, avec ferveur,
Auriez-vous supporté le joug de son sauveur ?[4]
Parlons à cœur ouvert, en rompant notre chaine.
Si vous me haïssez, je comprends votre haine,
Car Richelieu peut-être à votre place eût eu
Plus de haine que vous, Sire, et moins de vertu.

LE ROI.

Mais peut-être Louis avec votre génie
Aurait à votre place eu moins de tyrannie.

RICHELIEU.

Si je ne vous avais toujours forcé la main,
Notre œuvre à moitié faite avortât en chemin,
Dans les temps d'anarchie et de lutte où nous sommes,

---

1. Ἐρρῖκος ὁ Δ'. 2. Ὁ Ἰταλὸς **Concini, Maréchal d'Ancre.** 3. Ὑπαινίσ. τὴν μετὰ τῶν Αὐστριακῶν συμμαχίαν τῆς Γαλλίας. 4. Ὁ **Richelieu** ἀποκαλεῖ ἑαυτὸν σωτῆρα τῆς Γαλλίας.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Il faut violenter les choses et les hommes ;
Le despotisme seul féconde le chaos ;
Je veux !—L'enfantement du monde est dans ces mots.
—Et d'ailleurs, le succès a passé la souffrance ![1]
Voyez la royauté, c'est-à-dire la France,
Assise,[2] et fortement les deux pieds appuyés
Sur les débris fumants des partis foudroyés.
Elle a pu, réduisant chez elle les divorces,[3]
Sur l'impie étranger lancer toutes ses forces.
Ses revers aux débuts ne m'inquiètent pas.
Elle est comme un cheval qui choppe[4] aux premiers pas,
Mais dont l'emportement, croissant dans la carrière,
Ne connaît bientôt plus ni fossé ni barrière.
Qu'on ne détourne pas sa course, et je prétends
Qu'elle prenne la tête avant qu'il soit longtemps ![5]
Sire, je vous le dis : un grand siècle commence,
De tous côtés il s'ouvre un horizon immense ;
Le monde ancien expire, et c'est de nos travaux,
Sire, que datera l'ère des temps nouveaux.
Quelle gloire à cueillir ! et quelle grande chose
Fera mon successeur s'il comprend et s'il ose !
Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sur,
Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr,
Et j'aurai la douleur de voir tomber mon œuvre
Entre les mains d'un traître, ou celles d'un manœuvre.[6]

LE ROI.

C'est un orgueil que rien ne saurait surpasser
Que de vous croire pas possible à remplacer.[7]

---

1. Ἡ ἐμὴ ἐπιτυχία ὑπερέβη τὴν σὴν ἀδημονίαν, δηλ. εἶναι μείζονος ἀξία. 2. Ἑδραίαν. 3. Τὰς διαιρέσεις, τοὺς σπαραγμοὺς ἐλαττοῦσα. 4. Προκόπτει. 5. Νὰ γίνῃ ὑπερτέρα πάντων πρὶν παρέλθῃ πολὺς καιρός. 6. Ἀμαθοῦς, χειρώνακτος. 7. Εἶναι τὸ ἔπακρον τῆς ἀλαζονείας τὸ νὰ φρονῇς ὅτι οὐδεὶς δύναται νὰ σὲ ἀντικαταστήσῃ ἀξίως.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

RICHELIEU.

Sire, si je l'étais pourquoi donc votre haine
S'est-elle en me gardant imposé tant de gêne ![1]

LE ROI.

Si vous ne l'étiez pas vous l'êtes aujourd'hui.
Vos solides travaux forment un point d'appui
Sur lequel l'ouvrier, même le plus novice,
Pourra d'après vos plans achever l'édifice.

RICHELIEU.

Pour moi, je ne connais propre à me succéder
Que le père Joseph.[2]

LE ROI, se levant.

Mieux vaudrait vous garder.
Non, non ; le successeur, que mon choix vous destine,
Assiste à vos travaux, depuis leur origine ;
Je puis entièrement m'assurer sur sa foi,
Car en un mot, monsieur, ce successeur c'est moi.

RICHELIEU.

Vous, Sire ?

LE ROI.

Moi, monsieur. Q'en pensez-vous ?

RICHELIEU.

Rien, Sire.

LE ROI.

Vous me blâmez au fond et n'osez pas le dire.

RICHELIEU.

Quand mon maître résout, je ne sais qu'approuver ;
Seulement je prévois ce qui peut arriver.
Que Votre Majesté tout d'abord s'évertue[3]
Et soutienne un moment le fardeau qui me tue,

---

1. Ἂν σοῦ ἦτο δυνατὸν διὰ τί τὸ μῖσός σου νὰ ὑποβληθῇ εἰς τόσην συστολὴν ὡς πρὸς ἐμὲ καὶ μὲ φυλάττεις, δηλ. δὲν μὲ ἀποπέμπεις ; 2. Ὁ πατὴρ Ἰωσὴφ ἦτο Ἰησουίτης ἐπιστήθιος φίλος τοῦ Ῥισελιώ. 3. Ἂς προσπαθήσῃ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Je le crois. Mais bientôt, sous la charge accablé,
Peut-être même aussi par des revers troublé,
Vous rouvrirez la porte aux avis d'une mère
Que vous rappellerez d'un exil nécessaire.[1]

LE ROI.

Peut-être !

RICHELIEU.

C'est certain : vous êtes trop bon fils
Pour la traiter aussi durement que je fis.[2]
Une fois revenue, au conseil avec elle
Rentreront votre frère et toute sa . . . séquelle ;
Parmi cet entourage à l'Espagne gagné,[3]
Fléchissez un[4] instant, et tout est ruiné.
La féodalité[5] triomphe avec l'Autriche,
Et le sol labouré par moi retourne en friche.

LE ROI.

J'admire pour combien votre sagacité
Compte dans ses calculs mon imbécilité.
Que votre inquiétude en ce point se rassure !
Je ne suis pas un roi fainéant,[6] je vous jure,
Et j'ai pu supporter un maire du palais,[7]
Sans être maniable à mes autres valets.

RICHELIEU.

Personne autant que moi, Sire, ne le souhaite.
Je vois, à la façon dont mon maître me traite,
Qu'il faut me retirer.

LE ROI.

Adieu, monsieur, adieu.

---

1. Ν' ἀνακαλέσῃς ἐξ ἀνάγκης εἰς τὸ κράτος τὴν μητέρα σου ("Ανναν τὴν Αὐστριακήν). 2. Νὰ φερθῇς πρὸς αὐτὴν τόσον σκληρῶς ὅσον ἐγὼ ἐφέρθην πρὸς αὐτήν. 3. Πωλημένων εἰς τὴν Ἱσπανίαν. 4. Ἐὰν ἐπὶ στιγμὴν καμφθῆτε. 5. Οἱ τιμαριοῦχοι ἄρχοντες. 6. Rois fainéants, ἐπώνυμον δοθὲν εἰς τὰς σκιὰς ἐκείνας τῶν αὐτοκαλουμένων βασιλέων τῆς πρώτης δυναστείας τῶν Φράγκων ἤτοι καὶ τῶν Μεροβιγγιακῶν, οἵτινες ἦσαν ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τῶν ἀρχόντων (maires) τῶν ἀνακτόρων. Πρῶτος αὐτῶν ἦτο Διερρῦς ὁ Γ'. 7. Σὲ τὸν Ρισελιώ, ὅστις ἄρχεις ἐμοῦ ὡς maire du palais.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

RICHELIEU *fait quelques pas vers la porte, puis revient au roi*
Ne faites pas cela, non, Sire, au nom de Dieu !

LE ROI.

Monsieur !

RICHELIEU.

Permettez-moi l'orgueilleuse assurance
De dire que je suis nécessaire à la France !
Moi seul peux jusqu'au bout soutenir le fardeau ;
Laissez-moi ce pouvoir qui me mène au tombeau.

LE ROI.

Vos dédains des grandeurs, monsieur, ne durent guère.[1]

RICHELIEU.

Ah ! Sire, il s'agit bien d'ambition vulgaire ![2]
Pouvez-vous soupçonner d'intérêt personnel
L'homme qui veut rester dans un poste mortel ?
Mais ne m'arrachez pas mon œuvre inachevée,
Sire ! mon existence à ma tâche est rivée !
C'est le seul rêve humain dont je sois convaincu,
Et je dois en mourir, puisque j'en ai vécu.

LE ROI.

Quand donc permettez-vous à mon tour que je vive ?

RICHELIEU.

Que la vérité, Sire, une fois vous arrive,
Ne vous abusez pas sur votre mission ;[3]
C'est la vertu des rois que l'abnégation ;
Et n'appréhendez pas qu'elle vous rapetisse,
Sire, un homme est bien grand par un grand sacrifice.

LE ROI.

A vous toute la gloire, à moi l'obscurité !
Votre orgueil a besoin de mon humilité.

Il s'assied à droit.

---

1. Ὀλίγον διαρκοῦσιν. 2. Ἀληθῶς περὶ χυδαίας φιλοδοξίας πρόκειται; 3. Μὴ ἀπατᾶσθε περὶ τῆς ἀποστολῆς ὑμῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

RICHELIEU.

S'il faut que cet orgueil devant vous s'humilie.
Voyez ! mon front blanchi s'incline, et je supplie.
Sire, daignez sauver la France par mes mains,
Et, dépouillant tous deux les intérêts humains
Sachons sacrifier à l'auguste patrie,
Le monarque sa haine et le sujet sa vie !

LE ROI.

Je ne peux plus !

RICHELIEU.

Eh ! bien ! je vous en avertis,
Vous répondrez à Dieu des malheurs du pays ;
Car, je l'affirme ici sur mon âme immortelle,
La France périra si je m'éloigne d'elle.

LE ROI après un silence

A défaut de génie, ô divin Créateur !
Donnez la patience à votre serviteur !

Ils se lèvent.

—Régnez, si le salut de mon État l'ordonne :
Je vous laisse le sceptre et garde la couronne.
Mais songez assez grand, juste et victorieux,
Pour que mon sacrifice ait raison à mes yeux,[1]
Et qu'à mes successeurs l'éclat de votre gloire,
Expliquant ma conduite, absolve ma mémoire.[2]

RICHELIEU.

Oh ! Sire . . .

LE ROI.

Pas un mot, pas un remercîment.
Les dépêches sont là, lisez tranquillement.
Pour moi, que les destins de la France rejettent,[3]
Je retourne à mes chiens, seuls amis qui me fêtent.

Il sort lentement, la tête baissée.

1. Σκεφθῆτε πράγματα τόσον μεγάλα, δίκαια καὶ νικηφόρα, ὥστε ἡ θυσία μου νὰ δικαιωθῇ εἰς τοὺς ὀφθαλμούς μου, τοῦτέστιν εἰς τὴν κρίσιν μου. 2. Νὰ καταστήσῃ συγχωρητὴν τὴν μνήμην μου. 3. Ὅν ἡ τύχη, ἤτοι τὸ ἀγαθὸν τῆς Γαλλίας ἀποκρούει.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΒΙΟΓΡΑΦΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΕΝ ΤΩ, ΤΟΜΩ ΤΟΥΤΩι ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ

Augier Αἰμίλιος, σύγχρονος Γάλλος δραματικὸς ποιητὴς μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας γεν. τῷ 1820. Μετὰ τοῦ Ἀλεξάνδρου Δουμᾶ υἱοῦ, καὶ τοῦ Βικτωριανοῦ Σαρδοῦ θεωρεῖται, ὡς εἷς τῶν πρώτων δραματικῶν συγγραφέων τῆς Γαλλίας, τὴν πρώτην μάλιστα κατέχων θέσιν κατὰ τὴν γνώμην τινῶν. Ἔγραψε πλεῖστα δραματικὰ ἔργα, ὧν κράτιστα θεωροῦνται ἡ Cigüe καὶ ὁ Gendre de Monsieur Poirier. Βαθεῖα γνῶσις τῆς ἀνθρωπίνου φύσεως, τοῦ βίου τῆς συγχρόνου Γαλλικῆς κοινωνίας, ὡς καὶ ὕψος αἰσθημάτων διακρίνουσι τὰ ἔργα αὐτοῦ.

Barbier Αὔγουστος. Γάλλος σατυρικὸς ποιητὴς μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας γεν. τῷ 1805 ἀποθανὼν τῷ 1880. Σπουδάσας τά νομικὰ ἐγένετο προλύτης, ἀλλ' ἐγκαταλιπὼν τὸ δικανικὸν στάδιον ἐπεδόθη εἰς τὴν φιλολογίαν γράψας μυθιστόρημά τι μικρᾶς ἀξίας. Οἰστρηλατισθεὶς ὅμως κατὰ τὴν ἐπανάστασιν τοῦ 1830 ἔγραψε τοὺς ἀθανάτους αὐτοῦ Ἰ ά μ β ο υ ς, σῖτινες ἐκ τοῦ μηδενὸς κατέστησαν αὐτὸν μέγαν σατυρικὸν ποιητήν. Πλὴν κατ' ἀληθῶς περίεργον περίπτωσιν μετ' αὐτοὺς οὐδὲν πλέον μέγα ἠδυνήθη νὰ γράψῃ, καὶ μόνον διὰ τῶν Ἰ ά μ β ω ν εἶναι γνωστὸς ἐν τῷ φιλολογικῷ κόσμῳ.

Boileau Νικόλαος, ἐπιλεγόμενος Despréaux. Γάλλος ποιητὴς ἰδίᾳ δὲ κριτικὸς γεννηθεὶς τῷ 1636 ἀποθανὼν τῷ 1711. Υἱὸς ὢν δικαστοῦ ἠναγκάσθη κατ' ἀρχὰς, καί τοι παρὰ τὴν θέλησίν του νὰ σπουδάσῃ τὰ νομικά. Οἱ γονεῖς αὐτοῦ βλέποντες τὴν πρὸς τὴν ἐπιστήμην ταύτην ἀποστροφήν του, τὸν εἰσήγαγον εἰς τὴν Σορβώνην, μέγα φιλολογικὸν ἐκπαιδευτήριον τῶν Παρισίων, πλὴν καὶ ἐκεῖ δὲν διεκρίθη, ἀκολουθῶν τὴν πρὸς τὴν ποίησιν κλίσιν καὶ ἀναγινώσκων μόνον πᾶν ὅ,τι πρὸς αὐτὴν εἶχε σχέσιν. Νεώτατος ἤρχισε γρά-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

φων σατύρας καὶ ψέγων εὐφυέστατα τὸ κακόζηλον τῶν τότε ποιητῶν καὶ πεζογράφων. Μεθ' ὅλην τὴν δριμύτητα τῆς σατύρας αὐτοῦ ἐκτιμηθεὶς παρὰ τῶν λογίων τῆς ἐποχῆς καὶ παρ' αὐτοῦ τοῦ Λουδοβίκου ΙΔ'. διῆλθεν εὐτυχὴς τὸν βίον, πλὴν τῶν τελευταίων χρόνων, ὅτε ἀσθενήσας καὶ κωφωθεὶς κατελήφθη ὑπὸ σφοδρᾶς μελαγχολίας. Τὰ ἔργα αὐτοῦ διαιροῦνται εἰς σατύρας, ᾠδὰς, τὴν ποιητικὴν τέχνην (μίμησιν καὶ ἐν πολλοῖς μετάφρασιν τῆς τοῦ Ὁρατίου), τὸ Ἀναλόγιον κωμικὸν ἔπος οὗ μέρος δημοσιεύεται ἐν τῷ τόμῳ τούτῳ, ποιήσεις διαφόρους καὶ ἔργα πεζά.

Chénier Ἀνδρέας, Γάλλος ποιητής, γεννηθεὶς ἐν Κωνσταντινουπόλει παρὰ πατρὸς Γάλλου καὶ μητρὸς ἑλληνίδος τῷ 1762 ἀποθανὼν τῷ 1794. Εἰς τὴν μητέρα αὐτοῦ, ἀνήκουσαν εἰς ἐποχὴν, καθ' ἣν παρ' ἡμῖν πρῶτον μέλημα ἦν ἡ ἐντελὴς διδασκαλία τῆς γλώσσης τῶν προγόνων ἡμῶν, ὀφείλει τὴν βαθεῖαν γνῶσιν τῆς ποιήσεως τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων, ἥτις τοσοῦτον ἐπέδρασεν ἐπ' αὐτοῦ καὶ τὸν κατέστησεν ἕνα τῶν μεγίστων Γάλλων κλασικῶν ποιητῶν. Ἐπιδοθεὶς εἰς τὸ στρατιωτικὸν στάδιον παρὰ τὴν κλίσιν του, καὶ εἶτα εἰς τὸ διπλωματικόν, παρητήθη ἀμφοτέρων τραπεὶς ἐπὶ τὴν ποίησιν. Ἀναμιχθεὶς εἰς τὴν πολιτικὴν, κατὰ τὴν Γαλλικὴν ἐπανάστασιν, ἐπολιτεύθη τιμιώτατα, κατὰ τοὺς δυσκόλους ἐκείνους καιρούς, στηλιτεύων τὴν ἀγριότητα τοῦ ἐπαναστατικοῦ κόμματος καὶ τὰς φοβερὰς αὐτοῦ προγραφάς. Ἀλλ' ἡ διαγωγὴ αὐτοῦ αὕτη ἐπήνεγκε τὴν καταδίκην του. Οὕτω δ' ἐκαρατομήθη ἄγων τὸ τριακοστὸν καὶ πρῶτον αὐτοῦ ἔτος. Κατὰ τὴν γνώμην τῶν κρατίστων Γάλλων κριτικῶν ὁ Chénier ὑπῆρξεν εἷς τῶν μεγίστων Γάλλων ποιητῶν, διακριθεὶς διά τε τὸ λυρικὸν ὕφος καὶ τὴν θαυμασίαν ἐπεξεργασίαν τῶν στίχων αὐτοῦ.

Delavigne Καζιμῖρος, Γάλλος ποιητὴς γεννηθεὶς τῷ 1793 ἀποθανὼν τῷ 1843. Μετὰ ἐπιτυχεῖς σπουδὰς περὶ τὴν πάτριον φιλολογίαν αὐτοῦ ἐπεδόθη εἰς τὴν ποίησιν γράψας διθυράμβους τινάς, μικρᾶς ἀξίας. Ὅτε ὅμως οἱ στρατοὶ τοῦ Ναπολέοντος ἐνικήθησαν καὶ ἡ πατρὶς αὐτοῦ κατεπατήθη ὑπὸ τῶν νικηφόρων ἐχθρῶν της, ἡ

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

πρὸς τὴν πατρίδα ἀγάπη αὐτοῦ τῷ ἐνέπνευσε τοὺς καλλίστους ἴσως τῶν στίχων του, ἐν οἷς διακρίνεται τὸ ποίημά του Ἡ μάχη τοῦ Βατερλώ. Τὰ ἡρωϊκὰ ἄθλα τῶν προγόνων ἡμῶν τοῦ 1821, ἅτινα ἐνέπνευσαν τοὺς μεγίστους τῶν τότε ποιητῶν, ὡς τὸν Βύρωνα, τὸν Οὐγώ, τὸν Λαμαρτῖνον κλπ. ἐνεθουσίασαν αὐτὸν καὶ αἱ φοβεραὶ καταστροφαί, ἃς εἶδεν ἡ πατρὶς ἡμῶν, συνεκίνησαν τὴν καρδίαν αὐτοῦ. Τότε ἔγραψε τὸν διθύραμβον, ὃν δημοσιεύομεν ἐν τῷ τόμῳ τούτῳ. Πλὴν τῶν λυρικῶν ποιήσεών του ἐποίησε καί τινα δράματα, ὡς τοὺς Σικελικοὺς Ἑσπερινοὺς καὶ κωμῳδίας, ὡς τὴν Σχολὴν τῶν Γερόντων.

Daudet Ἀλφόνσος, σύγχρονος Γάλλος μυθιστοριογράφος γεν. τῷ 1840. Μεταβὰς νεώτατος εἰς Παρισίους ἤρξατο γράφων ποιήματα καὶ ἀποζῶν ἐκ τῆς εἰς ἐφημερίδας συνεργασίας του, μέχρις οὗ προσεκολλήθη εἰς τὸ ἰδιαίτερον γραφεῖον τοῦ δουκὸς Morny, τοῦ ἐξ ἀπορρήτων τοῦ αὐτοκράτορος Ναπολέοντος τοῦ Γ'. Κατὰ τὴν ἐποχὴν ταύτην ἐδιδάχθησαν δύο δραμάτιά του ἀπὸ τῶν ἐν Παρισίοις θεάτρων τὸ Τελευταῖον εἴδωλον καὶ l' Oeillet blanc λίαν ἐπαινεθέντα καὶ καταστήσαντα αὐτὸν γνωστόν. Μετά τινα δὲ ἄλλα δραματικὰ ἔργα ἤρξατο γράφων τὰ μυθιστορήματα αὐτοῦ. Γλυκὺς καὶ εὐφάνταστος, παρατηρητικώτατος, βαθὺς γνώστης τῆς φύσεως καὶ τῶν αἰσθημάτων τῆς ψυχῆς, ἀκριβέστατος εἰς τὰς περιγραφὰς καὶ ἀριστοτέχνης τοῦ ὕφους ὁ Daudet δύναται νὰ θεωρῆται δικαίως, ὡς εἷς τῶν πρώτων πεζογράφων τῆς Γαλλίας καὶ τῶν καλλίστων μυθιστοριογράφων τοῦ αἰῶνος ἡμῶν.

De Laprade Βίκτωρ, Γάλλος ποιητὴς καὶ μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας γεννηθεὶς τῷ 1812. Υἱὸς ἰατροῦ, ἐσπούδασε τὰ νομικά, μεθ' ὃ ἐπεδόθη εἰς τὴν φιλολογίαν γενόμενος τὸ πρῶτον γνωστὸς κατὰ τὸ 1839 διὰ συλλογῆς ποιήσεων ἐπιγραφομένης Les parfums de Madeleine. Ὀπαδὸς ὢν τῆς σχολῆς τοῦ Λαμαρτίνου ἐποίησε πλεῖστα λυρικὰ ποιήματα, ὧν τὰ κάλλιστα θεωροῦνται Psyché, Odes et poèmes Poèmes évangéliques καὶ Poèmes civiques. Πλὴν τῶν λυρικῶν ἔγραψε καὶ ἓν δρᾶμα τὸν Ἁρμόδιον.

Mably Γαβριὴλ, γάλλος λογογράφος γεννηθεὶς τῷ 1709 ἀπο-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

θανὼν τῷ 1875. Ἀδελφὸς πρωτότοκος τοῦ διασήμου Γάλλου φιλοσόφου Κονδιλιάκ. Ὑποδιάκονος κατ' ἀρχὰς προχειρισθείς, παρητήθη εἶτα ὡς ἐκ τῶν φιλελευθέρων ἰδεῶν του τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ σταδίου καὶ ἐγένετο ὑπουργικὸς γραμματεύς, ἀλλὰ καὶ τούτου παραιτηθεὶς διεβίωσεν ἰδιωτεύων, ἅπαξ μόνον καὶ πάλιν εἰσελθὼν εἰς τὸν δημόσιον βίον, ὁπότε οἱ Πολωνοὶ ἐζήτησαν παρ' αὐτοῦ καὶ τοῦ Ἰακώβου Ῥουσσὼ τὴν σύνταξιν συντάγματος. Τὸ πρῶτον αὐτοῦ σύγγραμμα ἦν ὑποστήριξις τῆς ἀπολύτου μοναρχίας κατὰ τῶν φιλελευθέρων ἀρχῶν, ἀλλ' εὐτυχῶς ἐνωρὶς μετήλλαξε τὰς ἀπολυτόφρονας ἀρχὰς πρὸς ὀρθὰς καὶ ὑγιεῖς. Τὰ κράτιστα τῶν ἔργων αὐτοῦ εἰσὶν οἱ Διάλογοι τοῦ Φωκίωνος, Παρατηρήσεις ἐπὶ τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν Ῥωμαίων κλπ.

Μέrimée Πρόσπερος Γάλλος λογογράφος γεννηθεὶς τῷ 1803 ἀποθανὼν τῷ 1870. Θεωρεῖται, ὡς εἷς τῶν ἐξοχωτέρων διηγηματογράφων τοῦ αἰῶνος ἡμῶν διὰ τὴν χάριν τῆς ἀφηγήσεως, τὸ πιστὸν τῶν περιγραφῶν καὶ τὴν ἔκτακτον διαύγειαν καὶ γραμματικὴν ἀκρίβειαν τῆς γλώσσης. Τὸν βίον διῆλθεν εὐτυχής, κατ' ἀρχὰς μέν, ὡς ὑπάλληλος ὑπουργείου εἶτα δέ, ὡς ἐπιθεωρητὴς τῶν ἱστορικῶν μνημείων τῆς Γαλλίας, μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ γερουσιαστής. Τὴν φήμην αὐτοῦ ὀφείλει ἰδίᾳ εἰς δύο ἔργα, ἅτινα ἐδημασίευσεν, ὡς μεταφράσεις δῆθεν ἐκ ξένου ἀνεκδότου πρωτοτύπου, ἅτινα ὅμως ἦσαν πλάσματα τῆς φαντασίας αὐτοῦ τὰ Δραματικὰ ἔργα τῆς Κλάρας Γαζοούλ, καὶ τὴν Γουζλαν συλλογὴν Ἰλλιρικῶν ᾀσμάτων. Μεταξὺ τῶν μυθιστοριῶν αὐτοῦ ἢ διηγημάτων τὴν πρώτην θέσιν κατέχουσι τὸ Χρονικὸν Καρόλου τοῦ Ι'. ὁ Μαρῖνος Φαλιέρος, τὸ Ἐτρουσκικὸν ἀγγεῖον κλπ. Ἔγραψε καὶ κρίσεις τινάς, ὡς τὴν εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Ἑλλάδος τοῦ Γρότε, ἱστορικά τινα δοκίμια, καὶ τὴν Εἰσαγωγὴν εἰς τοὺς Μύθους καὶ ᾄσματα τοῦ ἡμετέρου ΜαρίνουΒρετοῦ.

Montesquieu Κάρολος· διάσημος συγγραφεὺς Γάλλος γεννηθεὶς τῷ 1689 ἀποθανὼν τῷ 1875. Βαθὺς γνώστης τῆς κλασικῆς ἀρχαιότητος ἐμελέτησε, καθ' ὅσον τὰ τότε μέσα τῷ ἐπέτρεπον τὸν βίον καὶ τοὺς νόμους τῶν Ἑλλήνων καὶ Ῥωμαίων

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

καὶ παραβαλὼν αὐτοὺς πρὸς τὴν σύγχρονον κατάστασιν τῆς πατρίδος του καὶ τὴν τῆς Εὐρώπης ἔγραψε τὰ σοφὰ αὐτοῦ συγγράμματο περὶ τῶν νόμων καὶ τοῦ πολιτικοῦ καθεστῶτος. Τὸ κάλλιστον τῶν ἔργων αὐτοῦ εἶναι τὸ πνεῦμα τῶν Νόμων, αἱ Περσικαὶ ἐπιστολαὶ καὶ αἱ Παρατηρήσεις ἐπὶ τῆς ἀκμῆς καὶ πτώσεως τῶν Ῥωμαίων.

Nodier Κάρολος, Γάλλος λογογράφος καὶ διηγηματογράφος γεννηθεὶς τῷ 1780 ἀποθανὼν τῷ 1844. Ἐπεδόθη κατ' ἀρχὰς εἰς τὴν σπουδὴν τῆς ἐντομολογίας, ἔγραψε μάλιστα καί τινας ἐπιστημονικὰς διατριβάς, ἀλλ' ἀγαπῶν τὰ γράμματα ἐγκατέλιπε τὴν ἐντομολογίαν καὶ ἤρξατο γράφων τὰ χαριέστατα διηγήματα καὶ μυθιστορήματα αὐτοῦ, ἐν οἷς ὁ μῦθος μετὰ τῆς ἱστορικῆς ἀληθείας συμπλέκονται εἰς χάριεν ὅλον. Ἔγραψε καί τινα συγγράμματα γραμματικὰ καὶ κριτικά, τὴν φιλολογικὴν ὅμως δόξαν αὐτοῦ ὀφείλει εἰς τὸ λαμπρὸν ὕφος καὶ τὴν γαλατικὴν εὐθυμίαν τῶν διηγημάτων αὐτοῦ.

Pascal Βλάσιος, διάσημος φιλόσοφος, μαθηματικὸς καὶ γεωμέτρης Γάλλος, γεννηθεὶς τῷ 1623 ἀποθανὼν τῷ 1662. Νεώτατος, παῖς εἰσέτι, ἔδειξεν ἔκτακτον πρωϊμότητα κρίσεως καὶ ἀντιλήψεως, δωδεκαετὴς δ' ἔγραφε λατινιστὶ σπουδαιότατα μαθηματικὰ συγγράμματα. Σχετισθεὶς μετὰ τῶν πατέρων τοῦ Πόρτ-Ροαϊάλ, ἐτράπη εἰς τὴν μελέτην θεολογικῶν ζητημάτων καὶ ἔλαβε σπουδαιότατον μέρος εἰς τὴν διαμάχην τὴν μεταξὺ τῶν ἐλεύθερα καὶ ὑγιῶς φρονούντων κληρικῶν καὶ τῆς σχολῆς τῶν Ἰησουϊτῶν, ὧν θέλων νὰ καταδείξῃ τὰς ἀντιχριστιανικὰς καὶ καταχθονίους ἀρχάς, ἔγραψε τὰς εἰς Ἐπαρχιώτην ἐπιστολὰς αὐτοῦ, ἀληθὲς ἀριστοτέχνημα εὐρυμαθείας, λεπτῆς εἰρωνείας, καλλονῆς ὕφους καὶ γλώσσης. Ἔγραψε, καὶ ἄλλα συγγράμματα, πλὴν τὰ γνωμικὰ αὐτοῦ καὶ αἱ προμνησθεῖσαι Ἐπιστολαὶ θεωροῦνται, καὶ δικαίως, ὡς τὰ ἀριστοτεχνήματά του.

Quinet Ἐδγάρδος· Γάλλος συγγραφεὺς καὶ πολιτικός, γεννηθεὶς τῷ 1803 ἀποθανὼν τῷ 1875. Μετὰ λαμπρὰς καὶ βαθείας σπουδάς, ἃς συνεπλήρωσεν ἐν Γερμανίᾳ, διωρίσθη καθηγητὴς τῆς

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ξένης φιολογίας ἐν τῷ Γαλλικῷ Κολλεγίῳ τῶν Παρισίων. Συνενῶν βαθεῖαν μάθησιν πρὸς ὑψιπετῆ φαντασίαν, ἐπεδόθη τὸ μὲν εἰς ἱστορικάς, τὸ δὲ εἰς φιλολογικὰς καὶ ἐπιστημονικὰς μελέτας, ὧν τὰ πορίσματα ἐδημοσίευσε διὰ πληθύος συγγραμμάτων. Ἰδίᾳ καὶ τὰ μάλιστα συνετέλεσεν εἰς τὴν διάδοσιν τῶν περὶ τῶν νεωτέρων χρόνων τῆς Εὐρώπης μελετῶν παρὰ τῷ λαῷ. Ἀγαπήσας τὴν πατρίδα ἡμῶν ἐξέδωκε νεώτατος τῷ 1830, τὸ περὶ τῆς συγχρόνου Ἑλλάδος ἐν σχέσει πρὸς τὴν ἀρχαίαν σύγγραμμά του. Ὡς κάλλιστα τῶν ἔργων αὐτοῦ θεωροῦνται, ἡ Δημιουργία, ὁ Ἀχασθῆρος καὶ ὁ Προμηθεύς.

Rollin Κάρολος, Γάλλος ἱστορικὸς γεννηθεὶς τῷ 1661 ἀποθανὼν τῷ 1741. Υἱὸς μαχαιροποιοῦ· τοσοῦτον διεκρίθη εἰς τὰς πρώτας σπουδάς του, ὥστε ἱερεύς τις ἐνιδὼν ἐν αὐτῷ μέγαν συγγραφέα τὸν εἰσήγαγεν εἴς τι ἐκπαιδευτήριον καὶ ἐνήργησε νὰ προχειρισθῇ κληρικός. Διαδεχθεὶς τὸν καθηγητήν του εἰς τὸ Λύκειον Πλεσύ, ἐξελέχθη Πρύτανις, ἀλλ' ἕνεκεν τῶν ἀντιπαπιστικῶν ἰδεῶν του ἠναγκάσθη νὰ παραιτηθῇ, μεθ' ὃ καὶ πάλιν ἐξελέγη καθηγητὴς τοῦ Πανεπιστημίου τῶν Παρισίων. Τὰ κράτιστα τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ εἰσὶν ἡ Πραγματεία περὶ τῶν Πανεπιστημιακῶν σπουδῶν, ἡ Ἀρχαία Ἱστορία καὶ ἡ Ἱστορία τῶν Ῥωμαίων.

Rouget de Lisle Κλαύδιος Ἰωσὴφ, Γάλλος ποιητὴς γεννηθεὶς τῷ 1760 ἀποθανὼν τῷ 1836. Λοχαγὸς ὢν τοῦ μηχανικοῦ καὶ σταθμεύων ἐν Στρασβούργῳ προσεκλήθη κατὰ τὸν Ἀπρίλιον τοῦ 1792 παρὰ τοῦ Δημάρχου τῆς πόλεως εἰς δεῖπνον, ἐκεῖ δὲ ἐν μιᾷ νυκτὶ συνέταξε τὸν ὑψηλὸν ἐκεῖνον ὕμνον ἢ ᾄσμα τῆς Στρατιᾶς τοῦ Ῥήνου, τὸν μετὰ ταῦτα γνωστὸν γενόμενον ὑπὸ τὸ ὄνομα Μασσαλιῶτις, ἕνεκα τῆς πρῶτον παρὰ τῶν Μασσαλιωτικῶν στρατῶν παραδοχῆς αὐτοῦ. Σὺν τῷ ὕμνῳ ἔγραψε καὶ τὴν μουσικὴν μελῳδίαν μεθ' ἧς ᾄδεται. Τὸν ἀθάνατον τοῦτον ὕμνον, οὗ κρεῖττον μόνον ἴσως ὁ τοῦ Τυρταίου, ᾄδοντες οἱ Γάλλοι στρατιῶται ἐξεδίωξαν τῆς χώρας των τοὺς ἐχθρούς των, ἐκυρίευσαν τὴν Ἰτα-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

λίαν καὶ καθυπέταξαν τὴν Αἴγυπτον. Ὡς ὁ Barbier ἔγραψε καὶ ἄλλα ποιήματα, πλὴν τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἀπηθανάτισε διὰ τῆς Μασσαλιώτιδος.

Rousseau Ἰωάννης Ἰάκωβος, διάσημος Γάλλος φιλόσοφος καὶ συγγραφεὺς γεννηθεὶς τῷ 1712 ἀποθανὼν τῷ 1778. Ὑπῆρξεν υἱὸς ὡρολογοποιοῦ διῆλθε δὲ πάσας τὰς φάσεις ἐκδεδιητιμένου βίου, ὡς αὐτὸς οὗτος διηγεῖται εἰς τὰς Ἐξομολογήσεις του. Ὑπηρέτης, τυχοδιώκτης, ἔκδοτος εἰς πάσας τὰς καταχρήσεις διῆλθε τὴν νεότητα αὐτοῦ, παρατηρῶν, μελετῶν τὰ ἤθη, καὶ μανθάνων μᾶλλον διὰ τῆς εὐφυΐας αὐτοῦ ἢ τῆς μελέτης. Ἀλλ' ἐπὶ τέλους τὸ μὲν ὁ θαυμάσιος αὐτοῦ νοῦς, τὸ δὲ ἡ μετὰ τοῦ Διδερότου συναναστροφὴ τὸν ἠνάγκασαν νὰ ἀλλάξῃ βίον. Ἀπογοητευθεὶς τοῦ κόσμου καὶ κρίνων αὐτὸν διεφθαρμένον καὶ αἰσχρόν, ὡς αὐτὸς ὑπῆρξεν, ἔζη μονάζων καὶ συγγράφων τὰς παραδόξους, ἀλλ' ἐν πολλοῖς σοφὰς καὶ ἀληθεῖς περὶ τῆς ἀνθρωπίνης κοινωνίας μελέτας αὐτοῦ. Τὰ γνωστότερα τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ εἶναι ἡ Μελέτη περὶ τῆς ἀρχῆς τῶν βάσεων τῆς ἀνισότητος τῶν ἀνθρώπων, καὶ ἡ Νέα Ἑλοϊσία. Ἔγραψε καί τινα μουσικὰ ἔργα. Ἡ ἐπίδρασις αὐτοῦ ἐπὶ τῆς διαμορφώσεως τῶν νέων φιλοσοφικῶν συστημάτων ὁμολογεῖται μεγίστη.

Thiers Ἀδόλφος, διάσημος Γάλλος ἱστορικὸς καὶ πολιτικὸς ἀνήρ, μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ πρῶτος πρόεδρος τῆς μετὰ τὸ 1870 Γαλλικῆς Δημοκρατίας, γεννηθεὶς τῷ 1797 ἀποθανὼν τῷ 1877. Νεώτατος ἐπιδοθεὶς εἰς ἱστορικὰς καὶ πολιτειολογικὰς μελέτας καὶ ἔχων σθένος ψυχῆς μέγα καὶ δύναμιν λόγου ἔκτακτον ἀνεδείχθη μέγας ἀνὴρ ταχέως καὶ κατέσχε τὰ ὕψιστα ἐν τῇ πατρίδι αὐτοῦ ὑπουργήματα. Σύγχρονος σχεδὸν ὢν τῆς Γαλλικῆς ἐπαναστάσεως καὶ Ναπολέοντος τοῦ Α'. ἔγραψε τὴν ἱστορίαν τῆς πρώτης καὶ τὴν ἐποποιΐαν τοῦ δευτέρου, ἔργα θαυμαστὰ καὶ κολοσσιαῖα, ἀπαιτοῦντα κόπους καὶ μελέτας καὶ κρίσιν βαθεῖαν· ἀμφότερα τὰ συγγράμματα ταῦτα ἀνεγνώσθησαν ἀπὸ τῆς καλύβης τοῦ χωρικοῦ μέχρι τῶν μεγάρων τῶν εὐγενῶν ἐν Γαλλίᾳ καὶ κατέ-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

στησαν ἔνδοξον καὶ μέγα τὸ ὄνομα τοῦ συγγραφέως αὐτῶν ἀνὰ τὴν Εὐρώπην. Ἐν γένει ὁ Θιέρσος, οὗ ἡ μήτηρ ἐξ Ἑλλήνων κατήγετο, θεωρεῖται, ὡς εἷς τῶν πρώτων ἱστορικῶν καὶ ῥητόρων τῆς συγχρόνου Γαλλίας.

Villemain Ἄβελ-Φραγκῖσκος· Γάλλος συγγραφεὺς καὶ λογογράφος γεννηθεὶς τῷ 1790 ἀποθανὼν τῷ 1867. Μετὰ λαμπρὰς γυμνασιακὰς σπουδὰς εἰσῆλθεν εἰς τὴν École Normale τῶν Παρισίων, ὅθεν ἐξελθὼν ἔγραψε τὸ Ἐγκώμιον τοῦ Μονταίγνου βραβευθὲν παρὰ τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Μεθ' ὁ εἰσῆλθεν εἰς τὴν αὐτὴν σχολήν, ὡς καθηγητὴς, διδάξας λαμπρῶς τὴν Γαλλικὴν φιλολογίαν καὶ τὴν τοῦ Μεσαίωνος, δι' ὃ καὶ ἐξελέχθη μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Τὰ κάλλιστα τῶν ἔργων αὐτοῦ εἰσὶ Τὰ μαθήματα αὐτοῦ τῆς Γαλλικῆς φιλολογίας, ἡ Εἰκὼν τῶν γραμμάτων ἐν Γαλλίᾳ, Ἰταλίᾳ, Ἱσπανίᾳ καὶ Ἀγγλίᾳ κατὰ τὸν Μεσαίωνα, ὁ Λάσκαρις καὶ ἡ Ἱστορία τοῦ Κρόμβελλ. Πλὴν τούτων ὅμως ἔγραψε καὶ πληθὺν φιλολογικῶν καὶ ἱστορικῶν ἄρθρων δημοσιευθέντων ἐν ἰδίαις συλλογαῖς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΠΙΝΑΞ ΤΩΝ ΕΜΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ

ΜΕΡΟΣ Α'.—ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ

ROLLIN. Alexandre ..... Σελ. 3
MABLY. Les Grecs et les Romains ..... » 14
MONTESQUIEU. Deux causes de la perte de Rome. » 17
VILLEMAIN. Lascaris ..... » 23
» La ville de Cydonie ..... » 28
THIERS. Mirabeau ..... » 31
» Camille Desmoulins et Marat ..... » 33
» Danton ..... » 36
MÉRIMÉE. Colomba ..... » 39
» De l'histoire ancienne de la Grèce .. » 46
DAUDET. Le mauvais zouave ..... » 50
NODIER. Le Ben-Lomond en Écosse ..... » 56
PASCAL. Lettres provinciales ..... » 60
QUINET. Les leçons de Centaure ..... » 68
ROUSSEAU. Lettre sur le suicide ..... » 75

ΜΕΡΟΣ Β'.—ΠΟΙΗΣΙΣ

DELAVIGNE. Le jeune diacre ..... » 85
» Trois jours de Christophe Colomb .. » 91
DE LAPRADE. Aux Hellènes ..... » 93
ROUGET DE L'ISLE. La Marseillaise ..... » 101
CHÉNIER. La jeune captive ..... » 103
» La jeune Tarentine ..... » 106
BARBIER. L'idole ..... » 107
BOILEAU. La noblesse ..... » 114
» Le lutrin ..... » 120
AUGIER. Diane ..... » 126
Βιογραφικαὶ σημειώσεις ..... » 136

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ἐν τῷ βιβλιοπωλείῳ ΚΑΡΟΛΟΥ ΒΙΛΜΠΕΡΓ, ἐν Ἀθήναις, γίνονται δεκταὶ παραγγελίαι διὰ πάντα τὰ διδακτικὰ βιβλία τῆς Εὐρώπης, οἷον λεξικά, χάρτας, στερεότυπα, καὶ ἐν γένει πάντα τὰ ἐν Εὐρώπῃ ἐκδοθέντα ἐπιστημονικὰ ἔργα.

Τιμαὶ μέτριαι.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΠΕΡΙ

Ἐν Ἀθήναις τῇ 17 Σεπτεμβρίου 1884.

Ἀριθ. Πρωτ. 13.392
Διεκπ.

ΒΑΣΙΛΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

ΤΟ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΤΩΝ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ

Πρὸς τὸν κ. Γουλιέλμον Μπάρτ πληρεξούσιον τοῦ βιβλιοπωλείου Καρόλου Βίλπεργ

Ἔχοντες ὑπ' ὄψιν τὸ Β. Διάταγμα τῆς 4 Ἰουλίου ἐ. ἔ. περὶ διδακτικῶν βιβλίων καὶ τὴν συνοδὰ τούτῳ ὑποβληθεῖσαν ἡμῖν ἔκθεσιν τῆς Α' Ἐπιτροπείας τῶν κριτῶν τῶν διδακτικῶν βιβλίων τῆς Μέσης ἐκπαιδεύσεως, ἐγκρίνομεν τὸν ὑφ' ὑμῶν ἐκδοθέντα τρίτον τόμον τῆς Γαλλικῆς Χρηστομαθείας, πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Γ' τάξεως τοῦ Γυμνασίου, ὡς ἀκριβῶς συναδούσης τῆς ἐκλογῆς τῷ διὰ τοῦ Β. Διατάγματος τῆς 27 Ἰουνίου ἐ. ἔ. κανο-

[illegible] χάμματι, καὶ τῆς ἐκτυπώσεως γενομένης καλῶς καὶ

DELAVIGNE. Le jeu[illegible]μὴν δὲ τοῦ τρίτου τούτου τόμου ὁρίζομεν κατὰ

» Trois jours de [illegible]τροπείας, **δραχμὴν μίαν καὶ τεσ-**

DE LAPRADE. Aux Hellènes [illegible]. **(1 Δραχ. 40)**

ROUGET DE L'ISLE. La Mars[illegible]

CHÉNIER. La jeune [illegible]

» La jeun[illegible]

BARBIER. L'idole.[illegible]

BOILEAU. La noble[illegible]

» Le lutrin[illegible]

AUGIER. Diane...[illegible]

Βιογραφικαὶ σημειώσει[illegible]

Ὁ Ὑπουργὸς
Δ. Σ. Βουλπιώτης

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

024000025331
Ψηφιοποιήθηκε από το Μουσείο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής